

SOMMAIRE

Pages

NOUVELLES

Malika B. - A ma nièce Posa	5
Mourad Yellès - Le marchand de jasmin	9
Mohamed Aïssset - L'homme et la terre et... l'eau	37
Hamid Tibouchi - Je rêvais cette nuit-là	55

POEMES

Djamal Amrani - Exorcisme	61
A un enfant palestinien	63
Nadia Guendouz - Mai 70	64
Silence	67
Djamal Kharchi - Couples	71
Mahmoud Ariba - Le caducée de l'existence ..	72
Abdelkader Farhi - Les bendirs	75
Salah Guemriche - J'écris parce que je crois..	77
M. Zerhouni - Retour	79
Abd-El-Hack Saïdi - Camarade fidaï	80
Semra Ahmed - Le mot	81

THEATRE

Mohamed Ouahes - RAHIM ou le chemin de l'éternité	85
--	----

Promesses

malika b.

Kabytie le 9 août 1952, Malika 8. préfère garder Pense poursuivre une maîtrise en anglais et obtiens-la après son baccalauréat. Révoltée par e. la discrimination raciale, elle dédie cette à tous ceux qui sont victimes de la ségrégation «•»ciaii.

A ma nièce Rosa

— Que signifie ce spectacle insolite ? Suis-je bien éveillée. Et pourtant-Que font tous ces gens, là, groupés sur le trottoir ?

— Madame s'il vous plait, pouvez-vous ?...

La dame se retourne. J'aperçois un visage sur lequel un sourire éclatant est brodé Des larmes perlent de ses yeux. Elle me répond quelque chose que je n'arrive pas à distinguer.

Quelques pas plus loin, le même spectacle se présente à moi.
— Excusez-moi Monsieur, pouvez-vous m'expliquer...

Le monsieur en question se retourne, et tout comme précédemment sur son visage, il y a un sourire éclatant, et, sur les joues, un ruisseau de larmes est e-n train de couler.

Lui aussi essaie de me répondre. Mais en vain : Je ne puis rien percevoir.

Je commence vraiment à désespérer - J'entends comme un marteau cogner à l'intérieur de ma boîte crânienne. Je décide de continuer mon chemin, curieuse que je suis, d'avoir coûte que coûte une explication.

J'accoste un troisième groupe ; mens... pon, ce n'est pas possible !

Je porte ma main à mes yeux, mes lunettes sont pourtant bien à leur place

Non, je commence vraiment à perdre la raison, ma place se trouve certainement dans un asile.

J'enlève mes lunettes pour m'assurer que je ne suis pas le jouet d'une illusion, et mets toute l'ardeur du monde à les essayer, puis les repose à leur place.

J'avais bien vu !

Toutes les personnes du groupe qui me font face portent un vêtement blanc au milieu duquel un immense « L » est inscrit en rouge.

Je me retourne, et me rends compte que les personnes formant les deux groupes précédemment croisés, sont aussi vêtues de la même façon,

De plus, parmi tous ces gens, il y a des noirs, des blancs, des jaunes, des bruns. Suis-je à Dakar, à Paris, à Tokyo ou tout simplement dans une djemâa de Grande Kabylie ?

Toujours est-il que je m'approche du groupe et remarque une pépite fille. Je me dirige droit vers elle.

— Dis donc petite, que signifie ce vêtement que tu portes ?

— Tu es mieux placée que moi pour le savoir, puisque tu en as un de semblable, me fut-il répondu.

Je me mis à rire, tout en pensant que le moment n'était pas bien choisi pour ce genre de choses

— **Pourquoi ris-tu ? mais regarde au moins ce que tu portes !**

Je baisse les yeux sur mes vêtements. C'est le comble : [Je ne pourrais vraiment plus en supporter plus). Et pourtant, il n'y a pas de place au doute. Je porte ma main sur le vêtement. Un tissu très doux la reçoit. Moi aussi je porte donc cet habit blanc barré d'un ! L » rouge !! Je fais glisser mon doigt sur le « L ». Ce geste est aussitôt suivi par une étrange sensation de bien-être, de douceur, qui me parcourt

a ma. ruece roxa

le corps Et sans rien comprendre je sens des larmes brûlantes glisser sur mes joues et pénétrer dans ma bouche avec un goût salé.

Je remue les lèvres dans le but de poser une question Mais, peine perdue... Aucun son ne se décide à sortir de ma gorge.

Je renouvelle cette tentative. Sans succès. Mes cordes vocales **ne veulent plus répondre. Je décide** d'en rester là.

Je poursuis **mon chemin. Je sens une foule de points d'interrogation se bousculer dans ma tête, et cogner dessus, au point de vouloir la faire sauter, et tout cela dans l'espoir de trouver une solution** sensée Car je **sens que tout n'est qu'un, non sens** ridicule Ces groupes **humains, ces visages bizarres**, ces vêtements **plus qu'étranges... Même ma personne** n'est qu'un non-sens **idiot ; sinon, comment expliquer** le port de cet **habit qui semble m'être tombé du ciel, ce bien-être qui est en moi, sans aucune raison. Non ! il y a de quoi devenir folle !**

J'ai, sans m'en être aperçue, **parcouru un bon bout de chemin Je me retrouve tout à coup dans une ruelle** sombre, (étroite. **Je distingue une personne** appuyée à un mur ; **elle semble attendre quelqu'un. Ce qui m'étonne c'est le fait qu'elle ne porte pas l'habit** l'habit des personnes **croisées il y a un instant. En effet, une longue soutane noire la recouvre.**

Le bruit de mes **pas .pourtant à peine audible, lui** fait lever la

je m'arrête net.

J'ai à présent devant **moi, la preuve formelle que je vis dans un monde de chimères. Car la personne** qui est en face de **moi n'est autre que ... - Martin Luther King.**

Eiie na -semble guère **étonnée de me voir, et j'en conclus** que c'est **moi qu'elle attendait. Elle vient** vers moi et me dit :

— T'j a s:e suffisamment **éprouvée, suis-moi à présent.**

Ce que je fais **d'ailleurs, sans proférer une seule**

Noue marchons pendant un tempe qui me parait ne plus vouloir finir. Tout le long de notre chemin, nous croisons toujours ces étranges individus, groupée pareils à des fourmis.

Le but de notre marche est enfin atteint. L'illustre personnage me demande de l'attendre à l'extérieur d'un kiosque, alors que lui-même y pénètre.

A travers la vitre, je le vois en train de parlementer avec celle qui semble en être la propriétaire. Celle-ci lui tend quelque chose que je n'arrive pas à distinguer, puis il ressort.

— Prends ceci, me dit-il en me tendant ce qu'on venait de lui remettre. Je constate que ce n'est rien d'autre qu'un journal.

Je le déplie.
Quatre immenses mots inscrits en rouge à la première page me sautent aux yeux.

- 1 A VERITE S'EST IMPOSEE -

Je me retourne pour recevoir quelques éclaircissements de M. L. King.

Le vide seul m'entoure...

Je cours, le journal à la main, en direction de la maison. Une fois le seuil atteint, je m'entends crier le nom de ma sœur, de toute la force de mon gosier.

— Qu'est-ce qu'il te prend de crier ainsi. A t'entendre, on imaginerait une vingtaine de bourreaux à tes trousses.

— Si ce n'était que cela !...

mourad yellès

Le marchand de jasmin

— Cent vingt-six douros. C'est tout pour aujourd'hui, femme. Il n'y a de Dieu que Dieu. Demain, peut être,...

Lahcen poussa un soupir et se leva pour aller baisser la flamme de la lampe à pétrole ; son ombre cassée se promena un moment sur le mur décrépit tandis que les ténèbres envahissaient de nouveaux recoins de la pièce. Le visage de Yimma Zoulikha disparut, comme happé par la nuit. Dans l'obscurité, sa voix s'éleva, tranquille :

— Allah est le plus juste des juges et il récompense celui qui suit la Voie Droite. Il nous viendra en aide sois en assuré ô homme.

Au delà des murs résonnaient les derniers cris des martinets avec les derniers rires des enfants du derb, réunis en bande, au coin de la maison du boulanger.

Lahcen décrocha au passage la natte d'alfa et s'étendit à même le sol, puis il commença de dire sa prière.

— Khalti Nana est venue tout à l'heure. Elle faisait peine à voir, la malheureuse. Elle m'a emprunté le moule à gâteaux. Encore un Aïd qu'elle passera sans son fils... que Dieu ait pitié de nous !

Lahcen s'interrompt et demande d'une, voix sourde : _
Toujours pas de nouvelles de Belghoul ?

Seul le bruit du friselis de l'étoffe dans le silence lui répondit. Il fronça les sourcils

— Eh bien ! quoi ? Réponds-moi, femme ! Que signifie ce haussement d'épaules ?

Yimma Zoulikha eut un geste agacé.

— Ça veut dire ce que ça veut dire et tu le sais aussi bien que moi ! ça veut dire qu'il n'y a aucune nouvelle. Ça veut dire ça fait bien le cinquième dans le derb à avoir disparu, comme ça, un beau jour, sans prévenir personne.

Une mouche tournait autour du verre de îa lampe. Dans le lointain, le clocher de l'église sonna neuf heures. Lahcen se remit à prier. Les versets s'égrenaient à une cadence interminable dans leur prenante monotonie, comme sur le rivage des milliers de vagues bleues toutes pareilles et pourtant si nouvelles à chaque marée ramenée. Yimma Zoulikha reprit, rêveuse :

— Un matin, il part...

Lahcen s'emporta.

— Qui ?

Elle tourna le visage dans sa direction. Il distinguait à présent les contours usés de sa bouche entrouverte, mais il ne put apercevoir ses yeux.

Le fils de Khalti Nana, le fils de Aïcha, le fils de Boucheria le porteur d'eau et d'autres encore. Tous...

Sa voix tremblait et elle s'étrangla en un demi sanglot.

— Tais-toi, femme ! Ces noms ne me disent rien. Je ne les connais pas, je ne sais plus le regard de ceux qui les portaient. Allah seul a le pouvoir de les juger les insensés, ceux-là que leur folie a égarés.

Il se releva suspendit la natte au vieux clou rouillé et, contournant la table, il se laissa tomber sur le banc de bois. Soudain, quelque chose grésilla dans le silence, et la mouche les ailes brûlées plongea dans la fournaise.

Yimma Zoulikha **se torcha le nez avec fracas et** remit un peu d'ordre **dans ses vêtements. Elle s'appliquait** maintenant à **tendre !e bord de sa robe pour** faire tomber le tissu **fripé. Peu à peu, son calme lui revenait..** Lahcen îa **contempla un moment, puis, les yeux dans le vague, il entreprit de réajuster son turban.** Son bras noueux **fit !e tour de sa tête et demeura** suspendu, raide, **comme privé de vie.**

— C'est pourtant vrai. **Ils partent sajis prévenir personne,,** en se **cachant, ainsi que le font les voleurs** ou les assassins, comme **le font les ennemis de Dieu.**

« **Yimma, je vais au travail** » : **on ne les revoie** jamais plus **Faut-il donc qui'i soient des bêtes, pour** vivre dans les forêts, **dans les montagnes, à l'écart** des gens de bien !

Allons, **tout cela n'augure rien de bon ; les temps** sont troubles et **Allah seul demeure...**

Lahcen fit de **nouveau virevolter son bras autour** de son crâne rasé. **Yimma Zoulikha se redressa avec** peine et se mît **debout.**

— Je vais apporter **le repas.**

Elle se dirigea à **pas lourds vers la porte et** souleva la tenture qui **voilait l'entrée**

— Ton fils n'est **pas encore rentré ?** **questionna** Lahcen..

— Non, pas encore.

Le voile retomba et le bruit de pas décrut. Lahcen se déchaossa et tira de sa poche sa tabatière de corne, La chaleur rampait avec lenteur le long des murs et des poutres. Tout contre la porte, un grillon faisait entendre son cri - cri régulier. Pas un souffle d'air, Les moindres sons prenaient un volume et une netteté saisissante, dans la limpidité de la nuit. D'un geste mesuré, Lahcen porta une prise à ses narines, puis il croisa les jambes et se mit à dodeliner doucement Comme chaque soir depuis que son ancienne blessure s'était remise à le faire souffrir, il sentait le sommeil le gagner, une pesante fatigue lui monter le long des jambes et envahir tout son corps, l'envelopper dans un réseau de flammes chaudes et parfumées. Dans son esprit défilaient de vieilles images, jaunies par les ans, quand rien n'existajt encore de tous ces tracas qui l'accablaient à présent.

Parfois, un visage apparaissait, furtif, comme un reproche, comme une menace diffuse.

Lutter contre les français ! Il n'y a qu'une jeunesse folle pour inventer ça, vrai ! oh, ils auront vite compris : le froid dans les forêts, la faim dans les montagnes, une bonne semonce et on n'en reparlera plus.

De belles moissons mûrissent encore au cœur de l'été et nous serons là pour les engranger, si Dieu nous prête vie !

Un autre grillon s'était joint au premier et la lune faisait danser l'ombre des rameaux de la vigne sur la tenture immobile.

Yimma Zoulikha terminait de débarrasser la table lorsque Hamid entra. Il semblait harassé et son visage rendu hâve par la fatigue n'exprimait plus qu'une immense lassitude. Il rangea son couffin sous Tarmoire et revint s'asseoir près de l'entrée. Lahcen se taisait toujours. Sans mot dire, Hamid lui tendit quelques pièces de monnaie que Lahcen glissa sous sa peau de mouton. Le corps à moitié dissimulé sous le grand châle qui lui couvrait les épaules, Hourie paraissait absorbée par son travail. Elle tenait sur ses genoux un coussin brodé dont elle achevait un motif. Dans la cour, une bassine bousculée par le vent se mit à bringuebaler avec un bruit sourd de gong indien. Yimma Zoulikha apporta le repas qu'elle déposa avec précaution devant son fils. Hamid se mit à manger, vite et sans proférer une parole. La flamme de la lampe distillait une lumière poudrée qui rayonnait en silence à travers l'ombre chaude de la pièce. Lahcen égalisa du bout de l'index la prise de tabac qu'il tenait dans sa paume depuis un moment déjà.

La lune filait entre les nuages laiteux et comme au ralenti, leurs profils indistincts moutonnaient, noirs, sur l'étoffe du rideau. — Combien as-tu rapporté ?

Hamid leva la tête. Ses yeux avaient une expression étrange. C'était cette espèce de claire et douloureuse fixité qui vient durcir le regard du kamikaze ou du condamné à mort, de l'homme qui franchit, une fois dans sa vie, les frontières de l'irréversible.

Herntd laissa tomber :

— Deux cent quinze francs.

Lahcen haussa les sourcils d'un air étonné.

— C'est tout ! et tu a vendu toute la marchandise ?

— C'est tout. La voix était froide et mauvaise.

— C'est bon ! ce que j'en disais, c'était simplement pour savoir. Après tout, j'ai bien le droit de savoir ! puisque tu le prends sur ce ton, n'en parlons plus.

Lahcen eut une quinte de toux rauque et profonde. Tira son mouchoir, il le déplia, cracha, le serra en boule et l'enfouit dans la poche de son pantalon. Yimma Zoulikha avait fait sa vaisselle. Elle s'assit à côté de Lahcen. Tout en contemplant son fils d'un œil méditatif, elle faisait jouer un à un les grains d'ambre de son chapelet. En même temps, ses lèvres remuaient d'une manière imperceptible, comme pour chuchoter un secret à l'oreille de la nuit. Un silence opaque s'établit. Hamid regardait sans la voir la mystérieuse flamme torsadée, qui dansait dans le tube translucide. Au dehors, les grillons s'étaient tus et la ville, telle un navire aveugle, s'enfonçait dans les brouillards du sommeil. Hourfa alla poser son ouvrage sur le coin du coffre et revint, à la dérobée, baiser son père au front ; puis, fantôme familier, elle se coula, dans les ténèbres de la cour et disparut. Le silence s'épaissit encore. Yimma Zoulikha s'interrompit :

— Le fils Salhi est passé cet après-midi. Il te cherchait. Il n'a pas voulu me dire pourquoi, mais cela doit être important. Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à se trouver demain vers dix heures du côté du port, qu'il t'y trouverait sûrement.

« Quelque chose d'important, c'est ça. Important » fl sentait monter en lui un rire amer et déchirant. Une nausée douloureuse lui brûlait la gorge. « Important. Quand l'univers explose comme une bombe, éclaboussant tout des débris sanguinolants de mes rêves assassinés, quand le soleil devient aveugle, quand le Destin se dresse entre Hier et Demain comme une épée nue ! quel imbécile ! la bave de ces limaces me ronge la peau comme un poison. La force de lutter -

toujours... il serra les mâchoires à se les rompre. Ses parents restaient là à l'observer, un peu à la façon d'un enfant prodige ou d'un étranger dont on n'est jamais sûr, lorsqu'il vous tend la main, qu'il ne cherche pas à vous poignarder. Soudain, il n'en peut plus. D'un bond, il se leva et gagna la porte en quelques enjambées. Mais avant d'en avir franchi le seuil, *Il* entendit la voix de Lahcen qui lui parlait ; le ton en était gêné, indécis.

— Hamid, je voulais te dire que Monsieur FERRERO, a libraire m'a proposé de t'engager chez lui. Il a besoin d'un coup de main, à ce qu'il m'a dit. Tu serais bien payé et puis tu toucherais un salaire régulier. Je lui ai dit que je t'en parlerais et que je lui rendrais ; a réponse dès que possible. Alors voilà...

Il leva les yeux vers Hamid et leurs regards se croisèrent l'espace d'un instant. Hamid sortit sans prononcer une syllabe. Le voile se rabattit, mais dans le vent qui le soulevait par moment, Lahcen croyait encore y distinguer le grand corps maigre de Hamid et ses prunelles flamboyantes.

Le ciel était lourd et bas. Dans les rues, les martinets filaient en criant au raz du sol. Une fine poussière blanche, impalpable, flottait sur la ville. Les immeubles semblaient se tasser encore plus sous le poids des nuages qui obstruaient maintenant tout l'horizon. Pourtant, au petit matin lorsque le jour s'était glissé dans le dédale du derb des Ouled Chou-gran jusqu'à la fenêtre de Si Lahcen, le vent apportait le parfum grisant du jasmin récolté la veille, la fraîcheur acide de l'eau de la fontaine, par bouffées, il pénétrait comme à pas de loup dans la pénombre de la pièce où résonnait, imperturbable, le tic-tac moelleux du réveil sur le coffre en bois d'olivier. Yimma Zoulikha était déjà debout et faisait chauffer le café. Lahcen se leva, enfila ses vêtements et alla préparer son couffin. A l'exception du sifflement familier de la cafetière, qui lui parvenait de la cuisine, rien ne venait troubler la calme rumeur de l'aube.

Les enfants dormaient encore. Ce n'est que plus tard, vers huit heures que Hamid partirait à son tour. Lahcen fit ses ablutions et revint étendre la natte d'alfa pour faire sa prière du Sobh,

« Pesant est pour toi l'éloignement de tes compatriotes ! si tu pouvais parvenir à creuser un trou en terre ou à avoir une échelle dans le ciel et à leur apporter un signe tu le ferais.

Si Allah avait voulu, il les aurait réunis selon la Direction. Ne sois donc pas parmi les sans - lois ». Son regard était adouci - « Je ne serais jamais parmi les sans lois, jamais » pensa-t-il. La sensation apaisante du café brûlant dans sa gorge, acheva de le réveiller. Il fit ses dernières recommandations à Yimma Zoulikha et effectua une ultime inspection. Dans la maison silencieuse les premiers rayons venaient déjà caresser les pampres de la terrasse,

Dehors, la clarté soudaine l'éblouit un instant. Il sourit ; puis d'un bon pas il se dirigea vers le square de la République. Au passage, il sentait dans ses jambes les derniers bancs de vapeur humides et froids qui gagnaient les hauteurs de la ville. Une ronde de mouches encore engourdies s'organisait autour des flaques de soleil le long de l'avenue. M scruta en passant l'horloge de l'église. Six heures moins dix. Sans savoir pourquoi, il avait envie de chanter et se mit à fredonner, doucement, une vieille romance.

« J'ai frappé à la porte du jardinier et j'ai appelé « ô jardinier » Les rosés m'ont ouvert et les fleurs d'oranger m'ont embrassé ; mais le jasmin blanc n'a pas daigné me parler.

Deux jeunes sœurs sont venues à moi et m'ont dit

« Ton aimé est mort ». Je leur ai dit : « S'il est mort, son cercueil sera en argent et son linceul en soie ».

Mon ami, Ya Moulay, Ya Moulay est mort aujourd'hui et moi je le suivrais demain ».

Un homme qui passait lui jeta un coup d'oeil soupçonneux. Lahcen se tut. Et tout en marchant, son couffin sous le bras, plein d'une délicate et blanche moisson, il regardait s'ouvrir une à une les pétales de l'aurore.

La square de la République grouillait d'une faune étrange et bigarrée. Mendiants, cireurs, colporteurs et autres vagabonds semblaient s'y être donné rendez-vous. Certains achevaient de ranger les lambeaux de carton qui leur avaient servi de couches pour la nuit. Dans les arbres les moineaux faisaient un tapage assourdissant. Les feuillages tout entiers paraissaient vibrer sous cette tempête de piailleries criards et incessants. Un jeune garçon, les cheveux crépus en bataille, le regard effronté, s'épouillait vigoureusement, faisant claquer la langue à chaque nouvelle découverte. Si Lahcen contourna les kiosques à journaux à la devanture desquels souriaient des photos de vedettes. Rue du soleil. Tranquille, l'asphalte léchait les filets d'eau claire qui couraient, épars. Une légère buée dansait au dessus des caniveaux, en face, le café Grandona. Un serveur, en bras de chemise, un chiffon rouge sous l'aisselle, alignait les tables avec un soin méticuleux. Une musique française parvint aux oreilles de Si Lahcen, puis de gros rires, entrecoupés d'exclamations.

Il traversa et pénétra à l'intérieur du café, derrière le comptoir, une jeune femme au corsage bleu faisait coquettement pirouetter sa queue de cheval. Un agent de Police, qui riait de toutes ses dents, lui emprisonnait le poignet dans sa main gauche. À côté d'un café crème, Lahcen aperçut son képi dont la visière luisait comme un couperet. Une des ailes du ventilateur s'y reflétait avec une précision étonnante. À ce moment, Grandona-père surgit de dessous le comptoir, une bouteille de bière à la main. Lorsqu'il vit Si Lahcen, ses sourcils se froncèrent et son visage devint tout de suite cramoisi.

— C'est encore toi, Lahcen (il prononçait Lakhcen avec une grimace qui découvrait des gencives à nu où flottaient, telles des épaves, quelques chicots noircis). Et de bon matin, par dessus le marché ! Fiche moi le camp tout de suite ! Ta salade, f... tol-la dans l'c... Ah ça ma parole, mais y sont bouchés, ces satanés bicots.

; Prenant l'agent à témoin,

— Ça fait au moins dix fois que je leur ai dit de ne plus remettre les pieds chez moi vous croyez

qu'ils comprennent ? Va te faire voir ! Tous les jours, c'est le même cinéma.

Il se tourna de nouveau vers Si Lahcen,

— Alors, tu as entendu ce qu'on t'a dit ! Dehors, !

barra ! ouste !

Son couffin serré contre la poitrine, Si Lahcen battit en retraite avec prudence, sans pourtant quitter des yeux le champ de bataille, de peur, sans doute, de recevoir un mauvais coup. À reculons, il avait presque franchi le seuil. Lorsque l'agent de police le rappela.

— Eh ! l'arabe viens un peu par ici !

Il eut un geste d'apaisement à l'intention de Grandona.

— Allons M'sieur Grandona ! faut pas vous mettre dans cet état là ! Qu'est-ce que vous voulez, il gagne sa croûte comme il peut ! Un vieux tout rata tiné comme ça, qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ? Même balayeur il pourrait pas ! À cet âge là vous savez ce que c'est. C'est comme les pommes de terre pourries y a plus qu'à les balancer à la poubelle. Allez M'sieur Grandona, faut pas vous énerver ! C'est mauvais de bon matin !

Puis s'adressant à Lahcen : « Tiens, toi. Donne-moi voir un collier ». Il tendit deux pièces brillantes à Lahcen qui lui remit avec empressement le jasmin. Le parfum commença aussitôt de se répandre dans la salle. L'agent prit délicatement le collier et le passa au cou de la jeune fille qui rougit en souriant.

L'atmosphère se détendit. Lahcen murmura juste assez haut pour qu'on l'entende à peine : « deux fleurs c'est fait pour aller ensemble. La demoiselle est belle, mes fleurs aussi, c'est forcé qu'elles s'entendent

bien...»

Grandona fronça une nouvelle fois les sourcils, tandis que l'agent lançait un clin d'œil complice à la jeune femme. Il était temps de s'en aller. Si Lahcen bredouilla un « au revoir M'sieur dames » et s'esquiva,

Derrière son dos, l'agent de police expliquait à Grandona :

« Croyez moi Grandona, demain, c'est pas lui qui ira couer le cou à votre fille ! Ça c'est sûr ! Voyez-vous, c'est comme ça qu'il faut s'y prendre avec ces qens-là. Une petite gentillesse, ça coûte rien, et puis, on sait jamais...»

« Naalat Allah alikoum ! Fils de chiens » grommelait Si Lahcen, en foulant de son pas lent les dalles usées du trottoir. Il poussa un long soupir, et se mit en devoir de remonter l'avenue Bugeaud.

Au carrefour des Quatre Horloges, il obliqua à droite vers le mounment aux Morts. Un soldat de bronze, figé au garde à vous, le corps tendu, presque douloureusement, levait vers le ciel, que les nuées de l'orage envahissaient peu à peu, un visage d'où la vie semblait s'être soudain retirée.

Devant la boucherie, les garçons achevaient de décharger des quartiers de viande rouge d'un grand camion dont les portes béaient. Sur la route des flaques d'eau miroitaient à l'ombre des platanes. Une jeune fille en tablier blanc, juchée sur un escabeau faisait reluire les cuivres de l'enseigne : « Boucherie chevaline Antoine Rivier ».

Aux deux extrémités de l'enseigne, deux têtes de chevaux ricanaient d'aise, dans un rictus qui laissait apparaître sur toute la largeur une double rangée de dents longues et dorées. Rivier était en train de suspendre quelques quartiers de viande saignante aux crocs acérés d'où suintait un filet de liquide brunâtre.

— Tiens ! Bonjour Lahcen. En retard aujourd'hui...

— Bonjour M'sieur Rivier. C'est vrai que je suis en retard. Mais qu'est-ce que tu veux, quand tu couches tard, tu peux pas te lever de bonne heure !...

Avec l'Aïd... Tu sais comme c'est : tout le monde se prépare ; la femme prépare les gâteaux et les hommes discutent, pensent à demain, à hier aussi...

Un sourire songeur se jouait sur ses lèvres.

— lis se rappellent les Aïds d'il y a longtemps, quand le soir y avait de la musique avec beaucoup de monde dans les rues. Et puis la nuit, ils faisaient des pétards et aussi des lumières de toutes les couleurs : des bleus, des verts, des rouges. C'était joli... Enfin

tu comprends. M'sieur Rivier, le temps d'il y a longtemps...

Hïvïer il'écoutait d'un air amusé.

— Ouais ! Tout ça, ça nous rajeunît pas, mon vieux Lahcen, non,... Si on pensait plutôt à aujourd'hui» hein ? Ça au moins, c'est du solide. Tiens je t'en prends trois colliers, de ton herbe à lapin.

Il se dirigea vers la caisse enregistreuse et en retira une pièce qu'il tendit à Lahcen du bout des doigts. Puis, repoussant le tiroir qui tinta une seconde, il posa le jasmin sur un coin du comptoir et alla ouvrir le frigo, dont il maintint ouvert le battant de droite.

Dans il "obscurité glacée, Lahcen aperçut distinctement, l'espace d'un instant, un sabot poilu qui pendait, inerte, la corne luisante touchait presque le sol.

« À propos, et tes fellagas, Lahcen, qu'est-ce qu'ils préparent pour aujourd'hui ? Je suppose que tu sais ce qu'à dit Monsieur Le Maire. « Les manifestations sur la voie publique » comme il dit, c'est interdit. Ça veut dire que si vous voulez faire votre fête, il faudra ia faire chez vous : pas de pétards, ni feux de bengale ou autres ; De loin ça ressemble trop à des coups de . fusils.,.,. T'as compris, tête de khalouf !

Lahcen s'émut.

— I naai chitan, ya M'sieur Rivier ! I naal chitan ! Tu sais, la politique, je connais pas ! Les fellagas, je connais pas ! Suis un bon français, moi ! Suis même alîé en Italie avec les français des vrais pour faire la guerre à Hitler — La malédiction soit sur lui et ses semblables. Même que j'ai été blessé à Cassino, même que Il adjudant m'a dit : « Lahcen, la France est fière de toi » I naal chitan ya M'sieur Rivier ! C'est du mensonge...

D'un geste Rivier lui coupa la parole.

— Je sais,, je sais Lahcen. Toi, tu es un bon français.

C'est pour toi qu'elle est ici, la France, et pour ta famille, C'est pour toi qu'elle travaille, l'armée, nuit et jour, avec -ses tanks, ses canons,, ses avions, pour

que ça reste toujours comme ça, pour que tu continues à venir tous les matins m'apporter ton jasmin, qu'on fasse un p'tit brin de causette entre hommes, des vrais pas comme cette bande d'assassins, si je les tenais ces fils de salauds, je les pendrais un par un de mes propres mains...

Une femme entra. Elle avait le corps serré dans un étroit tailleur à carreaux bleus. La femme le regarda avec de petits yeux froids où ne se reflétait aucun sentiment, Lahcen pensa à la statue du monument aux morts. Le boucher contourna un étal étroit chargé de panses à l'aspect spongieux, et, s'essuyant à son tablier marbré de taches rouges, il vint serrer la main de la femme.

— Bonjour Madame Roméro. Il fait beau aujourd'hui n'est-ce pas ! qu'est ce que je vous sers, un romsteck bien frais peut-être- Comment va Monsieur Roméro ? Vous savez, à propos de.... Je ne crois pas qu'ils relâcheront...

La voix de Rivier s'éloigna, et le bruit de la conversation s'estompa dans le cliquetis des couteaux qu'on aiguise et le cliquement sec de la hachette sur la chair fiasque.

Lahcen sortit en tâtant discrètement la pièce de monnaie. Un apprenti avait passé les couronnes autour des poitrails déchirés de quelques bêtes. Les fleurs étaient déjà toutes tâchées.

Vers les entrepôts, Hamid ralentit sa course. La montre indiquait huit heures moins le quart. Du revers de la manche, il essuya la sueur qui perlait sur son visage en feu. Inutile de se presser, il serait exact au rendez-vous. Soudain, comme par surprise, l'acre odeur de la mer lui emplit la bouche. Elle avait un hort relent de pourriture. Il ressentit brusquement une atroce sensation d'asphyxie. Il coulait. Le silence. Une lente décomposition. Univers liquide, sans formes, peuplé d'êtres atones, d'immenses varechs gluants. Poissons visqueux et flasques au grands yeux exorbités qui regardaient le vide. Il frissonna. Atroce. Il fit halte un instant à l'ombre du store d'un magasin. Au-delà du miroitement de la glace, il distingua une veste et un pantalon, raides sur leurs supports de mé-

1

tel .coquilles vides d'existence, échoués ti comme par inadvertance. Huit heures moins cinq.

Cette fois il n'y avait plus de temps à perdre. Il se remit à descendre longeant les cafés qui commençaient déjà à somnoler, les façades d'un blanc cru que la lumière diffuse avivait encore, et qui ne semblait respirer qu'à travers les portes, à peine entrouvertes, de leurs calmes patios. Au loin, aussi haut que pouvait porter le regard, la mer toute entière bouchait la vue. Des vapeurs translucides flottaient au-dessus de la masse de ses eaux bleues. On eut dit un écran formidable, posé là, entre la ville et le « nuages ».

Arrivé au bas de la rue, Hamid traversa la voie ferrée. Il posait avec application ses pieds sur les traverses de bois nouveaux, entre lesquelles poussaient quelques touffes d'herbes jaunies, puis H prit à droite, au premier carrefour, il s'arrêta une seconde et mit son couffin sous le rebord d'une fenêtre aux larges volets cios. H considéra un moment sa main droite cramoisie par l'effort, et, la portant à la poche de sa veste, il prit une cigarette fripée qu'il alluma et dont il tira une ou deux bouffées. Machinalement, il jeta un coup d'œil au couffin. Pourvu qu'il y en ait assez. Un sifflet vrilla le silence, accompagné d'un bruit bref et saccadé qui allait en s'amplifiant. Un train surgit derrière lui et disparut aussitôt, happé par la courbe de la voie. Hamid laissa choir son mégot qu'il écrasa du pied, d'un mouvement nerveux. Il glissa les poignées du couffin dans sa main gauche et se remit en marche. Du côté des docks, les sirènes hurlaient. Huit heures juste. Il serait en retard chez le frère.

Ce fut une jeune fille qui -lui ouvrit. Elle lui apparut petite et mince, à l'embrasure de la porte, en contre bas de la ruelle étroite. Elle portait un sage bandeau dans les cheveux ce qui lui donnait un petit air charmant de vieille institutrice. Hamid murmura un « bonjour » gêné.

— Vous voulez voir mon père ? Il est sorti il y a un moment, mais il ne va pas tarder à revenir. Si vous voulez vous donner la peine d'entrer. J'allais tout juste te partir quand vous êtes arrivé. Entrez donc, si vous

avez à attendre un **peu, il fait plus frais à l'intérieur,**
et vous serez mieux...

£\<3 poursuivait son babillage . Apparemment, sa présence ici ne la surprenait pas. Dans le demi-jour du patio qu'ombrageait une légère claie de roseaux, Harrid ne pouvait pas voir sa bouche, mais il devinait, sous une rangée de longs cils, ses yeux noirs, mobi es Elle le conduisit dans une pièce qui lui parut être lia salîa à manger. Une haute horloge, dodelinait du balancier dans son coffre de bois verni. Le plafond, plutôt bas, laissait deviner ses poutres proéminentes et vermoulues. Sur les murs, des tentures aux couleurs chaud-es. A l'angle de la fenêtre" était accroché un chromo sur verre, d'un type très courant, qui représentait le Khalif AN, entouré par ses deux fils, Hasan et El Hussein. Quelques pièces de mobilier et un service à thé complétaient l'ameublement de la pièce. Hamid prit une chaise et s'assit. Elle était debout en face de lui. Sur le carré pâle de l'entrée, sa silhouette se détachait avec beaucoup plus de relief que tout à l'heure. Sans savoir pourquoi, Hamîd était certain qu'elle s'appelait Nouria. Mince trop mince, presque frêle, il détourna son regard.

— Si vous le permettez, j'attendrai ici que votre père soit de retour.

Elle fit un signe de la tête tout en continuant de le regarder fixement, puis elle sortit. Hamid entendit son pas décroître sur la galerie extérieure. Resté seul, il ne tarda pas à s'absorber dans ses pensées.

Les deux coups du carillon le firent sursauter. Neuf heures et demie. Le Frère tardait à venir. Hamid écouta un moment le silence feutré qui l'environnait, interrompu de temps en temps par le bourdonnement d'une abeille ou par le cri poignant d'un martinet rasant les terrasses. Le Frère, Hamîd n'avait jamais réussi à le nommer autrement, même lorsque les circonstances l'y contraignaient, il faisait un peu partie de la famille à présent, ce jeune homme brun, à la bouche presque féminine malgré la moustache drue qui lui recouvrait la lèvre supérieure. Hamid haussa les épaules avec lassitude. Quelqu'un de la famille.

Quelle famille ? Celle où le pain avait le goût de parjure ? Celle où un père veule et lâche allait chaque jour ramper, comme une bête, sous les injures et les coups, pour ramener un argent qui puait la compromission ?

4u-dehors, S'ombre de la claie de roseau sur l« carrelage du patio avait disparu. Une odeur de terre desséchée entra dans la pièce avec les première» rafales de vent. Le rideau qui masquait l'entrée se gonfla telle une voile. Un volet claqua, Hamid s'épongea le front avec son mouchoir ; puis dépliant ses jambes il s'étira et se leva. Il fit un ou deux pas dans la pièce et alla se planter devant le chromo. Ali brandissait son épée légendaire, une sorte de kriss malais dont la pointe torsadée paraissait nimbée d'une auréole flamboyante. Pourtant, comme un dessin d'enfant, l'artiste avait encore arrondi les pupilles jusqu'à l'éton-nement pour souligner la naïveté et la douceur du regard. La barbe était soyeuse et bouclée, telle une (aine d'agneau. Le souvenir de la première entrevue avec le Frère émergea de sa mémoire.

C'était au temps où îî travaillait chez Si Mokhtar le tisserand. Au fur et à mesure que les jours passaient, il s'était vite rendu compte que l'arrière boutique du magasin servait en fait de boîte aux lettres, d'entrepôt, de lieu de rendez-vous à des hommes étranges, aux longs visages burinés, enveloppés dans des burnous couleur de terre. Ils ne parlaient à personne et leur arrivée (plusieurs fois par semaine, sur le coup de six heures] instaurait un silence lourd dans l'atelier. Un soir il avait pris son courage à deux mains et en avait arrêté un. C'était !e Frère. Tout de suite, tout ce qu'il y avait en lui à !a fois de bon, de franc et de volontaire, ce mélange attachant de détermination inflexible et d'affectueuse simplicité, tout cela lui inspira aussitôt une chaude sympathie. Ils convinrent d'un lieu de rendez-vous. La première entrevue fut de courte durée et l'atmosphère ne commença de se détendre qu'à partir de la troisième visite.

Keddoun l'avait invité chez lui. I! habitait un petit deux pièces, sur les hauteurs du boulevard 'Maréchal Foch. Une fois là haut, on dominait toute une partie

d@ ia vilie et la vue s'étendait longuement sur la masse écrasée des bas quartiers où, dans la pénombre humide des ruelles tortueuses, crouissait une population loqueteuse. Des cordes à linge chargées de hardas multicolores couraient d'une ruelle à l'autre. fis burent du thé et discutèrent pendant des heures. Kaddourt (c'était le nom du Frère) s'exprimait avec facilité et assurance. Il était instruit : étudiant en médecine, il avait été exclu de la Faculté à cause de ses activités, puis recherché par la police. Depuis, son existence se déroulait dans les ténèbres de la clandestinité. En sortant, ce soir là, Hamid rentra chez lui transfiguré. La révolution lui donnait enfin le grand frère que Dieu lui avait toujours refusé.

Hamnïd contemplait pensivement l'extrémité de ses espadrilles éculées lorsque des bruits de pas lui parvinrent. Une voix derrière son dos le fit se retourner d'un mouvement brusque. Deux hommes pénétraient dans la pièce.

— Ahla Hamid ! J'espère que je ne t'ai pas fait trop attendre !

Le visage, bien qu'amaigri, avait toujours cette expression de chaleureuse intelligence. La voix résonnait toujours aussi profonde, nette, tendue, aux oreilles de Hamid. L'autre homme observait Hamid, sans rien dire.

— S! Amar, je te présente le frère Hamid. Tu peux compter sur lui comme sur moi-même.

De la main, Keddoun désigna l'homme à Hamid :
C'est le père de la jeune fille que tu as vu ». Il tira une chaise et invita Hamid et Si Amar à en faire autant. Il fit face à Hamid et le regarda dans les yeux.

— Hamid, l'heure est grave. Il est temps pour toi de passer à l'action. Aussi, voudrais-je une dernière fois mettre les choses au clair, il n'est pas question pour moi d'influer en quoi que ce soit sur ta décision. Je pense que, comme nous tous ici, tu as pris tes responsabilités. Pourtant, avant d'aller plus loin, je tenais à te dire que tu peux encore refuser la mission pour laquelle tu t'es porté volontaire. Tu es jeune, seul garçon de la famille, ton père est vieux, et s'il venait à mourir, ta mère resterait seule avec ta sœur.

Tu as déjà rendu de grands services à ton pays, tu peux très bien continuer à nous aider ainsi que tu l'as fait par le passé, plus modestement, mets tout aussi utilement. Voilà ce que j'avais à te dire. Réfléchis et décide toi-même.

Hamid continuait à dévisager le Frère. Le silence s'établissait. Derrière lui, dans l'ombre, le tic-tac du balancier battait régulièrement, comme un pouls. La senteur de l'orage arrivait par bouffées dans la pièce. L'obscurité s'épaississait de plus en plus. Le bruit du vent vibrait à travers les lattes du volet. Dix heures et quart.

Devent ses yeux défilaient des profils familiers. Son père, le turban en bataille, achevant de se laver les mains dans le seau vert. Yimma Zoulikhe et sa sœur, chantant des couplets pieux en dodelinant de la tête, tandis que les flammes de l'être faisaient passer des éclairs sur leurs mains croisées. Le carrousel allait s'accéléralent. Non ! Non ! Plus jamais ! Il fallait que cesse cette antienne grinçante, que frappent les trois coups, que des formes à corps d'hommes viennent crier sur le devant de la scène la Vérité mille fois bafouée. Il releva la tête, son regard se posa d'abord sur Keddoun, puis sur Si Amar et le B réunissant dans un même appel, il serra convulsivement les poings. Sa voix retentit, étrange : « Je suis prêt ».

- Ils m'ont tué mon fils ! Ils m'ont tué mon fils ! La malédiction d'Allah sur moi ! Ils m'ont tué mon fils ! ». La torpeur de la mi-journée se déchira soudain comme une voie qu'on lacère. Le derb tout entier retentissait de cris, de sanglots, d'implorations désespérés. Une rumeur indescriptible prenait d'assaut les murs hauts des maisons, enflait en une clameur folle, envahissait les terrasses tranquilles où le vent jouait avec les ombres, et montait, déferlait telle une vague immense vers le ciel immobile, dans le calme lourd qui précède l'orage. Yimma Zoulikha aidait Houria à laver la cour lorsque leur parvint la voix perçante et rauque des pleureuses. D'un même mouvement, elles abandonnèrent leurs balais de doum et bondirent vers la porte.

« AHeh ! Allah ! La malédiction d'Allah sur moi ! Ils ont tué mon fils ! Ils ont tué mon fils ! ». Il n'y

avait encore personne dans le derb mais l'on entendait se rapprocher le bruit sourd des pas. Ceux qui n'avaient pas pu rejoindre le cortège s'agglutinaient en grappes humaines devant l'entrée des maisons.

Aïcha, la voisine de Yimma Zouiikha murmura, at-térée :

— Que Dieu nous vienne en aide ! C'est la vieille Chérira, ia femme de Ammi Mahfoud, le ferronnier !

La malédiction d'Allah sur nous !

Yimma Zouiikha se tourna vers Houria et la fixa dans Ses yeux. L'épouvante se lisait dans son regard agrandi par l'horreur. La même pensée leur était venue à toutes deux ... Les youyous se répandaient maintenant de maison en maison, de terrasse en terrasse, à travers S'espace...

La souffrance semblait avoir fait perdre la raison à toute cette foule qui déboucha soudain, au dernier tournant du derb. La fille de Chérifa poussait des hurlements hystériques. Mise hors d'elle par la douleur, les cheveux dénoués, la respiration haletante, elle se griffait le visage avec frénésie. Les femmes se traînaient dans la poussière, les vêtements déchirés, les joues lacérées tandis que les gémissements et les ahans se mêlaient en une plainte continue. Les lamentations prenaient maintenant un rythme syncopé, que ponctuait le dodelinement des corps qui oscillaient inlassablement, comme pour marquer le tempo du malheur. Houria se sentait prise dans un engrenage terrifiant et autour d'elle, les murs paraissaient laisser sourdre les plaintes et ia désolation par des milliers d'Invisibles blessures.

Au devant, comme en dehors, la vieille Chérifa rampait plutôt qu'elle n'avancait. Ses cheveux gris balayaient le sol et des traînées de larmes coulaient sur sa face ravagée, traçant une multitude de petits sillons brunâtres. Ce n'était plus qu'un pauvre tas de chairs-sanguinolentes d'où la vie s'était déjà échappée. Hourii se cacha le visage dans ses mains. Pendant une [minute qui dura une éternité, elle se sentit happée, broyée par cette niasse aveugle et inconsciente ; puis, comme ia mer abandonne les grottes du rivage à a marée basse, le tumulte diminua peu à

peu, s'éloigna et cessa soudain, effacé par la distance Sa mère posa sa main sur son épaule. Elle rouvrit les paupières. Plus rien. Un petit chat se faufilait pareasseusement le long du mur de la maison. L'eau de la fontaine luisait dans l'ombre, paisible. Un papillon voletait par dessus le balcon de chez Kada, l'apprenti menuisier.

— Allons ma fille ! I! faut rentrer. Sèche tes larmes et va te passer un peu d'eau sur la figure, pendant que je termine la cour..

La lourde porte bascula derrière eux avec un grognement rassurant. Le contact de l'eau fraîche la fit frissonner. Elle se sentait revivre. Elle alla prendre un banc et vint s'asseoir près de la cuisine. Il y eut un bref silence. Dans le ciel, les nuages balai remplissait à lui seul le patio. Yimma Zouiikha se redressa ; le souffle court, elle articula avec peine : « Aïcha devait certainement penser à sors fils, elle aussi. Voici plus de trois mois qu'il n'a pas donné de ses nouvelles. Ton père dit qu'il a dû lui arriver un malheur ». Elle haussa les sourcils, rêveuse, les yeux dans le vague. « Ce que c'est quand même que la vie ! Durant des années on trime dur pour faire de son fils un homme, robuste, fort, courageux et lorsqu'il est en âge de vous prendre à son tour dans ses bras, de vous soutenir, si d'aventure vous trébuchez, de vous veiller à votre lit de mort : Pft ! disparu. » Elle serra les lèvres d'un air résigné et se remit à s'activer.

Houria s'ébroua et se leva. Cela allait beaucoup mieux.

— Yimma, je vais descendre la bassine de linge.

— Va ma fille, va. Il est temps. L'orage va bientôt éclater. Houria s'engouffra prestement dans la cage d'escalier. Yimma Zouiikha la suivit du regard, puis elle se dirigea vers la cuisine. Elle posa le balai derrière le fourneau et passa ses mains mouillées sur ses cheveux. Elle prêta l'oreille. De la terrasse lui parvenait une douce mélodie.

« Je te demande, ô Dieu d'exaucer mon vœu, d'occuper le cœur de mon aimé comme le mien est occupé ! La laine que je file est emmêlée après avoir été

b;en an ordre. Et je suis devenue triste et pâle comme un fleur ou comme si j'étais dans une geôle. Peut-il être heureux, celui dont l'ami est absent ? ».

Les notes s'envolaient telles des oiseaux, légères et cristallines. Les feuilles de la vigne frémissaient par moments. Yimma Zoulikha sourit avec mélancolie, puis elle s'apprêta à faire cuire le repas du soir.

Hamid remontait le boulevard. Une lourde chaleur l'oppressait, l'enveloppait dans un voile moite et vaporeux. Derrière lui, comme une menace, il sentait la présence irréaliste de la mer, de cette masse dure et métallique dont on aurait juré entendre s'entrechoquer les courtes vagues bleues. Elle le suivait pas à pas dans sa progression à chaque détour, à chaque coin de rue. Une sueur salée dégoulinait de son visage aux muscles contractés. D'autres visages, sereins, étonnés, rieurs parfois — souvent — ; des vitrines endormies ; des arbres aux troncs cerclés de grilles rouillées ; des terrasses de café au sol jonché de mégots de cigarettes, de pailles, d'additions ; des voitures rouges, blanches, noires et des visages, d'autres visages toujours répétés, une houle immense de visages. De plus en plus vite, les images tournoyaient en une ronde folle dans sa tête. Le ciel semblait accélérer sa chute de minute en minute. D'un geste brusque, il dégrafa le bouton de son tricot. Tout de suite, il se sentit mieux. Il respira profondément, et une goulée d'air lui emplît les poumons, où l'odeur de la mer se mêlait à celle de son jasmin.

A la hauteur de la rue de Savoie, il s'arrêta et jeta un coup d'œil à sa montre : onze heures et quart. Pas le choix. Il lui fallait emprunter le raccourci du pont de la Ravine. D'un pas rapide, il traversa la petite place fleurie où, entre les bancs de pierres massifs, se promenaient quelques couples d'amoureux. Il arriva devant le pont. Les marches de fer sonnent en écho, puis c'est la soudaine percée.

Tel un plongeur de retour à la surface, Hamid souffla et reprit péniblement sa respiration. Puis il s'accouda à la rambarde qui serpentait au-dessus du ruisseau. Sous ces yeux la ville s'étendait en sa complexité hallucinante bien au-delà des premières collines. Il émanait une impression étrange de ce grand corps

nouveaux de bel animal, lové ainsi qu'un dragon assoupi au creux de la courbe légère de la baie. À l'Est, une végétation inextricable de baraquements hétéroclites et de bidonvilles sporadiques. Une brise fraîche et aérienne passait parfois, plaquant le tricot mouillé de Hamid sur sa peau tiède. Il se redressa d'un coup de rein et se remit en chemin.

Parvenu du côté du marché français, il s'apprêtait à enfile la petite ruelle obscure qui le longeait lorsqu'il fut arrêté par un couple d'Européens. Lui, visage poupin, paupières mi-closées sur de minuscules yeux porcins. Elle, cheveux blonds puant l'eau de Cologne et la décoloration, lèvres épaisses et sensuelles.

— Eh ! l'Arabe ! Attends un peu. Combien y coûte ton jasmin ?

Ne pas attirer les soupçons. Hamid **répondit** à contre-cœur :

— Comme vous voulez M'sieur.

Sans cesser de tenir enlacée sa compagne qui riait d'un rire bête de brebis en chaleur, l'autre lui tendit une main sale aux doigts courts et boudinés. Hamid serra les dents. Surtout ne pas faire d'histoires.

— Tiens, passe-moi un collier. Tu vois, je suis bon prince, tu me donnes un peu de ta plante à chorba et moi je te donne dix francs. Qu'est-ce que tu en dis de ça ?

« Il faudrait peut-être que je m'agenouille pour lui baiser la plante des pieds, à cet abject petit bonhomme », pensa Hamid. L'autre avait passé le collier au bras de la fille. Dans sa paume droite brillait deux pièces canelées. Hamid regarda d'abord les pièces, puis l'homme. Ses yeux durcis par l'ironie et la colère rentrée fixaient toujours l'homme.

— C'est pas la peine M'sieur. Je vous en fais cadeau du jasmin, prenez, c'est un petit souvenir-Bonjour M'sieur-dame.

L'autre se tourna vers sa compagne d'un air interloqué puis ils éclatèrent de rire tous les deux et s'éloignèrent toujours enlacés. La ruelle s'enfonçait

dans un- dédale obscur -de bâtisses lézardées. Dans les caniveaux stagnaient des eaux mortes sur lesquelles flottaient des écorces d'oranges ou de tomates avariées. Au fond de l'impasse, une petite fille jouait à fa marelle avec une boîte de sardines.

Si Amar dormait profondément. Une feuille de journal pliée en deux lui couvrait la figure. Alentour, des étagères aux trois quarts vides tapissaient les murs de ce qu'il aurait été plus juste d'appeler un bouge. Un vestige de publicité se lamentait au-dessus du comptoir. Harnid tapota de l'ongle sur le couvercle d'une des boîtes de bonbons qui s'alignaient devant lui. La feuille de journal s'agita et glissa sans bruit à terre. La tête émergea, brune, le front bas couronné par une touffe noire de cheveux crépus. Les yeux clignotèrent un peu, la moustache trem-bîota. Bien réveillé, Si Amar le dévisagea un instant et lui fit un clin d'œil amical.

— Ah!a Hamid. Je t'attendais, tu vois. Tu as fini par trouver le magasin....

Il étouffa un bâillement.

— De toutes façons une fois qu'on a trouvé la rue, ça ne pose plus de problèmes : Je suis le seul épicier du coin... *Il* y eut un moment de silence. Hamid promenait son regard autour de lui sans mot dire.

Si Amar esquissa un geste d'impuissance.

— Oui évidemment, ça ne paye de mine. Mais pour ici, c'est plus que suffisant. La plupart des habitants de l'impasse n'ont ni eau ni électricité, si ça te dit quelque chose. Autrefois il y a quelques années de cela j'avais l'intention de chercher un fond de boutique du côté du port. Ça m'aurait arrangé...

Il s'arrêta et reprit d'une voix plus grave.

— Et puis c'est arrivé et comme les frères pensaient que c'était bien situé, au centre ville, dans un endroit où la police n'aime pas mettre les pieds ; ils m'ont demandé de rester. Et je suis resté...

Nostalgique, il contempla la rangée d'étagères poussiéreuses.

— Heureusement, j'ai un neveu en France et il m'aide un peu. Enfin, on se débrouille comme on peut

en attendant ; en attendant que tout ça finisse, qu'on soit libre, que mon fils revienne....

Son visage s'était assombri. Le bruit d'une literie que lo'n bat parvenait aux oreilles de Hamid. Le sourire de Nouria semblait flotter entre deux paquets de farine. La voix de Si Amar lui arriva, lointaine, comme étouffée par la distance.

. — Il faut nous préparer. Il va bientôt être l'heure de partir, pour toi. Allons dans l'arrière boutique nous y serons plus tranquilles.

La fille de la publicité tendait à bout de bras son shampoing dont la mousse se mêlait par endroit à la rouille qui envahissait lentement le cadre.

La lumière avait pris une coloration glacée, et dans la chaleur épaisse qui s'appesantissait sur la ville telie une chape de plomb, les rues revêtaient un aspect sinistre. Aucun mouvement n'agitait l'air immobile. Les feuilles des arbres pendaient, comme suspendues par quelque artifice aux branches efflanquées. Les grandes ténèbres de l'orage assombrissaient les perspectives à peu près désertes avant la ruée de midi. Si Lahcen était immobilisé à l'angle d la rue Guizot, son couffin dans la main gauche, quelques colliers de jasmin autour du cou, attendant que le feu passât au rouge. Le CRS de service, un jeune énergumène à la bouche sanguine, épi blond jailli de dessous la casquette noire vissée sur le crâne, s'évertuait, en pure perte à faire se presser une vieille française qu'un hasard malicieux avait placé au milieu de la chaussée. Tout en charriant péniblement un vieux sac de toile verte, elle surveillait d'un œil inquiet le conducteur de l'unique voiture à l'arrêt, lequel manifestait du reste une patience angélique. Une fois parvenue de l'autre côté du gouffre, elle souffla une seconde et reprit en grommelant son cheminement de fourmi diligente. Lahcen se décida lui aussi à traverser. 'Machinalement, il faisait osciller en marchant îes colliers de jasmin, tel un encensoir, laissant derrière lui flotter un sillage odorant.

Aux abords du marché français, la circulation était plus animée La voix monotone des marchands des quatre saisons alternait avec les rumeurs assour-

aies qui parvenaient de la coupole de ciment. Lahcen se faufila entre les étalages en planches et tes baraques de tôle ondulée et entra dans le marché. Une fraîcheur relative régnait à l'intérieur de l'Immenef dôme suspendu. L'odeur de poisson y était si forte que malgré son accoutumance, il se boucha les narines une seconde. Ses pieds chaussés de sandales de plastique, blanches à l'origine, pataugeaient dans des flaques d'eau croupissantes qui formaient par endroits, mêlées aux détritiques de toutes sortes, de véritables marécages.

— Hé! Lahcen!

Il se retourna, cherchant d'où provenait la voix.

— Lahcen ! Bonjour !

C'était Bougermoun. Un vieux de le vieille celui là ! Classe 38, la même gué la sienne ; Fresinone ; Monte Cassino ; les boîtes de singe ; la guadou à flancs de montagnes ; la mitraille qui vous siffle aux oreilles ; et puis les Boches, encore les Boches, partout...

Il revint sur ses pas.

— Bonjour Lahcen ! Bonjour ! Je t'ai vu passer comme ça avec ton couffin, alors je t'ai appelé. Tu sais, tu aurais eu du mal à trouver aujourd'hui. Tu ne connais pas la bonne nouvelle ? J'ai enfin obtenu une place à l'intérieur du marché. C'est au numéro 24, après la fleuriste. Pour moj, c'est un grand jour. Dieu m'est venu en aide. Et puis le jour de l'Aïd.... A propos, tu travailles donc toi aussi !

Si Lahcen haussa tristement les épaules.

— Que veux-tu frère, il faut bien vivre, n'est-ce pas ? Nous autres, les pauvres gens, il nous faut travailler le double pour apporter une bouchée de pain à nos enfants... Que la volonté d'Allah s'accomplisse.

Il poursuivit à voix basse.

— Tu es au courant n'est-ce pas ? La fête est interdite. Celui qui veut fêter l'Aïd doit le faire presque en cachette. Ces fils du péché ne connaissent pas la honte. Cela ne leur suffit pas de nous traiter comme

des animaux, maintenant ils nous empêchent de pratiquer notre sainte religion. Tu verras, Bougermoun, le jour n'est pas loin où ils abattront sans pitié celui qu'ils verront sortir d'une Mosquée. Et dire que nous avons combattu pour eux... Tu te souviens... Braccia-no, les bombes qui tombaient, les rafales d'automne sur les routes, le gaz, la soif et la faim ; et les fascistes qui nous tiraient dessus ; et les Américains qui nous prenaient pour des Italiens... Ils nous tiraient tous dessus... Depuis toujours, nous sommes ceux dont parle le Livre : « Ce jour-là, le tourment les enveloppera en haut et en bas et Allah criera : « Goûtez ce que vous faisiez ! »

Oui, frère, à quoi tout cela a-t-il servi ?

Les toussotements significatifs de Bougermoun le ramenèrent enfin à la réalité.

De fait le lieu était mal choisi. Il

sourit, et, haussant le ton :

— Je suis content pour toi, Bougermoun. Je prie Dieu de continuer à te protéger, toi et ta famille, et à vous dispenser ses bénédictions.

Le visage de Bougermoun s'épanouit :

— Ainsi soit-il, Lahcen, ainsi soit-il pour nous tous. Maintenant, je te demande de m'excuser. Les clients... Tu sais ce que c'est...

Bougermoun s'éloigna. Lahcen le suivit des yeux tandis qu'il tendait un beau melon doré à un barbu en bras de chemises, puis il se glissa hors du marché couvert. Dans le tumulte de la rue, grouillait à présent une foule qu'il trouva grossie par rapport à tout à l'heure. Il ne devait pas être loin de midi.

Dans la torpeur étrange d'un zénith torride, la ville "iyrt ses derniers instants de paix. C'est le moment où les ultimes flâneurs, ceux qui déambulaient depuis l'aube, à la recherche de l'imprévu, ou d'une occupation temporaire, rentrent chez eux, et où les premières cohortes pressées de ceux qui travaillent, ne sont pas encore sorties des bureaux, des écoles, des usines, des magasins. Cinq minutes pleines du bourdonnement des guêpes sur les gâteaux dégoulinant de miel, du fracas des caisses que l'or» décharge des

camions, des appels des marchands de linge dans leurs tentes de toile bleue, de la tranquille attente des gardiens aux larges brassards de cuivre ; cinq minutes où le temps semble suspendu, où l'esprit hésite, entre la fatigue du matin et les somnolences du milieu du jour, où même le vol des oiseaux dans le ciel se fait plus lent, plus paresseux, comme un vacillement incertain.

Lahcen s'assit sur une marche, déposa son couffin près de lui et délassa ses sandales dont il inspecta l'intérieur avec minutie. Il tira ensuite un canif de sa poche et entreprit de pratiquer une ouverture dans le plastique pour laisser passer son orteil endolori. Une fois ce travail terminé, il contempla son œuvre ; puis il replaça son canif dans la poche de son pantalon, remit sa sandale et fit jouer son orteil d'un air satisfait. « Voilà une bonne chose de faite », pensa t-il, « C'était devenu intenable. La chaleur, la marche et ce caoutchouc qui me serrait le pied.... La prochaine fois, je ferais bien attention de prendre la taille au-dessus. Avec ce trou, ils ne vont pas durer longtemps.... De toutes façons, un trou dans les souliers, ça n'arrange jamais rien : un jour où l'autre, il faut jeter la paire. Le trou s'agrandit et l'orteil dit : « Coucou ». ! eut un rire réjoui. « Mais au moins on ne va pas pieds nus ! » Il allait prendre sa tabatière, puis il se ravisa et la remit dans sa veste délavée. D'un geste vif, il amena à lui le couffin et d'une où deux secousses, il redonna au jasmin un aspect présentable. La vieille antienne lui remontait en mémoire :

« J'ai frappé à la porte du jardinier et j'ai appelé : « Jardinier ! »
Les rosés m'ont ouvert ai les fleurs d'oranger m'ont embrassé ;
mais le jasmin blanc n'a pas daigné parler.

Deux jeunes sœurs sont venus à moi et m'ont dit « Ton aimé est mort ». Je leur ai dit : « S'il est mort, son cercueil sera en argent et son linceul en soie... » Une femme qui sortait, un panier d'osier sous le bras, s'arrêta et lui acheta un collier qu'elle glissa à une extrémité du panier. Son crâne le démangeait et il ôta son turban pour pouvoir se gratter tout à son aise. « Quand même », songea t-il, avec hochement

de la tête, après avoir remis en place ia longue bande de tissu terni, « C'est étrange comme on se sent mieux après s'être gratté un bon c'oup ; peut-être même bien qu'on se sent encore mieux qu'auparavant. Soubhan Allah ! ! faut aggraver le mal pour qu'il en sorte du bien... » Il regarda sans la voir une feuille de journal que l'eau emportait vers l'égout. « li n'aurait pas dû faire ça, M'sieur Grandona, M'sieur Ferrero et tous les autres. Ils n'auraient pas dû faire ça. Ils n'ont pas confiance en nous. Ils nous traitent comme du bétail, comme des hommes sans honneur Ah non ! Ils n'auraient pas dû faire ça, ils n'auraient pas dû. « Tout en parlant, il branlait du chef avec tristesse. Comme la tête d'une tortue, son orteil rouge frémissait hors de sa carapace en plastique.

Autour de lui, il y avait beaucoup plus de mouvement. Les allées et venues se faisaient plus nombreuses. « Je vais attendre encore un peu. Ce n'est pas encore le moment d'y aller ». D'une chiquenaude, il chassa une guêpe égarée sur la manche de sa veste, puis, une main à hauteur des yeux, en guise de visière, il inspecta le ciel d'un air soucieux. « Eh ben ! Qu'est-ce qui va pas tomber d'ici un moment ! Je ferai bien de me dépêcher en rentrant ». Telle une image aux traits estompés, la silhouette de Hamid passa dans son esprit — « Pourvu qu'il pense à couvrir les fleurs en revenant ». Il fronça les sourcils. Le souvenir de leur dernière entrevue lui revenait à l'esprit. Ah ! On peut dire qu'il n'avait pas été respectueux de son père ce soir-là. Lui qui était si heureux de iui avoir enfin trouvé un travail stable et qui payait. Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui ! Comme pour donner plus de force à ses pensées, Il lissa énergi-quement ses moustaches. La jeunesse ! A présent rien n'était aussi simple qu'autrefois. La moindre contrariété prenait des allures de catastrophe, les choses de la vie devenaient hostiles et les hommes se muaient en justiciers. Il resta un moment silencieux. Un bruit d'eau qui gicle le tira de ses réflexions.

— Allez toi ! barre toi de là où je t'envoie un coup de balai dans la gueule !

A deux pas de lui, un grand gaillard de boucher le menaçait de son balai trempé. Sur le sol, un petit courait dans sa direction. Lahcen se leva précipitem-

ment et s'esquiva sans demander son reste. leurs D'ail-
pensa-t-il, c'est l'heure ».

\\ avançait maintenant vers le coin du marché avec l'intention de rejoindre la Grand'rue, où se groupait la majorité des boutiques en plein air. Il tira quelque colliers de son couffin et les fit glisser sur son avant-bras. Une fois arrivé au tournant, il s'apprêtait déjà s'obliquer lorsqu'il s'arrêta net. Il était certain d'avoir entendu une détonation. Des cris retentirent, déchirants, des appels, des gémissements aussi, tout un charivari inhabituel. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Le tumulte semblait se rapprochait et il reconnut le crépitement des armes automatiques. Une course. Des pas sourds. Plus près. Un homme déboucha de la Grand'rue et faillit le renverser. Tout en courant il serrait contre sa poitrine un couffin de joncs tressés. Un collier de jasmin lui entourait le cou.

' Lahcen hurla : « Hamid ! ». L'homme avait disparu Eperdu, Lahcen voulut rebrousser chemin. Il n'en eut pas le temps. La foule avait reflué à faire le marché dans l'espoir de trouver un abri. En un instant, il fut entouré, absorbé, aspiré au cœur d'une gigantesque et terrifiante ronde de visages exaspérés que la peur faisait suer et dont les yeux brillaient de haine. D'autres cris retentirent. « C'est léu, c'est lui.... Là... Le couffin ». « Salaud ! Salaud ! Lahcen, le regard agrandi par l'épouvante, croyait vivre un cauchemar. Un coup de feu claqua. Un autre. Encore un autre. Des milliers, des milliards de coup de feu, répercutés à l'infini. Il jporta ses mains à ses tempes et s'effondra, ramassé en boule. « Salauds ! Ordures ! ». Des voix hurlaient autour de lui, s'élevaient jusqu'au ciel comme autant de fantôme sanglants. Un dernier spasme secoua le corps qui se détendit, apaisé.

Les couronnes de jasmin jonchaient le soi alentour. L'une d'elles près de la tête, se teignait déjà d'une couleur pourpre qui gagnait de fleur en fleur, de pétale en pétale ainsi qu'une veine qui bat. Le grondement du tonnerre éclata dans la rue et les premières gouttes de pluie s'écrasèrent majestueusement sur le trottoir (Septembre 1970)

mohamed aïssset

L'homme et la terre et... l'eau

Depuis *des* mois, il n'était pas tombé une goutte d'eau Dès que le soleil se levait, on commençait à cuire et ii! faillait attendre la nuit pour trouver un semblant de fraîcheur. La plaine tournait au paillason. A l'ouest, les collines étaient devenues rousses. Parfois, ça se mettait à flamber sans qu'on sût ni comment, ni pourquoi. Alors, on établissait des contre-feux afin de protéger ies fermes et le reste des récoltes..

C'étaient se battre pour rien puisque la canicule avait tué ie blé et transformé les pieds de maïs en de lamentables roseaux.

Les oiseaux tombaient morts des arbres. Il n'y avait plus de gibier et ies bestiaux souffraient cruellement, plus encore que les hommes.

A « Aïn-Touta », la ferme des Ouleds Sidi Brahim, chacun se demandait comment cela allait finir. Le vieux Cheikh Mohamed connaissait depuis longtemps les ravages causés par une longue sécheresse, et il en avait peur Déjà, dans le temps, il avait dû abandonner sa ferme, complètement **ruiné**.

Et voilà que cela recommençait. Des coups de vent brûlants arrachaient la **terre cultivable**, et on la voyait partir en gros nuages **qui obscurcissaient le ciel**. Le

soleil pompait les mares, fendait le sol. Des myriades de mouches envahissaient le coin d'ombre, s'agglutinaient en couches bourdonnantes.

Un soir, on constata avec détresse que le puits était presque à sec. C'était à prévoir...

Alors le vieux Cheikh, atteint par l'âge et par la cécité, dit à ses fils :

— Mes enfants, l'eau manque et le puits va bientôt être à sec. Il va falloir veiller soigneusement au gaspillage. Il faut puiser une petite quantité pour notre soif seulement. Ça veut dire aussi qu'il faut renoncer à abreuver le bétail.

Il se tut, puis ajouta aussitôt :

— On se lavera une fois par semaine. Peut-être même qu'il faudra bientôt se contenter de cracher dans nos mains. Il faut tenir, mes fils... tenir jusqu'à... avec la grâce d'Allah, jusqu'à ce qu'il pleuve.

— Inch'Allah ! répondirent en chœur les deux hommes qui écoutaient en silence leur vieux père.

Le Cheikh se mit à réciter, à voix basse, des versets du Coran, dans le silence pesant qui suivit.

Adossé au mur de la chaumière, sous le grand mûrier à présent tout desséché, Abdeïkader, l'aîné, commença à bâiller ; il devait avoir faim. Il avait de larges épaules un peu tombantes et une grosse moustache barrait son visage bronzé. Tout le monde savait qu'il avait en lui une belle dose de méchanceté envers les colons.

Ahmed, depuis son retour au pays après sa démobilisation, était devenu un homme dur et conscient. Dans toute la région, on le tenait en bonne estime ; et il faut dire qu'il était un excellent agriculteur, juste et serviable.

Larbi, autre fils du cheikh, était un garçon de quinze ans, au teint brun et à la chevelure noire.

A l'intérieur de la chaumière, on entendait la vieille Aïcha et sa fille Yamina qui remuaient les casseroles en vue du dîner.

Le couchant beurrant les champs de sang, plaquait des taches sulfureuses sur les arbres aux feuilles racornies.

— Faudrait pourtant que la pluie revienne, fit Ahmed en rompant le lourd silence de sa voix la plus douce.

— On l'attend depuis Mai dernier et on est en Août ; Abdeïkader jusqu'ici patient, perdit son calme.

— C'est la faute aux gros propriétaires ! clama-t-il. Ils veulent du rendement, rien que du rendement. Alors, ils ont tout fait sauter en l'air : les arbres, les buissons, les haies, tout ce qui retenait le sol arable. Maintenant, quand le vent vient, il n'y a plus rien pour retenir la terre. Elle se transforme en poussière, elle s'envole et s'en va retomber aux endroits où elle n'a pas sa place. Que Dieu les punisse !...

— Très vrai, dit le vieux Cheikh. Les colons tuent la bonne terre et c'est nous, les petits fellahs qui en subissons les conséquences.

Ahmed hocha la tête :

— Vous avez raison, mon père, pour sûr ! seulement nous, qu'est-ce que nous pouvons faire ?

— Nous, rien, dit le vieillard sèchement. 'Mais si tous les fellahs de la région s'y mettent, peut-être que nous arriverons à sauver nos terres...

Puis tous se turent, Ahmed soupira tandis qu'Abdeïkader remontait les genoux sous son menton. Il avait une drôle d'expression chaque fois qu'il était en colère.

Pour se calmer, il se mit à lancer de petits cailloux vers le poulailler silencieux. Derrière le grillage, les dernières poules achevaient de mourir. On n'avait même pas pu les tuer pour les manger, tellement elles avaient maigri.

— Ça ne peut pas durer comme ça indéfiniment, explosa-t-il.

— Si, Abdeïkader, ça peut durer comme ça très longtemps. (C'était la voix douce de leur vieille mère Aïcha qui lui répondit). Tu es trop jeune pour avoir connu les grandes sécheresses. Moi, je sais de quoi je parle et ton père le sait, aussi bien que tous ceux qui ont quarante ans de plus que toi. Quand les bêtes meurent, c'est mauvais signe, mon fils ; cela signifie

que Dieu se détourne de ses créatures. N'oublie pas ce que je viens de dire.

Abdelkader baissa les yeux en soupirant, le vieux Cheikh dit :

— Je crois qu'il va falloir vendre le reste du blé de l'année dernière.

Tous le regardèrent avec intérêt.

— Pourquoi ? demanda la vieille A'tcha.

— Pour avoir de l'eau.

Abdelkader gratta sa barbe :

— Je ne comprends pas.

Le vieil homme remua ses maigres épaules., écarta ses genoux pointus et posa les mains dessus, ouvrant et refermant les doigts.

— Va falloir amener le bétail à la rivière., expliqua-t-il de sa voix la plus douce. On ne peut plus compter sur le puits. C'est pour cette raison que j'ai dit qu'on allait vendre le blé pour payer le droit de passage aux colons.

Chacun savait que la petite rivière n'était accessible que par les terres des colons.

Ahmed considéra ses vieilles sandales poussiéreuses :

— Suppose, père, que les Colons nous envoient au diable ? Après tout, ils sont maîtres chez eux.

— D'accord, mais ils nous écouteront tout de même. Ils attendent toujours que nous allions les supplier de racheter nos terres. Ils l'ont déjà fait avec tant d'autres.

Les yeux d'Abdeikader se fermèrent uête seconde :

— Sans eau, ce sera la ruine pour tout le monde parce qu'il est clair que tous les puits de la région doivent se trouver au niveau le plus bas.

— Demain, nous irons voir Garcia, décida Ahmed.

Abdelkader cracha pour montrer tout son dégoût. Le Cheikh releva le front brusquement, sourcils froncés.

— faut iiiitter, dit-il. Si nous ne luttons pas, Dieu nous abandonnera. Voilà tout.

La vîeiiïa Aïcha, jusqu'ici silencieuse, demanda :

— Larbi n'est pas encore rentré ?

— Non " répondit Ahmed. Il est toujours aux pâturages.

Elle fixa l'horizon puis pénétra dans la chaumière en soupirant.

— Par île Prophète, fit le vieux Cheikh en se redressant. C'est l'heure de la prière. Que Dieu vous garde, mes -enfants.

Il se dirigea vers la maison soutenu par Ahmed. Abdelkader demeura seul, les yeux dans le vague, écoutant les troncs d'arbres craquer. Des feuilles sèches tombaient en planant : si tôt avant la venue de l'automne, ce n'était vraiment pas beau voir.

Le soleil se cacha enfin...

Le lendemain matin, ils se rendirent aux pâturages. La nature paraissait morte et quand le vent soufflait, ils respiraient l'odeur écoeurante des bêtes mortes.

Larbi, en Ses voyant, vint droit vers eux. Il resta un moment sans rien dire. Des sillons de sueur mêlée de terre rouge maculaient ses joues et son grand chapeau de paille.

Ses frères aînés l'interrogèrent des yeux ;

— Trois, fit-il en les regardant comme pour mesurer toute l'étendue de son petit mot.

Les deux autres ne dirent rien, sans même lever les yeux sur leur jeune frère qui attendait toujours une réaction de leur part...

— Ça fait dix, dit-il sourdement.

Abdelkader piqua une de ses crises quotidiennes :

— Ouï, dix bon Dieu ! et demain ce sera quinze ou vingt, et dans huit jours, à ce train-là, on n'aura plus rien du tout !

— C'est bon, Abdelkader, dit Ahmed d'une voix morne, A quoi ça sert de crier. On ne peut rien contre la volonté de **Dieu**.

— Allah Akbar !...

Ils regardèrent l'enclos aux bestiaux ; à côté des abreuvoirs vides, quelques animaux étaient couchés. Ils étaient maigres et tous leurs os saillaient. Ils beuglaient, la tête tournée vers les nouveaux arrivants.

Sur la droite, trois vaches gisaient sur le flanc, la langue hors de la bouche, inertes, les yeux pleins de mouches.

L'endroit empestait....

La mort dans l'âme, les deux frères continuèrent leur chemin vers la ferme du colon Garcia, leur voisin le plus direct.

Larbi regarda ses frères jusqu'à ce qu'ils eussent disparu, en priant Allah et son prophète de les aider dans leur entreprise.

Un grand porche de pierre indiquait l'entrée du domaine de Garcia. Dans la pierre du fronton, on avait gravé le nom du propriétaire en grandes lettres orgueilleuses.

Partout des canaux bien entretenus amenaient l'eau. A gauche de la route s'étalaient de vastes pâturages verts où paissaient tranquillement de grosses vaches laitières.

Tout en avançant vers l'intérieur, les deux frères examinaient les bâtiments de l'exploitation : les hangars à tracteurs et aux machines agricoles, les ateliers, les granges, la laiterie, les étables et les écuries. Un groupe d'ouvriers s'affairaient autour.

Quant à la maison du colon, elle dressait sa longue façade blanche au milieu d'un jardin ombragé et plein de fleurs.

Ils furent reçus par un jeune homme qui se présenta comme étant le fils de Garcia. Il les pria d'entrer dans la grande maison. Les deux frères le suivirent jusque dans un vaste salon servant de bureau. Là, il leur fit face.

— Pour le moment, mon père est absent, dit-il sèchement, je m'occupe un peu de ses affaires ; de quoi s'agit-il ?

La tête inclinée sur l'épaule, Abdelkader lorgnait les meubles et les gravures qui ornaient les murs. Il était irnoressionné.

Comme personne ne se décidait à parler, le jeune colon, d'un mouvement souple se percha sur le bord du bureau et demanda :

— Alors ? Messieurs, je vous écoute.

Ahmed gratta sa tête.

— Eh bien, répondit-il on manque d'eau. Le blé a grillé sur pieds et la maïs est compromis. Maintenant, c'est notre bétail qui périt. La semaine passée, sept, et trois hier.

— Voilà qui est désolant, dit le jeune homme. Mais je ne vois pas comment mon père pourrait remédier à cette déplorable situation. Il n'est pas dans nos moyens de faire pleuvoir. Cependant, je suppose que vous avez sans doute une proposition concrète à nous faire ?

Abdelkader s'agita et se balança d'un pied sur l'autre.

— Ecoutez, nous n'irons pas par quatre chemins. J'ai pensé... enfin nous avons pensé que Monsieur votre père accepterait de laisser passer notre bétail jusqu'à la rivière. Et nous sommes prêts à payer.

Le fils du Colon haussa le sourcil,, il ne s'attendait pas à ça,

— A travers le domaine de mon père ? demanda-t-il ingénument.

— Pas moyen de faire autrement, remarqua Ahmed, il ne s'agit que d'un simple geste d'entraide entre fermiers. L'eau est nécessaire...

— Naturellement. Seulement, croyez-vous que si mon père fait une exception en votre faveur, cela arrangera tout le monde ? Non : les autres fermiers demanderont la même chose.

— Tout à fait d'accord avec vous, objecta Ahmed. Cependant, je crois que vous oubliez que dans tous les pays sauvages ou civilisés, il existe deux choses qu'un honnête homme n'a pas droit de refuser : L'eau et le feu...

(.5 fils de Garcia passa le bout de l'index sur l'arête de son nez. Il semblait réfléchir.

— Pourquoi n: vendriez-vous pas votre petite ferme, suggéra-t-il.

Abdeikader devint tout rouge ,se dressant de toute sa taille : ô Mon Dieu ! vendre et partir : hurla-t-il, vous voulez dire abandonner et accepter la honte de la domination. Sortons d'ici ! La malédiction de Dieu est sur cette maison .

Et sans plus attendre, il fonça vers la porte. Ahmed voulait suivre son frère mais îe jeune colon l'arrêta :

— Ton frère a la tête près du bonnet, dît-il en prenant une cigarette qu'il alluma aussitôt, Mon père s'attendait à une visite de ce genre, et il! m'a donné-dés instructions avant de partir.

— Ma famille tient à son bien, dit. Ahmed d'un ton tranquille. En temps normal, nos terres comptent parmi les meilleures de la région. Mais j'imagine que votre père doit le savoir.

Le jeune homme ne broncha pas ,ii soufflait un mince jet de fumée grise vers le plafond, avec indifférence.

— Au surplus, continua Ahmed, votre père sait parfaitement ce qu'il fait. La sécheresse peut durer encore des semaines, et bientôt il aura toutes les terres qu'il voudra pour une poignée de sous.

Le fils du colon haussa les épaules.

— Dans ce pays, répliqua-t-il, celui qui a l'eau possède la force. Et nous, nous disposons de toute l'eau dont nous avons besoin.

— Demain, ajouta Ahmed, il faudra qu'on enterre encore quelques vaches. Le blé meurt. Et pour nous, il faut tirer l'eau du puits trente mètres de corde, Monsieur, et on ramène autant de boue que d'eau. Où qu'on aille, c'est partout pareil.

— Qu'y puis-je ? Même le niveau de la rivière a baissé.

— Je vous le répète une fois pour toutes : c'est une question de vie ou de mort, aussi bien pour le

chepteî que pour les hommes. Et puis quand la détresse est là. quand ils voient leur travail anéanti, fes hommes ont envie de se battre. Dieu nous en préserve !...

Le jeune Garcia fit entendre un rire chargé d'une ironie mordante ;

— Vos fellahs à l'ancienne mode ne sont que des moutons crasseux, Monsieur. De pauvres êtres dénués d'énergie, lis ont cent ans de retard ! Plusieurs ont déjà filé sans demander leur reste. Ceux-là ont eu raison. Le Gouvernement leur accordera des indemnités, d'autres terres...

— Au Sahara, peut-être ! riposta Ahmed. Votre père avait établi son plan depuis que la canicule tournait au désastre. Cette vague de sécheresse est une bénédiction pour lui et pour les autres colons.

Le fils du coion se tut un petit moment puis dit calmement :

— **D'ailleurs, cette conversation est dénuée de sens.** Rien ne vous empêche de prendre l'eau au-delà de notre domaine.

Ahmed pensa que le jeune homme y allait un peu fort ! Tout le monde savait très bien qu'en amont, la rivière est difficilement accessible puisqu'elle coule au fond d'une gorge aux parois abruptes. Et qu'en aval, les rives n'étaient accesibles qu'en traversant les terres des Colons.

Sans rien y ajouter, Ahmed se dirigea vers la porte. Dehors Abdelkader ronchonnait d'impatience.

— Dépêche-toi, cria-t-il. Le sol de ce domaine maudit me brûle tout vif, soyez maudits fils de porcs....

Les journées se succédèrent, lentes et monotones, sans apporter le soulagement nécessaire aux pauvres fellahs.

Entre-temps, à « Ain-Touta », le vieux Cheikh Mohamed avait fait appel à tous les fellahs voisins. Il y avait les Ben Ali, les Ouled-Khiel, les Ziane, Be-naouda ibn Tahar et Bachir Oul-Hadj Habib.

Mais comme ils s'y attendaient tous, plusieurs ne répondirent pas à cet appel : Missoum El Khaldi s'en allait abandonnant tout ce qu'il ne pouvait emporter. La famille Aïssaoui partait aussi. Quand aux fils Ben-cherif *El Kordi*, après avoir vendu leur domaine aux colons, ils étaient partis les premiers ainsi que les Ouïed-Khaled...

La région s'était vidée à une cadence accélérée, par la faute d'une petite rivière qui avait creusé son lit pour les trois quarts dans la partie la plus coriace de la montagne.

Bref, ils étaient maintenant une vingtaine résolus à défendre leurs biens contre l'odieuse machination coloniale. Les Ouled-Sidi-Brahim et les Ziane étaient parmi les plus ardents et les plus touchés.

Dès la première réunion, le vieux Cheikh Mohamed mit ses choses au point, disant qu'il fallait d'abord s'organiser et parlementer avec les colons.

— J'estime, dit-il, qu'en faisant front à cette abominable machination, les colons devront reconsidérer la question. Et selon leur attitude, on saura comment agir par la suite.

Mais personne ne voulut recevoir la délégation : Chez Martin, les ouvriers se firent un plaisir de les refouler sans déguiser les menaces ; chez Garcia, les gardiens armés interdisaient l'entrée ; chez Ferez, c'étaient les chiens qui les accueillirent ; chez les Gomez, chez Santini et chez 'Marciano, c'était à peu près la même chose.

Les dignes fellahs rebroussèrent chemin, la mort dans l'âme. Abdelkader hurlait des injures. Ahmed était calme, sombre, distant. Les autres étaient soucieux, découragés.

A « Aïn-Touta », ils mirent le vieux Cheikh au courant et lui demandèrent la suite du programme. Le vénérable vieillard garda le silence en égrenant nerveusement son chapelet.

Les autres attendaient, dans les tourbillons de poussière, une décision qui ne venait pas. Ils crevaient de chaleur et de soif. La terre pulvérisée crissait sous leurs dents.

— Ça commence mal, finit par dire Mouloud Ziane.

— Rien n'est encore fini, gronda Abdelkader ; Dieu est grand et juste. Il ne nous abandonnera pas...

Mais la voix d'Abdelkader n'était pas assez puissante pour être entendue de Dieu. Larbi arriva tout essoufflé, son visage couvert de poussière et annonça que les hommes de Garcia avaient commencé à jalonner le terrain afin d'y poser une clôture.

Sâad Ben Ali serra les points et bougonna entre ses dents. Bachir Ould-Hadj se mit à tousser.

Abdelkader brandit ses points nouveaux :

— Il ne faut pas se laisser faire ! hurla-t-il. Ce serait accepter la domination et la désolation.

— Parfaitement ! ronchonna l'aîné des Ouled-Taleb. J'avais déjà pensé que ces porcs étaient en train de mijoter une saleté dont on ferait les frais.

— A croire que le sort s'acharne cruellement sur nous ! compléta Zoubir Ould-Khiel.

— Mes fils, murmura le vieux Cheikh en se raclant la gorge, aujourd'hui le temps presse, et ce n'est pas avec des mots que nous aurons raison des colons et de la sécheresse.

A ces mots, il se fit un lourd silence. Les visages convergèrent vers le veillard qui continua :

— Nous sommes ici à bavarder, pendant que le soleil rôtit un plus plus nos champs et tue notre bétail et tandis que les colons dressent des clôtures pour nous isoler...

Instantanément, ils devinrent tous silencieux, anxieux, inquiets, désorientés.

Là-bas, les djebels se couvraient déjà de vapeurs sombres et le ciel où venait juste de disparaître le soleil, changeait son habit clair contre sa tenue de deuil.

Quelqu'un se leva et dit prestement :

— Organisons un comité ; tous ensemble, nous irons poser nos conditions aux autorités. Nous ne réclamons que de l'eau et rien de plus...

— Vous avez raison « si Zoubir », répondit le vieux Cheikh, Mais ce serait une démarche inutile et une perte de temps ; il n'est pas impossible, ni exagéré de dire que les autorités sont Garcia et Compagnie.

Les autres murmurèrent et opinèrent de la tête,

— Le temps joue pour eux, continua-t-il, et c'est (à l'essentiel de leur manœuvre. Si nous baissions les bras, nous serons tous chassés des terres de nos ancêtres,

Il se tut un petit moment puis reprit calmement :

— Ils cherchent à nous isoler pour mieux nous abattre, Leur plan est simple : empêcher les initiatives et pousser le plus grand nombre d'entre nous à adopter la solution la plus simple...

— Laquelle ? — la fuite—Un brusque coup de vent fit tourbillonner la poussière et, les feuilles mortes. Au loin, un chien hurlait à la mort,

...Et. la nuit silencieuse, constellée, enveloppait la région de son opacité. Cependant un calme incroyable régnait...

...Hélas ! pas pour longtemps !

Tout à coup, déchirant ce calme profond, une détonation claqua et une clameur lointaine la suivit aussitôt après. Les Ouled-Sidi-Brahim furent brutalement réveillés. Dehors, une lueur rougeâtre embrasait l'obscurité.

— On dirait que c'est chez Benaouda ibn Tahar. Vite, Ahmed et Abdelkader y coururent. L'incendie illuminait presque toute la plaine. C'était bien la ferme de Benaouda qui brûlait.

^ De loin, Ahmed voyait, horrifié, les silhouettes qui s'agitaient comme des fantômes noirs, des flammes et de la fumée épaisse, animant une sinistre danse de feu.

Aussitôt arrivés, les deux frères se joignirent aux autres sauveteurs qui, avec tous les moyens disponibles tentaient en vain de maîtriser le sinistre.

A ! écart, le fils de Benaouda se tenait, l'épaule droite en sang, il avait reçu un coup de fusil d'un des incendiaires. A côté de lui se trouvait sa vieille mère, blême, portant un enfant évanoui sur ses bras, Elle fixait de ses yeux sombres, les flammes qui dévorait leur petite maison qui les avait jusque-là abrités du froid de l'hiver et de la chaleur de l'été.

- Dans cette même partie de la nuit, d'autres incendies se déclarèrent un peu partout...

L'alerte fut vite donnée, et ils bougèrent : hommes femmes et enfants. Leurs yeux luisaient farouchement,

Entourés d'un horizon de flammes et de fumée, ils allaient et venaient, se dépensant sans compter pour essayer de sauver leurs biens.

-Mais malgré leur hargne désespérée, le feu gagnait toujours...

Tout faisait Cruellement défaut, tout manquait... Mais ces insuffisances n'atteignirent pas le courage et le moral de ces dignes hommes de la terre. Partout la panique régnait. Les hommes criaient, les femmes hurlaient les enfants pleuraient. La région toute entière offrait un spectacle d'apocalypse.

Ahmed. parfaitement calme, organisait les secours dans chaque ferme et encourageait les plus touchés,

Quant à Benaouda Ibn Tahar, le visage noirci par la fumée, il pestait contre le manque d'eau et maudissait les colons malfaiteurs.

L'aube les trouva là, ébouriffés, charbonneux, méconnaissables, Tous les gestes de secours accomplis, ils contemplèrent tristement la campagne dévastée. il ne restait plus maintenant, des fermes brûlées qu'un amas de cendres. De lamentables surfaces noires,; dénudées marquaient les champs.

Le bilan de cette tragique nuit était très lourd : Benaouda Ibn Tahar n'avait plus de toit. Le reste de la récolte des Ben Ali avait brûlé. Les chevaux des m. i-ji T-i-avaient péri sous les décombres de leur

l'homme et la terre et... l'eau

écurie Les Ziane et les Oueid-Khïei eurent tout leur bétail massacré, égorgé... Le désastre était complet...

Devant cet atroce et effroyable spectacle des ruines encore fumantes et des sanglantes dépouilles des malheureuses vaches sauvagement massacrées, les pauvres gens, fatigués, sentirent peu à peu le poids de la redoutable réalité et du désespoir peser sur leurs épaules.

Partout l'angoisse les étreignait et la démoralisation commençait son œuvre.

Déjà les Ouled-Taleb voulaient partir ; rester était devenu, d'après eux, trop dangereux, trop périlleux même. Les Ouled-Khie! hésitaient à « rester » Benaouda Ibn Tahar s'était réfugié avec toute sa famille chez Bachir Ould Hadj Habib dont la ferme, la plus éloignée, avait été épargnée.

Quand aux Ziane et aux Ben Ali, une sourde colère grondait en eux. La rancœur, la haine et le mépris succédèrent au désespoir. Et une brûlante envie de se venger les submergea...

A « Aïn-Touta », le vieux Cheikh Mohamed, redoutant une explosion de colère ou un abandon pur et simple, fit appel à ses malheureux voisins.

...Personne ne faillit à cet appel.

D'abord, le Cheikh leur expliqua la situation qui n'était guère brillante et en même temps, dénonça la cupidité et la lâcheté des malfaiteurs, sous-entendus colons.

— il est clair, leur dit-il, que les colons, d'après leurs agissements infâmes, sont à bout ; ils ont assez attendu et c'est ce qui les avait poussés à brusquer les choses. C'est une guerre de nerfs, celui qui flanchera le premier aura perdu.

Mouloud Ziane avait du mal à rester impassible. Sa figure était durement marquée par l'inquiétude et par la fatigue des longues heures d'insomnie.

Abdelkader dont les prunelles flambaient de cola ra hurla presque :

— Mous ne devons plus attendre, il faut qu'on agisse. Nous aussi, nous avons les nerfs tendus à craquer. Nous devons nous défendre pour montrer à ces maudits que nous ne sommes paé les moutons crasseux qu'ils pensent.

Sa nervosité précipitait les mots et ses lèvres tremblaient de colère.

—Tu as raison Abdelkader, dit Saâd Béa IAi, nous devons leur rendre la monnaie de leur pièce ; œil pour œil!, dent pour dent... Impossible d'agir autrement.

— Ce serait un suicide, intervint Ahmed, qui avait hérité toute la sagesse de son vieux père ; nos ennemis sont bien armés et prêts à tout, ils nous guettent. La violence et la force sont les seules choses à ne pas utiliser en ce moment. L'heure pour la justice et la liberté n'est pas encore venue.

Abdelkader baissa la tête et marmonna quelque chose d'un air pas très convaincu.

— Il ne faut pas que le désir de vengeance nous aveugle, continua Ahmed, il faut être fort. Si l'on devait prendre au tragique tout ce qui nous arrive... et même tout ce qui est réellement tragique, nos nerfs n'y résisteront pas. Et c'est ce que cherchent nos ennemis, pour nous achever après nous avoir cruellement blessés.,,

nU murmure parcourt l'assistance, puis un long silence suivit. Le vieux Cheikh le rompit aussitôt en se raclant la gorge.

— Mes fils commença-t-il, il faut rester calme et redoubler de vigilance. Si le dessein de nos ennemis est de posséder toute la région et de nous chasser des terres de nos pères, nous leur dirons : « la main de Dieu est plus élevée que la vôtre. Sachez que les pertes nous sont indifférentes maintenant ; nos pères avaient toujours eu pour habitude de braver le danger l'exil ou la mort pour cette terre. Nous serons dignes d'eux... Mes enfants, mettons tout notre espoir en Dieu et en son Prophète.

L'homme et la terre-et,, l'eau

— A;-ah est grand • ..

Le vieilHard se tut un instant puis reprit, îa main :8vee en un geste do promesse solennelle :

— Notre vengeance sera la vengeance de Dieu ! Je le sais, H viendra un temps où sur cette terre que nous défendons, il n'y aura que des hommes libres, des hommes grands par leur liberté ; chacun marchera le cœur découvert, pur de toute haine, et tous seront sans méchanceté. Je sais aussi que le sang de nos ennemis ne créera rien aujourd'hui, mais demain peut-être...

Les autres gardaient toujours Je silence, n'osant interrompre le vénérable vieillard qui poursuivait :

— Nous devons lutter, lutter même contre nous-mêmes. Nous devons savoir tout sacrifier même nos cœurs et nos vies... Quand notre sang arrosera suffisamment cette terre, si chère pour nous, comme une pluie serrée, alors éclateront la vérité et la vengeance de Dieu en même temps.

Et comme pour clore cette discussion, il dit :

— Chaque ferme brûlée sera reconstruite, chaque homme blessé sera soigné et chaque vache perdue sera remplacée ! Ayez confiance mes enfants. Ayez confiance en la volonté de Dieu.

Le vieux Cheikh, toujours aussi digne et aussi majestueux dans ses burnous, se redressa et dît d'une voix très douce :

— Par Ee prophète ! C'est l'heure de la prière.

Tous se levèrent en même temps que le vieillard et commencèrent leur prière.

— Allah est grand ! disent-ils en chœur.

...Ainsi le vénérable vieillard avait coutume d'assister ceux qui étaient frappés, de les calmer, de les reconforter et de les entraîner à nouveau dans la lutte optimiste pour des lendemains où les regrets n'avaient plus de place.

Après, personne ne se lamentait plus. On commença aussitôt à déblayer les ruines et à enterrer les dépouilles des vaches qui commençaient déjà à sentir mauvais, pour faire disparaître les traces de fa nuit tragique.

/ homme et la terre et,, l'eau

Encore uns fois, ies rudes fellahs oubliaient leurs malheurs dans le travail, lis s'enivraient à nouveau de besognes àores et dures, mais où ifs découvraient un goût subtil d'espérance.

Quelques uns n'avaient plus de maison, d'autres ne mangeaient pkiR... 'Mais ils étaient toujours là où il y avait toujours cette terre, leur terre que personne ne pouvait leur prendre.

Les nuits suivantes, bien que rien ne se passât, ait ia chacun mom garde devant chez lui.

A cause de cette garde, ils dormaient peu, se au remettaient travail déjà fourbus, dès le petit matin mais cbacii • se félicitait secrètement que sa terre, la terre des ancêtres n'était pas perdue.

...Et ce fut, une autre fois, le temps de. la longue celui patience et du travail acharné poursuivi avec ténacité, un mora! et une volonté largement hors du commun.

Le temps passa sans rien apporter... Bien des jours, bien des semaines allaient encore s'écouler. Toute la région ai/ait sombré dans une incroyable léthargie.

Les feïiahs tenaient toujours malgré tout, et ils affalent tenir jusqu'au jour où leurs prières seraient exaucées...

Ce jour-là arriva enfin,,,

C'était par une morne journée, où rodait sans fin sur les terres nues de la campagne martyrisée, des troupes de nuages bas, maussades, hostiles, et où le ciel semblait" s'être rapproché considérablement de la terre en prenant une teinte changeante passant du vert au violet. C'est alors que tombèrent les premières gouttes d'eau sur cette malheureuse terre altérée.

Dès les premières lueurs de l'aubie naissante, un vent terrible se leva et souleva avec lui une Infernale poussière qui obscurcit le ciel et empêcha les fellahs de sortir de chez eux.

D'un horizon à l'autre, des nuages noirs roulaient pesamment, le temps se fit lourd...

Dans leurs habitations, les fellahs guettaient les bruits de dehors. Et comme la pluie venait, chacun voulait, allait, devait voir les premières gouttes de pluie tomber... Elles ne tardèrent pas ! Elles furent accueillies à grands cris. Une joie frénétique joyeuse saisit la région tout entière.

Durant toute la journée et la nuit suivante, le ciel déversa inlassablement sur le sol des trombes d'eau. De temps en temps, un éclair déchirait l'espace en une fêlure aveuglante. Et puis se succédèrent les explosions assourdissantes du tonnerre, dans un long decrescendo qui alla se perdre au lointain.

Le lendemain, la pluie cessa. Déjà les champs commençaient à reverdir et l'air sentait la terre mouillée.

Une fois dehors, les dignes et rudes fellahs se mirent à genoux dans la boue, en bénissant le ciel d'avoir donné tant d'eau pour leur terre.

Ils étaient heureux... Leur courage, leur obstination et leur ténacité de fer avaient triomphé de la machination spéculatrice des colons.

Déjà, ils faisaient de mirifiques projets et parlaient de vaches, de blé et des prochains labours...

A travers cette lutte opiniâtre, les fellahs illustraient tout le courage de tout un peuple fier dont la foi n'avait jamais fléchi.

...Cruauté et innocence, trahison et fidélité, despotisme et dignité étaient autant de contre-points qui avaient donné toute sa force au chant désespéré de l'Amour de la terre...

hamid tibouchi

Je rêvais cette nuit-là

Le nègre se carre dans un fauteuil. Le fauteuil se trouve dans un drawing-room élégant. Le drawing-room appartient à un palais. Le palais se dresse dans une ville américaine. Un beau Nègre costumé-cravate qui est sans doute un prince. Ah ! Qu'il est beau ! Beau son teint luisant, beaux ses cheveux coupés court belles ses lèvres épaisses, beaux ses yeux, son regard doux, sympathique, pas du tout méchant pas du tout malin, sans aucune arrière-pensée...

Il fume un gros cigare, carré dans son fauteuil. Et il pense. Il pense à des choses qui n'existent plus. H se demande comment cela a pu arriver. Et il ne comprend pas. Car il n'a pas d'arrière-pensées. Il ne peut comprendre ce que les autres ont imaginé, tellement ce qu'ils ont imaginé, lui semble inimaginable.

Il fume son cigare et, par mégarde, laisse tomber la cendre sur le tapis. Alors apparaît un Blanc. H est jeune, soumis, serviable. Il s'empresse de ramasser la cendre, prend un éventail et commence à éventer le Nègre, car il fait chaud. Le Nègre le regarde d'abord, étonné. Puis, il lui confisque l'éventail, et lui dit doucement :

— Que fais-tu là mon enfant ? Tu es bien gentil.
Mais je peux très bien m'éventer, si je veux.

— Sire, réplique le jeune Blanc, pourquoi donc vous targuer ? Je suis votre serviteur...

— Comment ? coupa le Nègre, en paraissant réfléchir profondément. Je ne comprends pas bien...

— Sire, puis-je m'exprimer plus clairement ?

— Mon enfant, je ne veux plus t'entendre parler ni agir de la sorte. Nous avons autre chose à faire. Nottre tâche est grandiose, souviens-toi. Effacer..., réparer..., construire !.. Allons, ô mon frère, allons nous mettre au travail !

[1 disparaît dans une chambre et reparaît, un moment après, en bleu de travail, un énorme chapeau de paille sur la tête, un autre à la main, qu'il tend au Blanc : « Tiens, lui dit-il, mets ça, il fait chaud dehors. C'est étonnant, on est pourtant en automne. Mais la terre est humide. Et puis demain il ne fera pas si chaud, peut-être même il pleuvra.... »

! Il sort, suivi du Blanc stupéfait, qui n'en croit pas ses yeux, qui n'en croit pas ses oreilles.

ils entrent au garage. Le Nègre saisit un sac de blé et le présenta au Blanc : « Tiens, ce sont les graines. Toi, tu seras le semeur, et moi le laboureur. Ou bien l'inverse, comme tu veux ». Puis, ils sortent le tracteur qui doit perforer la terre, la terre charnelle, et parterneSle...

Ah! Peut-on imaginer ! Le Nègre trace des sillons, le Blanc sème ; le Blanc sème, le Nègre trace des sillons. Et puis d'autres hommes qui se sont joints à eux, sèment ou tracent des sillons. Il y a des Noirs, des Jaunes, des Rouges, des Blancs, la couleur n'importa pas. On a fini par comprendre. Par comprendre qu'on ne peut vraiment faire quelque chose qu'en commun, quelque chose de beau, d'humain, de durable...

Ah Comme le monde a changé ! ii n'y a plus de guerre, plus de différence entre les gens. Il n'y a plus de Noirs, de Blancs..., i y a des Hommes. On est heureux de vivre, heureux de voir les autres heureux, et d'ailleurs on vit pour ça. Désormais, on ne travaille plus que dans la joie. Et on est étonné, après avoir

travaillé dur, de ne pas être fatigué. Ah comme le monde a changé ! On a même oublié l'ancien temps qui est loin, loin dans le temps, derrière...

Après les labours, après les semailles, il y a la récolte. Une récolte pantagruellique ! Plus de famine dans le monde ! Plus de misère ! Plus de tourments ! Plus de larmes ! (ou alors ce sont des larmes de joie) Plus de conflits, plus de haine, plus de crainte ! Et puis..., et puis..., puis... puis...

BOUM ! BOUM 1 ...

Je me réveillai en sursaut, n'eus pas le temps de réfléchir, et pris la fuite. Tout le monde courait, fuyait criait, pleurait. Je saisis au passage un enfant abandonné et continuait ma course, éperdu...

C'était un village de Kabylie qu'on bombardait, mon pays qu'on incendiait. Un pays qui vivait sa vie, un beau pays qui n'a jamais fait de mal à personne...

poèmes

djamal amranî

Exorcisme

ff f^îiss ••/ la morl ne conjuguent
 se rt*crutc.inî dans l'équation de ma douleur
 Jusqu'au cri de l'oubli
 À ver: me* Musions j'ai rie **quoi remplir un océan**

je. pffdfi pied dans le **rentre de ma mère.**
 je. perds pied dans la **nuît de l'espoir**
Adolescences aux regards **torves**
 JMU r.hes froissées
adolescences ün m uables
 RK mords sançu inaires
 Ah : ce qu'il nous faut **de temps**
 de **t-etnps** pour vous saisir
 ce qu'il nous faut **d'insaisissables pensées**
pour vous incriminer
 Aujourd'hui je perds **la fraîcheur fluide de ton courage**
 pour la **pulsation du rêve**
pour la. danse cosmique du monde.
 j'ai h»nlf. de Tin justice
honte des menaces et des répressions
 honte **rfs contraintes** et des mutilations
des brimades al de la folie
 Honte-., hante jusqu'à m'injurier
 jusqu'à me **noyer** dans la **débâcle des espérances**
 je. filtturv d« **crédulité**
 Ah ! pourquoi ces **déchirements, ces destructions**
 aw **déprédation.*** et ces **naufrages**

et res *pacificateurs* qui *déshonorent* t
humanité du monde
 pourquoi **donc** cette *éruption pestilentielle* i'tiouvoir se
vaincre soi-même ! Je pleure de crédulité liante... honte
jusqu'à m'injurier jusqu'à me **noyer dans la débâcle des**
espérances Avec mes *illusions* j'ai **juste de quoi remplir un**
océan ft je m'y perdu
 je perds **pied dans le ventre de ma mère** je
 perds **pied dans la nuit de l'espoir**
 Aujourd'hui j'*exhibe* mes *cicatrices* **comme des vaisseaux**
 [blessés
 ;!/<•«<• au.rni-JK **encore le temps de tout** vous dire

djamal amrani

UN ENFANT PALESTINIEN

Refus *df* *rire*
 Refus **de** dialoguer
 Vie à peine *vécue*
 Vie rongée de *colère*
Torrents de désavœux
 Joies *exténuées*
 J'ai comme **une noirceur au cœur**
 et à **la dent**

Refus de penser **Refus de**
lieu commun **Vie multiplié'?**
 Vie *éditée*

Colère *sana frein*
Colère capitale
 Colère *couleur pastel*
Colère complice
 Vérité *fourbue*
Tête nue dans les forêt.? vierges
 Alors *seul*
 et **toujours** *seul*
 tu **consacres** *la vie*

DJAMAL Amrani

Mai 1970

nadia guendouz

Mai 1970

Le mois de Mai
 mon amour
f.'ft de celle année
 c'Ewïorm.i jusqu'au
 printemps prochain
 Remplacé par Juin
 Il s'est endormi
 Mon amour
 Le mois de M'ai
 Sans tes bras
 Sans nos baisers
 et nos murmures
 Sans ton café au lait
 du matin sur une chaise posé
 Sans mes caresses du réveil
 cl te las de bêtises à tes oreilles
 te mois de Mai s'est endormi
 mon amour
 Fu as vécu ce mois doré
 Ce mois à notre amour est né
 Par les routes et les chemins
 Les avions et les trains
 Des printemps parisiens
 Moi pour ne pas voir
 Ce mois de Mai
 J'ai fermé mes yeux
 à sa beauté

à son printemps
 n spc fleurs
 à FC,«nids
 à .«PS caresses
qui malgré mot
 Sur mon corps
 r-cf devenu flore
 {/• mois de Mai
 Mon amour
 sV«t endormi cette année
 à jamais
 V vivrons nous jusqu'à
 l'an prochain
 Pour l'attendre
 et l'aimer ensemble
 Vivrons nous dans cet enfer
 où *je.* suis née
 Alger
 Aljrer ma mère
 Mon enfant, ma prière
 Alger au cœur fermé
 Alger en ce mois de Mai
 La veille du Mouloud
 La Casbah veillée, veillée
 Emerveillée comme depuis
 longtemps je ne l'ai vue
 La nie Ali la Pointe
 était une vraie nuit nouvelle
 Nouvelle née en ce mois de Mai
 éclatante comme un sourire
 d'enfant
 fermée sur ses enfants
 mieux qu'une prison à eux
 où aucun étranger ne met
 le pied Sans leur
 autorisation Comme au
 temps d'Ali et de ?=""-
 autres enfants. Héros morts
 et vivants Pour toi Casbah
 cœur, ventre, entrailles
 dans cet Alger grouillant
 Pétraradant et combien
 vivant, vivant, vivant mon
 amour

te parler de ta Casbah

d'ÂLGER

Toi qui à Tlemcen est né

que pourrais-tu aimer

que pourrais-tu vivre

Dans ces ruelles dans PB peuple

dans ce ventre où bat le cœur

d'ÂLGER

Mais mon amour

Pourquoi à toi te raconter

Mais oui saurait mieux

me comprendre qtie ton amour

qui pourrait mieux m'aimer

que les enfants ne mon quartier

les enfants de la Casbah d'Alger

Sur moi refermée

Le mois de Mai s'est endormi

Mon amour

jusqu'au nouveau printemps

S'il naît

guesidouz

je crie ma souffrance *aux*.
oreilles les pin? gourdes MIS
langues les plus nourries Four te
la rapporter Quand de ma
souffrance *le* mot, le nom,
l'amour de l'Espoir Meurt tin
peu plus

chaque jour

.]' enfoncerai dans ma douleur
mes rêves les plus fous *mes*
amours les plus doux IUe?
retours heureux De mon cœur
malheureux Pourquoi parles-tu,
lui dirais-je De mon cœur
malheureux PouïTjiioi parles-tu,
lui dirais-je Toi dont j'ai appris à
te *Taire*

I ci mon cœur

Mort malheur

Mon bonheur

Ma douleur

Ma douceur

De toi je crèverai

l'abcès sans cesse

Renouvelle de ta bonté

de. la bonté crédule

De ia bonté naïve
de ta bonté primitive
Om je la crèverai
cette bonté, cette générosité
INNEE

Mais avec quoi mon coeur
faut-il te parler avec quel
langage avec quelle raison
avec quelle sagesse Je sens
en toi l'orage la haine et la
révolte poindre

Bientôt de ta cage
tu voleras au dessus
et au dessous des mers
Des montages et des prières
Bientôt je le sens trop
qu'ici dans ce pays
le tien l'Algérie
Tu es de trop

trop large pour ses limites
et l'étroitesse
de nos montagnes fières
et combien accessibles
Bientôt la lune sera tienne
Bientôt le croissant ne sera plus
Que géométrique
Bientôt mon cœur
Je te ferai marcher
A ta vieille trique
Celle des pèlerins

Des hors la loi Celle
des libérés Sur leurs dos leurs
fusils

Liberté

celle des guérilleros aux rnatt à
gueules noires Crachant leurs
mégots Aube sur un jour nouveau
Relielle mon cœur tu t'es calmé
Sur un sein de ta Société Mais
non de la tienne

ma poitrine
Allez mon cœur assez pleuré sur
un roc creux, ruine Tu n'es plus
digne de loger
Reprend ta corde, ta chaîne ta
lime

l'on soleil au contact de l'acier Sa
lame brille flamme Reprend ton
mot d'amour *le* plus beau
demain

Demain, demain
Demain jour
Toujours nouveau

djama! kharchi

Couples

Qui oserait séparer
L'orange de sa pulpe
Quand expire en s'éveillant
Le dernier cri de la soif
Entre les détroits de la survie ?

Qui oserait séparer
Deux mains qui s'égalisent
Quand elles se tendent
Pour mendier tin lopin de lumière
Aux nervures d'onyx ?

Qui oserai! ."t'uarcr
La meule de son grain
Quand la misère dans nos entrailles
Ouvre grand ses volets
Sur les impasses du désespoir ?

Qui oserait séparer Un peuple
de sa terre Quand remonte
l'équilibre
Du souffle substantiel Au
nombril de l'être ?

mahmoud **ariba**

Le caducée de l'existence

Reflét **ijui** danse Reflet
 qui 'sagite Reflet qui
 chante l'annonce du
 printemps des jeunes
 cœurs enveloppés dans la
 chaleur des croyances
 des certitudes mûres
 Reflet qui bouge Reflet
 qui vit Reflet qui meurt
 dans un tourbillon de
 couleurs de lumières de
 promesses flambeau d'un
 espoir déposé pieusement
 sur l'olympé de la vie où
 brûlent les encens des
 vertus multiples Reflet
 qui brille Reflet qui naît
 Reflet qui s'épanouit c'est
 le blason

le caducée de l'existence

qui épouse
 sa couleur
 c'est le cœur
 qui accueille
 l'espoir
 c'est l'humanité
 qui fête
 le mariage
 de l'amour avec la paix
 symbole de ma réalité caducée de
 mon existence spectre de ma
 destinée l'éclat de ma vie illumine
 mon chemin «ton chemin attise ma
 confiance surveille
 ma vérité
 et guide l'énergie
 -<le ma présomption
 ingénue ou glauque Reflet
 oui rajonïw Reflet qui
 existe Reflet qui vit de
 raon étreinte éternelle
 avec la réalité suave ou
 fétide gicle le flot
 •continu
 de vérité
 qu'irrigué les rectangles
 de mon cœur
 couronné par les lauriers
 de la fidélité à la vie
 cette GRANDE AURORE
 -d'un si petit jour....

Le vent peintre
Avec amour
La nature
iliai'tjuee d'insomnie.
Les jeunes palmiers
Se démènent avec frénésie,
En frôlant le sable qui frémit,
Le brouillard *voile*
De son haïk
Opaque,
Le Chenoua frileux
Qui frissonne.
La mer lèche.
De sa langue
Blanche,
Les récifs en aiguilles
Et les rochers dentelés,
Et moi, je somnole et je rêve
Dans un nuage de khole
Sous l'olivier
Infirmes et sauvages.
je rêve des simulacres
D'acier, étranges,
Avides et parcimonieux,
Je rêve des étoiles
Disséminées

Pleurant les défunts,
 Jp rêve des squelettes
 Effrayants qui trolent
 A l'aveuglette,
 je rêve deux lunes
 Assises sur mes genoux
 Et)o rêve deux épées
 KoyaJcs se mordant l'une l'autre
 En faisant jaillir
 Des étincelles de sang
 Dans un ciel gris.
 Cependant quand
 txîs jeunes coqs lancent
 Leur aubade matinale,
 Je me lève tout tremblant,
 Et j'entends une flûte
 Qui vibre dans le silence
 Et ia désolation.
 Un tambour qui résonne
 Et danse par intermittence
 Et une cloche d'abeilles
 Qui annonce le travail.

salah guemriche

J'écris parce que je crois

je n'écris pas pour Dame PRESSE
 Ni pour Messieurs du « SEUIL »
F ECRIS PARCE QUE JE CROIS
 En une Energie autre que celles **de l'Atome**
 Et du soleil
J'ECRIS
FARCE QUE JE CROIS
 En la **FORCE** des **MOTS**
 Comme en la forée de nos bras mon Frère !
 Je n'écris pas pour être chanté
NON
J'ECRIS
 Pour pouvoir **DEMAIN**
Gagner la confiance
 De l'ouvrier des Hauts-Fourneaux
J'ECRIS
 Pour ne pas désapprendre à **LIRE**
 Dans les yeux
 Du paysan des Aurès
J'ECRIS
 Pour pouvoir **DIRE** et **CHANTER**
 Des Djounotid du Génie

m. zerhouni

.ijaî?^ "t-i'jjir TUt- jjeinje* eîfa"P*;î de
^05 villes r'uissopi. ci \^i'.r tour dérhifirer les
crantes DP la Rôvohitôn Agraire

Pour ;:c pas désapprendre le langage

Be-i canons

Aile, mon cœur assez pleure Je îi'acî'i? pas pour
OUBLIER mon t'iH're Je 3i'écî« pas pour
passer le temps

NON.

J'ECRIS pour ouvoir parvenir jusqu'à toi mon Frère

J'ECRIS

Pour te Faire PARLER

J'ECRIS

Pour ALPHABETISER le SILENCE

i' rere

TON SILENCE !..,

Retour

De flammes rêvent les chandelles
lie séigîne les pioctes et de la levée des blés
Jbe désert à la hine pendue rêve de caravanes
De cataclysme la colline oubliée
île veuf les marins «ri péril di; fev des phares et des herbes

[du rivage

Les pwffiirtîns dg cagoules eî de mort
Les fusils de chaleur dans la poigne des combattants
D'incendies le crépuscule de pierreIle vent les cordes et les
potences Le vieil horizon... Les tambours ...Rêvent les CĪOWES...
Les oppresseurs LS--Ç sales traîtres aux lèvres puantes —
méprisables perdus

[au plafond des Temps...

je rêve... je rêve et m'interdis de m'étonner M'enfonce dans
mon peuple Ouvrira ma prison celui; quui chassa ia
eoHCierge de mon

[histoire...

Me secouera ceïui qui me semé graiis de sable
Sur les montagnes de mon pays Ni''- réveillera csfuj
qui m'écrit dans le combat de mon

[peuple

Eu lettre majuscule

4.i;ws colui-IÈ iE^U'uminera... Me créera !

Je révs l'avoir rencontré

ue nous nous sommes embrassés

Qih ! toi qui îne reviens de l'Exil...

ma Patrie ! ger..

13 Mars 1970

Camarade fidai

Relève Toi camarade

Les années d'humiliation sont passées

Relève Toi camarade

Nos femmes ne sont plus violées

Nos parents ne sont plus refoulés

Nos Terres **ne sont plus spoliées**

Notre **dignité** n'est **plus bafouée**

Relève toi **camarade**

Il n'y a plus de réfugiés

Il y a des Palestiniens

Fi va des Fidayînes

Camarade Fidaï

Fiais l'humiliation

Finis l'**Exil**

Fiais la Terreur des monarques

Finis les **attristements de** l'O.N.U

Fiais la Tente de F.U.N.W.R.A.

Fiais la surveillance de la S.P.A.

Camarade **Fidaï**

Vive la **Révolution**

(Septembre 1970)

SAIDI-ABD-EL-HACK

Société Protectrice des âment}

(S.P.À. -

Le mot

A ïa recherche d'un Mot

Un Moï

Simple et grandiose

Grandiose et simple

L'Ji Mot

Qui exprime

'Ma foi en la Vie

Et ma peur du Néant

l'u Mot

Qui .50it message d'Espoir

Chant d'Amour

Hymne à la Beauté

On Mot

Qui n'oublie

Ni la misère

^1 la crasse

'M le malheur

Un Mot

QMÍ soit à la fois

Syïjonyme de beauté

de refus d'exploitation

de non-misère

de Luttés incessantes

i in Mot

Qui glorifie la vie

Et dénonce la guerre

La mort

L'exploitation

La misère

Le sono-développement

Un Mot

Ou! aurait pour sens

Liberté

Beauté

Bonheur

théâtre

mohamed ouahes

RAHIM OULE

CHEMIN DE L'ETERNITE

Oïl

RESUME DE LA PIECE

Le village algérien, l'en-
 ;;;-a-crl de l'j popul-lion ;>ouv la libération du Pays vient d'atteindre
 lin nouveau ysj'a^e.

CV-ir -KAJH. p'v^o.îpîiîçe autoritaire et brutal, qui. en contactant le
 premier, les naquioarls de la région, va se trouver chargé d'organisé- {» r.-
 si.îSof-'ce Juns .le village. Dès le départ, les jeunes le soutiennent ave.-
 CTithousiasmo. Parmi eux, RAHIM, RACHID, BACH1R.

RACHÏR. confiant on la victoire, RACHID, volontaire pour le maquis,
 mais retenu, malgré lui, par KADI qui en fait son second. RAHIM, un
 a.i!ciea étudiant qui a préféré revenir vivre dans son village natal,
 entièrement dévoué, engagé résolument pour la lutte, impatient de prendre
 les armes. KADI ne peut que lui faciliter son départ pour le maquis.

Sa fermeté, son courage, sa détermination clairvoyante, RAHIM les tient
 surtout de Mina, sa mère qui a « compris depuis longtemps la nécessité de
 la lutte., Cultivée à l'école Française, sensibilisée par la violence et la
 guerre, LOUISA épouse de RAHIM, est surprise par les bouleversements
 de la Révolution, et tourmentée par les horreurs (te la guerre. Le départ de
 son mari l'affecte considérablement.

Peu à peu le village s'organise. S'il subit une forte pression des
 parachutistes, il n'en souffre pas moins du comportement de KADI,
 devenu de plus en plus sévère et intraitable. Un climat de méfiance
 s'instaure. KADI exige sans ménagement, une cotisation exceptionnelle.
 RACHID s'aperçoit que KADI multiplie les injustices et dé-fouine des
 fonds. Il en avertit RAHIM, devenu entre temps Sergent tic 1 ALPV.
 ICA.5JÏ, confondu, sera jugé et condamné.

Les parachutistes s'acharnent contre la famille de RAHIM. MINA Ifiu
 résiste héroïquement. Pour leur échapper, LOUISA se cache, avec son fils
 SAAD, dans un village voisin, Agouni.

A la *fuite* d'une importante réunion de l'ALN, fênet dans les r-m-iruiis.
 RAHIM rend une brève visite à LOUISA. Mais les para-i Siitirtrts
 avertis de la présence de « Chefs Rebelles » dans la région, lancent une
 vaste opération encerclant, *en* particulier, Agoani, RAHIM n'a \>as d'autres
 solution que de se cacher dans la maison de sa femme. Le Lieutenant des
 parachutistes arrive aussitôt et essaye en vain de faire parler LOUISA, une
 LOUISA désormais entièrement .it-juife à la Révolution,

Pour secourir ton épouse en danger, RAHIM sort de sa caehe, lue le
 Lieutenant et, suivi de LOUISA, tente de franchir le barrage i'-.!lili
 autour du village par les parachutistes. Mais il ne peut éviter un combat
 héroïque aa cojrs duquel, iSs tombent tous les deux face à l'ennemi,

SAAD avait rejoint sa Grand-Mère MINA dès le début du ratissage.
 Lct enfant courageux, qui a vécu la guerre, ignore tout du drame *ir.i'i*
 vient de se dérouler. C'est en son absence que RACHID et RACITIR
 viennent annoncer à MINA la terrible nouvelle.

Mais, l'amour filial poussé à "extrême, la conviction que la vérité et la
 jtsiiei¹ doivent triompher, la foi en la pérennité de la Révolution,
 lunt (foc MIPvA réinséra de les croire... ei; elle aie les croira jamais.

PERSONNAGES

RAHIM

KADI

RACHÏD

BACHIR

LOUIS A. femme de RAHIM

MINA, mère de RAHIM

SAAIX fils de RAHIM et de LOUISA

Un Lieutenant de parachutistes

Un Sous Officier de parachutistes

Un mouchard

Un instituteur

Un inspecteur

Des personnes jeunes, des personnes âgées

Des parachutistes

La scène se déroule dans une commune d'Algérie au début de la guerre de libération.

TABLEAUX

1 — Place publique

2 — Maison de RAHIM

3 — Maison de KADI

4 — l'ie rue du village

5 — Une maison à Agouni

Les tableaux numéros 3 et 4 peuvent, éventuellement, être remplacés par le tableau 1.

ACTE I
SCENE 1

;; :;"(; oiV;-1 pubiic/ue. Plusieurs jeunes *écoutent KADI*
i vj..«. : R t i l I M . BACHIR)

KADI

ui, iioQs avijn?. jjeaucoup à faire. Tous les villages en-
vron nants travaillent pour l'organisation, reçoivent les
maq isards, les aident, les renseignent. .. Ici chacun s'ocde
cupe ses affaires, tranquillement, sans souci, comme si te
la lu n'était pas celle de tout le pays. On a l'impression es gens
r.v l se méfient, qu'ils ont peur de je ne sais quoi...

"K surîmes une poignée à travailler ! C'est scanda-i
Gela ne doit pas durer, il faut crue tout le village

RAHIM

{oui îe monde :>!-/: **prêt** à participer **au tra-**

KADI

cîticore es indifférents et même des
récalcitrants.

cimes, mai-; toutes ces vieilles barbes qui n'ont
r.ec. b ?aire. Ah î Ti ne îe disent ^ES ouvertement mais il
îiKil bien faire attention, les surveiller. Ils nous critiquent,
îli v; oas calomnient... Ils sont capables de tout.

i.<aa gens là sont habitués à la misera. C'est à croire qu'ils
Buraeat dormir par terre, marcher pieds nus et avoir faim î
Ils ne se rendent pas compte que nous sommes en exil dans
CT..-i montagnes arides depuis maintenant plus d'un siècle,
que cet exil n'a que trop duré, qu'il faut enfin songer à
venger nos pètes. Nos pères qui n'ont pas su résister et qui
ECUS laissent un triste héritage,..

RAHIM— Detrarape-îoi KADI. nos
ancêtres ont résisté avec beau-
coup de courage et de dignité. Ces montagnes sont pauvres,
certes, mais là au moins nos pères étaient seuls : pas de
colon, pas de maître. Ils étaient libres à leur manière. Ils
/mut) jiaf. légué le bien îe plus précieux : cet amour de la
iiLerts qt; i brûle en nous aujourd'hui. Et c'est cela qui aoiniti
coûte sa valeur à la lutte.

Oae certaines vieilles personnes hésitent un peu, c'est
normal...

SCENE 2

-Rj.MIEix VIEILLARD

l'envers, les jeunes vt'iilent comman-

IISUXIÈME VIEILLARD

mps ils parlent de «erre, d'indé-

PREMIER VIEILLARD

— - Des choses qu'ils ignorent !

IL- veulent se battre contre la France... (rire) Ah ! Ah ! Ah
! Avec ries caillcax, ou, peut être avec des bâtons... En vérité,
ce ne sont que des gamins. Ils ne nous écoutent plus depuis un
certain temps déjà, mais cette fois ils jouent un
[et! dangereux.

DEUXIEME VIEILLARD

— Ce siècle est maudit. Nous allons tout droit vers la ca-
tastrophe. Mais elle était prévue par notre vénéré prophète. «
Le jour où les enfants se mettront à commander leurs parents,
appartiendra à la fin du monde ».

PREMIER VIEILLARD

— Que Dieu nous protège et qu'il ouvre les yeux de ces
ftenoyés !

DEUXIEME VIEILLARD

— Aminé (*ils quittent la scène*).

SCENE 3 (*le*

groupe de jeunes)

RAHIM

— Il faudra être patient, *ne* pas brusquer nos aînés. Et
ittc'jiiîô! tous seront convaincus.

KADI

— Avec ces gens îà ce ne sera pas facile. Notre armée attend
««on l'accueille, qu'on la soutienne, qu'on lui

facilite la tâche par tous les moyens. Je compte beaucoup sur vous tous. Il faut préparer les gens, continuer à leur expliquer, les convaincre, Mais il faut surtout rester vigilants, repérer ces défaitistes *qui* sont les virus de la révolution. Vous avez bien compris ?

PLUSIEURS VOIX

— Nous sommes prêts à tout — Tu peux nous faire confiance
— Nous sommes à ta disposition.

BACHIH

— Le travail d'explication ne sera pas le plus difficile. Je puis t'assurer que la majorité des gens est convaincue .

KADI

— Nous les jugerons sur leurs actes. Les paroles ne suffisent plus. Ils faut qu'ils se tiennent prêts à suivre les directives du Front, qu'ils se sentent tous mobilisés. Je rappelle les mots d'ordre : discrétion absolue sur ce qui se passe (Sans le village : pas de contact avec l'armée Française : dénonciation immédiate de tout mouchard ou collaborateur que vous repèreriez ; cotisation tous les mois — chacun selon sa bourse — ; participation des jeunes aux opérations de sabotage,

J'ajoute une dernière directive : la discipline. Il faut oublier les querelles de famille et toutes les mesquineries d'autrefois. Tout le monde doit comprendre qu'il n'y a plus qu'un seul ennemi... Notre armée sera sévère, très sévère pour les récalcitrants. C'est clair ? Vous êtes décidés ? Je peux compter sur vous ?

PLUSIEURS VOIX

— Oui - Nous sommes prêts - Nous ferons de notre mieux. Tu peux compter sur nous.

UNJEUNE

— Est ce que notre armée demande des volontaires ? Des volontaires pour le maquis ?

KADI

— Bien sûr. Mais pas n'importe qui. On ne va pas au maquis comme cela. Pour être accepté il faut faire ses preuves. Le courage c'est important, mais ça ne suffit pas. Il faut être capable de mener une vie difficile, marcher de

loJV4'«^{im}-> heures sans arrêt, résister à la faim, résister à la faïts»ue, .renoncer aux nuits de sommeil... C'est dur, très dur même.

MAHIM

— - Tu *u'tij* pas très encourageant KADI ! je pense que le IB iquàrd a certainement des heures de repos et une nourriture régulière. Un homme épuisé ne peut pas lutter. Tout cela est une question d'organisation.

KADI

— Je sais bien, mais je ne voudrais pas qu'on s'imagine que dans le maquis il n'y a plus de soucis.

UNJEUNE

— Je crois qu'on manque d'armes...

KADI

— *C'est* l'argument des gens qui ne veulent pas s'engager. Tous les fusils de chasse qui ont été ramassés ces jours-ci dans toute la région, croyez vous qu'on va les laisser se rouiller ? Le recrutement se fait tous les jours, mais parmi les vrais militaires, (RACHID arrive brusquement)

SCENE 4

KADI

-Q"y a-t-il RACHID ?

RACHID

— Les parachutistes arrivent sur le village. Ils sont très nombreux ; c'est sûrement un ratissage, (tous se rapprochent)

KADI

— dispersez-vous lentement. Sans vous effrayer. Chacun à son travail et qu'on ne s'occupe pas d'eux !

(à RACHID) Cachons-nous pour plus de sûreté. Ils nous connaissent peut être déjà. Ici ce ne sont pas les mouchards qui ma;!!»Ju,eat. (Tous sortent. RAHIM retient KADI.

SCENE 5

RAHIM

— J'a,i quelque chose d'important à te demander

ivADI

RAHIM

KADI

- Viens ehe;- nie»} ce soir après le départ des parachutistes. RAHIM
Kniendu.

KADI

— Et maintenant, vite, disparaissions ! (Ils quittent la

SCENE 6 "à-as

parachutistes traversent la scène)

LEPREMIERPARACHUTISTE

— Mais, nia **parole, c'est désert aujourd'hui** ! LE

DEUXIEME

— Personne dehors !

LEPREMIER

— Ils font la sieste ces fainéants ! Tiens, en voilà un qui te ramène. (À l'homme). Les mains en l'air et plus vite que ça ! (L'homme lève les bras sans inquiétude, A ce moment là entre en scène le Lieutenant de parachutistes).

— Chut ! C'est un copain. Alors Mohamed comment ça va ?

LEMOUCHARD

— Ça va très bien mon Lieutenant. Très très bien. Et vous mon Lieutenant ça va ?

LELIEUTENANT

— (aux parachutistes) Surveillez les alentours, (au mouchard) Alors quelles nouvelles ?

LEMOUCHARD

— Mon Lieutenant, je crois qu'il se passe quelque chose dans le village.

LELIEUTENANT

— \h '. Ah Explique moi. voyons.

LEMOUCHARD

— C'est à dire, mon Lieutenant... Les gens se méfient de moi... Alors je ne peux pas tout savoir, mais je sens quelque chose d'anormal, quoi ! Je ne sais pas comment von* expliquer.

LELIEUTENANT

— Tu as vu des gens armés ?

LEMOUCHARD

— Non. mais ie surveillance bien... ça. je vous le jure, mon Lieutenant !

LELIEUTENANT

— Des étrangers dans le village, peut-être ? LE

MOUCHARD

— Non plus. J'ai pourtant bien regardé. Comme vous avez dit mon Lieuefuant. Exactement comme vous avez dit. LE
LIEUTENANT

— Et les réunions ? Il y a des réunions dans le village ? LE

MOUCHARD

— 11 v en a quelquefois, mais je n'y vais jamais. O nparle de fontaine, de chèvres, d'oliviers... Cela ne vous intéresse pa>. mon Lieutenant.

LELIEUTENANT

— Mais si. ça m'intéresse ! (agacé) Je t'ai pourtant demandé d'écouter tout ce qu'on raconte.

LEMOUCHARD

— Ah ! Pour ça. mon Lieutenant, je vous jure que j'écoute, j'écoute toute la journée... A chaque discussion je tends Foreille.

LELIEUTENANT

— Alors ' ! Est-ce qu'ils parlent ? LE

MOUCHARD

— C'est curieux, mon Lieutenant, les gens ne parlent plus politique. Pourtant c'est un village de communistes ce

\ itia<je ! Alors **je** pense que **c'est pas normal** ça... Je *ne* «•-lis pas comment vous **dire mon Lieutenant**.

LELIEUTENANT(*agacé*)

— As-tu des informations oui ou non ? LE

MOUCHARD

— C'est à dire.... Heu,... Oui. mon Lieutenant. Tous ceux qui avaient peur de moi avant — car je connais bien Monsieur l'Administrateur moi —, tous ceux là, eh bien, au-jour'd'hui. ils me regardent de travers. Us ne me parlent même pas ! C'est, pas normal, c'est pas normal mon Lieu-tenant... Il se passe quelque chose

LELIEUTENANT

— C'est tout ? Bon. Tii m'as déjà donné la liste de ces gens-là. Continue à surveiller leurs activités, comme je **te** ("ai indiqué.

LELIEUTENANT

— (saluant) A voire service, mon Lieutenant, toujours à votre service !

LELIEUTENANT

— C'est bien. Tu peux partir maintenant. LE

MOUCHARD

— (hésitant) Vous êtes content de moi, mon Lieutenant ? LE

LIEUTENANT

— Ça va. Tu es un brave petit. Tu nous as rendu beaucoup de services, et on t'en a donné des médailles, hein ? Il faut que tu continues. Tu seras encore récompensé. La France n'oublie pas... Tu as entendu parler de la légion d'honneur ?

LEMOUCHARD

— (**transporté**) **Oh ! Mon Lieutenant**, la légion d'honneur !... **pour moi ?**

LELIEUTENANT

— Pour celui qui la mérite... Surveille bien le village et tiens-moi au courant. Si les fellaghas viennent par ici, je dois être informé immédiatement. Il y va de l'avenir de notre patrie. Tu as compris ?

LEMOUCHARD

— (."--h ant) Compris, mon **Lieutenant**. **Toujours au service** de notre **patrie**. Pour [a France **mes yeux regardent** et mes oreilles écoutent...

LE LIEUTENANT

— (amusé) Tu aunes **bien la France** ?

LEMOUCHARD

— Oh mou Lieutenant, la **France...** c'est... *c'est...* C'est ma mère !

LELIEUTENANT

— (rire étouffé) Et quand **on attaque ta mère, qu'est-ce** que tu fais ?

LEMOUCHARD

— je la défends. Je la défends **jusqu'à la mort**. Vive la France ! Vive la France ! Vi%^re **la France** !

LELIEUTENANT

— Suffit. Va maintenant. J'attendrai **de** tes **nouvelles** à Béni Ouâï.

LEMOUCHARD

— (qui saiL:e plusieurs fois). A votre service mon Lieutenant, au service de la France ! Vive la France, à bas l'Allemagne ! Viv la France, à bas l'Allemagne ! (il se retire au pas cadencé sur un air de musique militaire).

SCENE 7 LE

LIEUTENANT

— (à un **sous-officier**) Vous **l'avez entendu ? Il nous en hiili** pcs .milliers comme **lui**. **Il en existe partout mais ils ne** \ icrirein pas tout **seuls**. Nous **devons les détecter, leur mon-iTr.r** notre forée, leur passer **la main sur le dos, et le tour est jonc**. l's restent dévoués corps **et âme à notre pays...**

Le **Capitaine** est décidé à en **trouver dans toute la** régiieii. Rien que dans **ce** village **il en faudrait pas mal** si on **veut** savoir ce qui se passe **réellement**. **Car il com-sncttee** à y avoir du **changement**.

LESOUS-OFFICIER

— **Oui, mon Lieutenant**, ce village devient **de plus en plus** inquiétant. **Depuis** quelque **temps les gens nous**

boudent, nous évitent. Ils ne nous regardent plus... Il n'y a pas de cloute, quelque chose a changé.

LELIEUTENANT

— **Oui. La rébellion est entrée dans ce village. Le Capitaine s'en doutait, maintenant nous en sommes sûrs. Cet imbécile de Mohamed ne s'en est pas encore aperçu. Les fellaghas s'infiltrèrent la nuit comme de la rosée, mais ils ne laissent pas de traces. Ils ont des complices qui les accueillent et ce sont ceux-là qu'il faut d'abord identifier. Ce sont ces complices qui donnent des directives à la population. Ils sont vite connus par tout le monde et nous n'allons pas tarder à les connaître, nous aussi, grâce précisément à Mohamed et à d'autres collaborateurs plus intelligents.**

LESOUS-OFFICIER

— Si on compte sur ceux-là on risque d'attendre longtemps avant d'être informé. Je crois qu'il faut agir vite... Comme on a fait à Taourirt.

LELIEUTENANT

— **Oui. Ce village suit le même chemin que Taourirt. Nous utiliserons les moyens qu'il faudra pour délier les langues, pendant qu'il est encore temps. Si on rassemble les hommes aujourd'hui, c'est parce que le Capitaine tient à leur parler sérieusement, avant de passer aux actes... Il ne faut surtout pas les ménager. Il n'y a qu'une chose qu'ils respectent : la force. Nous allons les mettre au pas. leur rappeler qui nous sommes et ce qu'ils doivent être,**

(aux autres parachutistes) **Ecoutez-moi bien. Pas de quartier pour ces sauvages. Fouillez toutes les maisons, sortez-moi tous les hommes. Si quelqu'un veut fuir ou résister (geste), vous m'avez compris ? Sans hésiter ! O.K ?**

Tous

— Compris, mon Lieutenant. (Ils se dispersent).

SCENE 8

(Même décors que précédemment ; on entend derrière la scène des portes qui claquent ,des enfants qui pleurent, des militaires qui hurlent. Des hommes traversent la scène, les mains sur la tête, encadrés par les parachutistes. Un adolescent, emmené, est suivi par sa mère).

LAMERE

— Laissez-le, c'est **mon fils, mon seul fils ! Pourquoi vous remmenez ? Mon enfant !**

(Les parachutistes essayent en vain de la repousser ; on entend encore derrière la scène : « **mon enfant ! mon enfant ! a.RAHIM, crispé, traverse la scène, encadré par les parachutistes. Le défilé continue. Les parachutistes traînent un vieillard qui ne peut plus marcher. Ils s'arrêtent sur la scène).**

SCENE 9

LE PREMIER PARACHUTISTE

— Je suis sûr **qu'il joue la comédie cet animal... Tous les mêmes ! (fort, au vieux) Tu crois qu'on va te traîner longtemps comme cela ?**

LEDEUXIEME

— On le laisse tomber ce **croulant ?**

LEPREMIER

— **Tu n'es pas fou ? Tu as vu sa tête ? C'est peut-être le grand manitou du coin... Allez, (au vieux) Alors, tu te remues oui ? Il n'y a rien à faire ! Il est têtù mais il n'aura pas le dernier mot. Allez ! Allez ! (ils traînent avec brutalité le vieillard qui gémit).**

SCENE 10

<D<:nx la maison de RAHIM, MINA et LOUISA)

LOUISA

— **Ah ! Comme je suis malheureuse... Ils l'ont bousculé, provoqué, insulté. Tu sais combien il est fier. Il est sorti digne, sans même les regarder, sans répondre à leur grossièretés.**

j

MINA

— Aujourd'hui, ma **fille, ils ont l'air déchaînés, Mais cela devait arriver. Pourquoi RAHIM ne s'est il pas caché ?**

LOUISA

— Quand je les ai entendus, je **l'ai supplié de le faire, niais il n'a rien voulu savoir. Il m'a répondu : « Je veux être comme les autres. Je veux les voir à l'œuvre.**

..».<-s rupér-v ses **ennemis** Oh î MINA, j'ai
 ".i*. **va-t-il réagir** devant leurs injustices ? Tu
 'es era'ims pas. Tout **peut arriver**.,.

!,- rie;; ma !:ille. Non. il n arrivera rien. **Dieu** nous RAMI'VI
 sai.l en fu'ii fait. Nous **pouvons lui faire confiance**. *! a déjà
 éehano?- n tous leurs «ièafes. **Il les con-**

naît bi'-n. il a vécu dans leur pays, il connaît **leur langue**. leur
 earaeière, **leurs habitudes**. **Il est plus instruit que tous** ces
 mlhp.jrfs qui «clent... Tranquillise **toi**. tout se passera

LOUISA

— Comme tout devient **difficile à comprendre** ! Où est le bien,
 où est le mal, je ne sais **plus**. **Longtemps j'ai cru** que c'était en.
 Europe, chez eux, **que se trouvait la source du bonheur**.
L'inépuisable source. **Leurs livres, leurs maîtres** Font si
souvent répété. **J'admirais leur civilisation**, je les enviais, je les
imitais... Je considérais mes compatriotes comme des sauvages,
des barbares, trop repliés sur eux-mêmes pour **pouvoir**
évoluer. **Je pensais que ce n'était pas** de leur **faute, que tout**
finirait par s'arranger, grâce à l'école, **au travail, à**
l'émigration.

Comme j'ignorais la réalité ! **Quand j'ai épousé RA-HIM**,
 ton **fil**, je ne savais pas que grâce à lui, j'allais connaître
 notre **histoire** et découvrir **notre condition**. **Il m'a ouvert le?**
 veux **sur bien** des choses, **mais je suis marquée par** ce qu'on
ma appris depuis mon enfance. **On ne rejette pas facilement**
 sa **première religion**.

MINA

— **RAHIM** a compris de **bonne heure**. **Mais je l'ai encouragé**.
Tout petit, il savait déjà que ce sabre a servi à ses grands-pères
 pendant les **longues années de résistance**, Adolescent, **il lisait**
 ces **journaux interdits**, apprenait ces **chansons qui répétaient à**
 la **jeunesse** : « il vaut mieux la mort que la bonté ». **Il**
m'interrogeait sur notre passé.

Je répondais à toutes ses questions. Je l'ai aidé à
 comprendre ce qu'il devinait. **Il savait déjà beaucoup de**
 choses. C'était pourtant tellement caché...

LOUISA

— Il attendait la lutte avec **impatience**...

peuple retendait. Cette **nouvelle du premier**
 ranimé [es cœurs. Ce **jour-là les yeu\ de**
 •;•• - **brillaient**. C'était plus que **de la joie, plus**
 ou? r'... '... :••':'. On avait 3 'inroression de **naître**. C'était
 le =>S:IP:!' r'évf'!. []]e fallait. J'étais **peut être la plus ie**
 heure* H.-ca **J'attendais** depuis si **longtemps**.

JRAHi.M. "ui suivait k-3 **événements minute par minute**.
 me tftiKh au courant. **Il était trop occupé pour montrer sa**
 foir.

LOTU.SA

devient sle plus eu plus **cruelle**. **Quand se •~**
 ? Ouand notre pénale **finira-t-il de souf-**
 frir "

MI\A

— !•; sa MUS que la guerre serait longue. **Mais j'y suis pré-**
 parée. Os? ne **peut pas vivre comme des étrangers dans**
 son pays. Notre peuple finira de souffrir **le jour où il aura**
 chassé s^s ennemis.

— Je tais que notre dignité **mérite beaucoup de sacrifice**, mais
jusqu'ou doit-on aller ? Est-il **raisonnable de faire la**

— Je t

*n< ... ^ «AjviiAitiUic uc s-étirt; JH
 guerre sans **en avoir les moyens** ? Notre peuple a les mains
 nues, **notre ennemi est puissant**.

MINA

— **Il était puissant pendant que nous étions endormis**. Depuis le
 premier **novembre il ne l'est plus**. Chaque fois qu'il assassine
quelqu'un, c'est dix autres qui comprennent et qui se
 révrilleit... Je sais, tu souffres parce que les in-noeeBls sont tués
 tous les **jours**. **Mais pense aussi à tous ces enfants qui meurent**
 parce qu'ils ont **faim**. De ceux-là les journaux **ne parlent pas**.
Pense à ces orphelins qui ne méritaient pas de mendier pour
vivre. **RAHIM, ton mari n'a jamais connu son père**. **Il était**
condamné à mendier lui aussi, si je n'avais pas pris la faucille et
la pioche, si je n'avais pas trimé pour que mes deux enfants
vivent dans la dignité. Mon **mari est mort jeune, parce qu'il a**
trop travaillé au soleil et sous la pluie. Parce que lui aussi, a été
 orphelin **de bonne heure**. **La même misère de père en fils...** Est

ce notre destinée ? Non. **car dans ces plaines.**

en bas de nos montagnes des étrangers vivent dans l'abondance, ne manquent de rien quand nous manquons de tout, deviennent de plus en plus riches alors que chez nous la misère augmente... Tout cela je l'ai montré à mon fils. J'ai voulu que RAHIM ne soit pas comme son père, enfermé dans ce village et dans son destin.

LOUISA

— C'est vrai. Grâce à toi, RAHIM est l'un des rares hommes du village à avoir fait des études, l'un des rares à se dévouer pour les autres, à lutter contre la misère et l'ignorance... Mais faut-il que maintenant il subisse de telles humiliations ? Tu peux justifier la guerre, mais tu ne peux rester insensible à tout ce qu'elle nous apporte.

MINA

— La guerre ouvre les yeux aux aveugles et les oreilles aux sourds. Les humiliations et les injustices font partie de notre situation. De cette situation que nous ne voulons plus accepter. Tout le monde va se réveiller et comprendre. Et plus vite on comprendra, plus tôt sera la fin de la guerre et des souffrances.

LOUISA

— Ah ! Si tu pouvais avoir raison ! La fin de tout cela., lin rêve que je n'ose pas faire.

MINA

— La fin de la guerre ne signifie rien, si on doit rester dans le même état. La fin de la guerre, c'est pour nous une autre vie qui doit commencer. Tous ces héros qui se sacrifient chaque jour nous rappellent qu'ils ne meurent pas pour rien. Jamais nous ne reviendrons en arrière.

Ces nouvelles qui te font souffrir, devront, avant tout, te faire réfléchir. Comprends-tu ?

(Louisa, soucieuse, ne répond pas. Entre BACHIR).

SCENE 11

BACHIR

— Ouf, ça y est. ils sont partis.

MINA

— Que s'est-il passé, BACHIR ?

BACHIR

— Rien de grave encore. Ils ont quand même emmener deux pauvres paysans, sans raison aucune...

LOUISA

— Et R.AHLM ' ! Pourquoi ne rentre-t-il pas ⁷

BACHIR

— Rassurez-vous. Il ne lui est rien arrivé. Il m'a demandé de vous dire qu'il rentre un peu plus tard. On a passé un mauvais moment, et ce n'est que le début.

MINA

— Que vous ont-il fait ?

BACHIR

— On nous a rassemblés place de la mairie, l'un à côté de l'autre, debout, les mains sur la tête, leurs mitraillettes braquées sur nos ventres.

LOUISA

— Mais pourquoi ' / Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ?

BACHIR

— Ce n'est pas difficile à comprendre.. Ils prennent leurs précautions avant que le village ne s'engage entièrement.

Le Capitain est passé devant chacun de nous. Il vous regarde dans les yeux, vous examine, vous ausculte, analyse minutieusement toutes vos réactions. Il avait l'œil du Boucher qui recherche la bête à abattre... Il ne manquait pas de provoquer chacun multipliant les vexations, les insultes, les coups.

LOUISA

— RAHIM t: subi tout cela '(

BACHIR

— Comme tout ic monde. Le Capitaine semblait furieux et ii n'a ménagé personne. Je crois qu'il s'est acharné pt'éci=î'ineiiî «vr RAHIM.

LOUISA

— **Mon Dieû.** c'csl terrible ! RAHIM n'a rien dit ?

BACHIR

— rson. **Il** est resté **silencieux.** Que **veux-tu** qu'il leur réooncle ?

LOUISA

----- je ;e --ai- pas... Je r,r sais plus...

MINA

-- !las?;:ro-fo!. m y fille, il .?ait ce qu il. doit faire.

LOUISA

-- !i::is pourquoi tout cela ?

BACHSE

----- Tu vas le voir dans un instant.

] ,!• Capitaine s'est donné eu spectacle. C'était un véri-[:;i>:e répertoire à brimades. Inlassable, iï courait de tous les côtés, passait de Fun a l'autre, vous posait question sur qn,esise;!, vous faisait avancer, reculer, faire demi tour.... Les noU'bles du village, combien respectables et dignes, .sont f'e--. en.us des pantins entre ses mains.

LOUISA

- Ce:a suffit **BACHIR**. je t'en prie.

MINA

- — !i'- onl emmené deux paysans ?

BACHIH

--- • Oui. les plus naïfs dit village. C'est leur **méthode**. Ils \c- ideric des renseignements et c'est un moyen **qu'ils uti-**tsorti, de plus en plus.

LOUISA

-- Que vcni.-i.ls faire à ces pauvres **hommes** •''

BACHIR

-- L<\ ioriuro. La torture savante, à l'électricité, a. l'eau, au iïM... sa en as entendu parler ? Ils vont leur faire avouer ce qu'ils ne savent pas. On commence par les déshabiller, puis on les accroche par les pieds, la tête en bas...

Loi; ISA ı

;•?-ioi !

BACHIK

----- On ne !"a jamais raconté ?

LouiSA

--- .)e ne \ eux pas entendre cela.

MINAK'i:ii*"un a-t-il

répondu à leurs provocations ?

BACHIR

— :Non. on i).e pouvait pas. A moins d'être candidat au suicide. On a ectentait que le cliquetis des armes et la voix nasillarde du Capitaine. Pourquoi le cacher ? On u'fciait pas très fiers. Collés au murs par ces mitraillettes nerveuses qui ne nous quittaient pas, nous ne pouvions réagir aux humiliations.

Le Capitaine nous a fait ensuite un énorme discours dans lequel il nous lançait un « dernier avertissement » (*imitant un ton pompeux*) : « Vous aurez à choisir entre la liberté et la prospérité ou la prison et la misère ». Propagande classique, déjà entendue tellement souvent. Per-soue n'a bronché : nous étions très attentifs, mais je suis SUT qu'il ne persuadait que lui-même ou ses militaires, s'ils l'ccouteiï. (*Reprenant le même ton*) : Oui, je vous le dis, les fellaghas, ce ne sont pas des hommes. Ils vous tirent dessus, puis ils se sauvent comme des lapins. Ils n'ont pas Je courage d'accepter le combat ». Et de nous montrer le carreau de sa Jeep, troué de plusieurs balles. Il ne se rendait pas compte que cette image nous remplissait d'espoir, nous redonnait confiance. Il était donc à leur portée, lui qui nous semblait tellement puissant. Il pouvait parler de lâcheté à son aise. Entre celui qui a des avions et des chars et celui qui possède un fusil de chasse, nous savions quel était le héros. Et ses efforts pour tromper l'évidence ne le rendaient que plus grotesque et ridicule.

MINA

— **11 ne faut plus se laisser surprendre. Les jeunes doivent se cacher quand ils arrivent.**

BACHIR

— Nous allons mettre des guetteurs partout, jour et nuit. Quand le Capitaine se rendra compte qu'il est bien loin de nous avoir intimidés, et que nous avons choisi la lutte, il faudra être très vigilant. Il est capable de tous les assassinsats...

LOUISA

— **Que penses-tu de tout cela BACHIR ?**

BACHIR

— Eh bien, je t'avoue que j'ai longtemps douté que nous puissions un jour relever la tête. Tu connais l'histoire de ce pa\s. D'un côté la puissance militaire de l'occupant est devenue infiniment plus importante que celle qu'il avait au moment de la conquête. De l'autre côté, nos moyens de lutte ont pratiquement disparu depuis. Nous étions complètement désarmés, et je n'imaginai pas le moins du monde que nous ayons, un jour, la possibilité de nous mesurer à mi tel adversaire. J'étais résigné.

En un temps record, tout a changé. Il a fallu que des hommes courageux donnent l'exemple. Et aujourd'hui j'ai la certitude que non seulement nous pouvons mener la lutte, mais aussi arracher la victoire. Car la meilleure arme, je le découvre maintenant, est dans la certitude que nous avons de vaincre. Ma conviction grandit jour après jour. Après chaque ratissage ,après chacun de leurs discours, devant la violence, l'arrogance, un manque absolu de compréhension, de nouveaux hésitants basculent de notre côté. Le maquis est obligé de refuser des jeunes gens devant un afflux unanime de volontaires. Oui, partout le peuple est décidé à lutter courageusement, et ici, autant qu'ailleurs, on peut mesurer cet élan, cette détermination ex traord inaires...

LOUISA

— Oui. mais tu ne vois que les bons côtés. Il n'y a pas que cela...

BACHIR

— Tu n'es pas d'accord avec moi ?

LOUISA

— Si, mais je vois aussi la guerre et toutes ses horreurs.

MINA

— Songe, ma fille que c'est un monde nouveau qui s'ouvre à nous. Avant nous n'étions rien. Notre peuple n'existait plus. S'il renaît maintenant, c'est grâce à cette lutte qu'il mène avec courage...

LOUISA

— Et tous ces morts qui tombent, y pensez-vous ? Et les destructions Jes incendies, les maladies qui accompagnent

7

cette guerre ; les veuves, les orphelins, les infirmes, peut-on les ignorer ? Que signifiera l'indépendance dans un pays rasé, détruit, mutilé ?

BACHIR

— Quelle solution proposes-tu alors ? N'es-tu pas convaincue que nous sommes dans la seule voie ?

LOUISA

— Non, vous ne me ferez pas croire qu'il n'y a pas de solution moins radicale, plus humaine...

Je voudrais qu'il y ait moins de sang, moins de larmes, moins de désespoir. Loin de mettre en doute la nécessité d'une révolution, je voudrais tellement qu'elle soit pacifique ! Pourquoi ce pays a-t-il besoin de tant souffrir pour sa liberté ?

MINA

— Ce n'est pas le moment d'être sensible. Tu n'as pas suffisamment souffert pour comprendre ce que c'est que la douleur. Vivre comme ont vécu nos parents est la pire des situations. Mourir de misère... sais-tu ce que signifie ? Une mère qui perd son enfant... Tu imagines ? Cela a lieu tous les jours, sous nos yeux, pour toutes les mères.

Mourir parce qu'on veut changer cela, mourir pendant la lutte et pour la lutte, c'est renaître, c'est vivre dans la dignité.

BACHIR

— Ce pays sera libéré par les armes. De la même façon qu'il a été occupé. Les autres moyens, on les a essayés les uns après les autres... Mais il faut que je me retire. (*Avant de partir, il se tourne*) : N'oublie pas, LOUISA, que même si notre chemin est jonché d'épines, il est pour nous le seul, et nous le suivrons jusqu'au bout.

SCENE 12

(*Chat KADI. KADI, RAHIM, RACHID*).

KADI

— (à RAHIM) Tu peux compter sur nous. Nous nous occuperons de ta famille comme des nôtres en toutes circonstances.

RAHIM

— J'ai <-o.iifia.aee en vous. Je n'ai aucune inquiétude de ce côté-là. (Un instant) Es-tu bien sûr qu'on m'acceptera tout de suite. qu'on ne me demandera pas d'attendre ?

KADI

— (regardant RACHID, el hésitant) Oui... j'en suis sûr. j'ai des directives précises concernant le recrutement d'éléments de valeur. Nous te comptons parmi ceux là.

RAHIM

— Tu me hu:v."c:*"ryi05s beaucoup. Je te remercie quand même de me faciliter le départ.

RACHID

— Tu as de *la* chance.

KADI

— (l'interrompant) Tu auras certainement une lourde tâche. À la fois la lutte et l'organisation. Il te faudra beaucoup de volonté et une grande résistance.

RAHIM

— j'aime t'entendre dire cela. Car ce dont j'ai le plus besoin, c'est précisément d'action. Sous toutes les formes et la plus intense possible, pour détruire l'ennemi sur tous les fronts.

RACHID

Tu as de la chance.

KADI

— Tu as la loi, mais sois réaliste. Il y aura d'énormes difficultés à vaincre.

RAHIM

— J'ai réfléchi à tous les problèmes... Je mettrai toute mon énergie pour mériter la confiance qu'on me fait. (Se retirant) Je nie tiens à votre disposition.

KADI

— On te fera signe rapidement. Sois prêt.

RAHIM

— Je ïe suis depuis longtemps. (Il sort)

SCENE 13

KADI

— RAHIM est vraiment une excellente recrue. On se méfie un peu des intellectuels : ils parlent, mais ils n'agissent pas. RAHIM c'est autre chose. Des hommes comme lui. voilà *ce* qu'il faut pour organiser les maquis...

RACHID

— Je savais depuis longtemps qu'il irait. Cela se sentait. il n'en pouvait pas être autrement. RAHIM a bien réfléchi et il sait ce qu'il fait. C'est une hérésie que de rester ici les bras croisés .en attendant que d'autres vous libèrent... Je constate que notre village participe de plus en plus à la lutte active.

KADI

— Tu sais qu'il n'est pas du tout question de recruter tous les volontaires, et qu'il faut faire un tri en fonction **d'un** certain nombre d'impératifs...

RACHID

— Tu me dis cela tout le temps. Je commence à le savoir. Je me rappelle en particulier qu'il faut être terroriste pendant un certain temps avant de rejoindre le maquis. N'est-ce pas ?

KADI

Que veux-tu dire ?

RACHID

— Qu'il n'y a pas de raison qu'il y ait deux poids, deux mesures, que certains aillent au maquis comme **on va au** café, alors qu'on exige pour d'autres un stage interminable.

KADI

— Tu es contre le départ de RAHIM ?

RACHID

— Non. Absolument pas. Mais j'attends mon tour avec impatience. Et je ne comprends pas qu'on me passe devant.

KADI

— Le travail que tu fais ici n'est pas suffisant ?

RACHID

— Ce n'est pas le vrai combat. Nous travaillons par intermittence. Je ne me sens pas utile au pays. J'ai l'impression de faire du bricolage... Je te répète une nouvelle fois : il faut que je parte, il faut que moi aussi je fasse partie d'un groupe, qu'on me donne un fusil, une tenue....

KADI

— Tu recherches peut-être la gloire ?

RACHID

— Tu peux penser ce que tu veux, mais ne m'empêche pas de partir.

KADI

— Pourquoi ALI ne se plaint-il jamais ? Il fait du terrorisme depuis des mois sans protester.

RACHID

— Tu ne dois pas faire de comparaisons. Ali est plus **jeune**, peut être moins attiré par le travail continu des maquis. Peut-être préfère-t-il opérer dans le village et les environs qu'il connaît bien ? Ou peut être, enfin, n'a-t-il pas la même vocation que moi ? Que sais-je ? Je suis à bout d'arguments pour te persuader que je n'en peux plus, que ma place n'est plus là, qu'il faut que tu songes à me laisser partir une fois pour toutes. Je ne te demande pas pourquoi tu restes, alors ne me demande pas de me justifier.

KADI

— Tu crois peut être que je me trouve bien ici, hein ? Eh bien, détrompe-toi. Traqué par les parachutistes, surveillé par les mouchards, critiqué, détesté, haï même par ce village où pullulent les peureux, les bons à rien, les imbéciles...

RACHID

— Tu n'a jamais manifesté ton intention de prendre les armes.

KADI

— je n'ai pas de confidences à te faire. Ce n'est pas l'envie de prendre le maquis qui me manque, tu le sais bien. Mais il faut que des personnes s'occupent d'organiser la résistance dans les villages. Leur travail est plus difficile et

plus ingrat, tu le reconnais toi-même. Surveillance, cotisations, recrutements d'éléments valables, formation de militants, etc... Toutes *ces* tâches dont j'ai la responsabilité et pour lesquelles je me suis engagé. C'est grave d'abandonner une responsabilité.

RACHID

— Il faut que cette responsabilité **convienne**...

KADI

— Non. L'heure n'est pas au choix. Chacun doit rester au poste qu'on lui désigne. SI je pars qui trouvera-t-on j'our me remplacer ? Qui acceptera de s'occuper de ces villageois malicieux et opportunistes ?

RACHID

— N'en dis pas trop de mal. Il y a parmi eux de bons et de mauvais éléments comme partout. Pour ma part, je les trouve même plus dévoués à la cause que dans les villages voisins.

KADI

— C'est pour cela que tu veux les quitter ? Crois en mon expérience, c'est par la force qu'ils marchent, et uniquement par la force. Avec eux il faut faire preuve d'une vigilance constante et réprimer la lâcheté dès qu'elle se manifeste.

RACHID

— Tu vois les choses d'une certaine façon et je ne suis pas d'accord avec toi.

KADI

— (sévère) De toutes façons il faut que tu restes ici. que tu me secondes dans l'organisation. (Un temps) J'ai besoin de toi et tu dois rester. (Un temps) Nous sommes tous mobilisés, ne l'oublie pas. (Plus doucement) Réfléchis bien. Tu es pour moi un soutien indispensable. Lorsque j'ai contacté pour la première fois nos frères maquisards et que je leur ai proposé d'organiser ce village, je comptais beaucoup sur des gens comme toi. Je peux dire que depuis que nous travaillons tu m'as donné toute satisfaction.

RACHID

— Il était convenu que je collaborais avec toi pendant quelques semaines. Cela dure depuis un an...

KADI

— C'est parce que j'apprécie ton aide, parce que tu es difficile à remplacer. Tu devrais en être fier ! Tu as les cfiialités qu'il faut. Tu as beaucoup d'influence, les gens t'éooutent. te craignent...

RACHID

— Non. ils me respectent plutôt, comme je les respecte d'ailleurs.

KADI

— Pou importe. L'essentiel est que tu aies réussi à grossir les rangs des convaincus. C'est là tout de même une grande satisfaction...

Nous traversons une période difficile. Plus que jamais j'ai besoin de fa collaboration.

Je ne te l'impose pas, je te la demande. Tu ne peux pas refuser de m'aider pour quelques temps encore à résoudre *ton?* les problèmes qui se posent à nous...

RACHID

— Je suis sensible à ces arguments, mais, à ton tour, «'oublie pas quel est mon but final.

KADI

— Ne t'inquiète pas, tu l'auras ton maquis...

SCENE 14

(Maison de. RAHIM. MINA, LOUIS A, RAHIM).

RAHIM

— Je suis absolument décidé et rien ne me fera changer d'avis. Je ne comprends pas que vous ayez des mines désespérées... Vous savez bien que c'est mon premier devoir, que je dois l'accomplir immédiatement et dans la joie. Cela me chagrine de te voir triste, toi, ma mère, qui aime tant la justice et la vérité, toi qui as si bien compris la nécessité de la lutte !

MINA

— Comment ne pas être triste ? Ton départ est tellement brutal. Je savais que tu devais participer au combat. j'avais oublié que, pour cela, il fallait nous séparer. C'est

phis for; que moi. je suis peinée de te voir partir. Mais je ne voudrais pas, le moins du monde, contrarier ta décision.

LOUISA

— Pourquoi nous quitter déjà ? Pourquoi n'avoir pas n"enfin vn peti ?

RAHIM

•-- Je n'en ai pas le droit. Il n'y a pas de temps à perdre, 'a lutle est déjà bien avancée. Je pars avec le prochain ffjcupe. KADI doit me le confirmer tout à l'heure. On me donnera un fusil.... Ce n'est qu'un fusil de chasse, mais i.'n'importe ! Ah ! Comme je suis heureux î Je vais enfin rorr a;; combat !

MINA

----- Mon fils, il y a si longtemps que ton père est mort que snn hnagje s'est effacée de mes yeux. Mais en te regardant aujourd'hui, je le revois. Non, il n'est pas mort puisque in as .gardé son courage et sa dignité...

RAHIM

— Ne parle pas de cela.

MINA

— Non. je peux le dire. Je suis fière de toi. Tu pars, mais pour nous, tu seras toujours là. Dieu te protégera. J'ai confiance, (à LOUISA) Console toi, ma fille. Il nous quitte, mais pas pour longtemps. Nous gagnerons la bataille. Dieu ne nous abandonnera pas.

RAHIM

— (à MINA) Laisse nous... Je lui expliquerai. Je prendrai le temps qu'il faudra.

MINA

— (se retirant)Je ne sais pas si je dci-mirai cette nuit...

SCENE 15

LOUISA

— As-tu pensé à notre enfant ? Qui le protégera si tu n'es plus là ? Qui s'occupera de lui ? Sera-t-il, lui aussi, un enfant sans père ?

R./UHM

— Noire enfant ? Oh si, j'y ai pensé, j'y pense toujours. C'est justement pour lui que je pars. Oui, afin qu'à soit plus heureux, qu'il ne marche pas pieds nus, qu'il mange à .-a faim... El qu'il en soit de même des autres enfants de ce pays !

LOUISA

— RAHIM. je deviendrais folle si tu ne reviens pas....

RAHIM

— Je reviendrais LOUISA. Certainement. Comme je suis revenu de France. Mon destin est lié à cette terre, à ce village, à toi.

Pourquoi ai-je arrêté mes études ? Pourquoi ai-je choisi ce travail ingrat de la terre et cette vie modeste ? Pourquoi ai-je préféré la campagne à la ville ? Tu le sais, toi qui me connais bien. Mais peut être ne t'en ai-je jamais donné les raisons profondes ? Je m'étais rendu compte que, loin d'ici, je commençais à oublier ma condition. Les études me rendaient ambitieux, égoïste. La France me faisait oublier l'Algérie.

Cela ne pouvait pas durer. Il suffisait que je pense à ma mère à ses mains calleuses et à ses pieds nus, pour avoir la nausée d'un monde qui voulait m'aveugler. Un jour, j'ai pris la décision que tu sais. Je suis rentré sur la terre de mes ancêtres, j'ai choisi de vivre ici, parmi ces gens simples et généreux. Mon bonheur est de partager leurs souffrances et leurs joies, de les aider, dans la mesure de mes moyens, à améliorer leur condition, à lutter contre l'aridité des sols, contre cette ignorance qui se transmettait irrévocablement de père en fils, et à laquelle j'ai exceptionnellement échappé, à briser cet isolement où l'administration coloniale nous a confinés...

LOUISA

— Mais ton départ n'est-il pas la fin de toutes tes activités ? Ces paysans que tu conseilles, ces jeunes que tu instruis vas-tu les abandonner ? Tu laisseras un grand vide dans le village et personne ne pourra te remplacer...

RAHIM

— Nous traversons une période différente. Le peuple est mûr pour une libération du pays. Je ne sais pas si tu me

comprends. Ce que je fais ici n'a pas de commune mesure avec la lutte armée. Le premier but à atteindre est la reconquête de notre indépendance. Tout le pays est debout, c'est le moment de combattre pour arracher cette première étape : l'Algérie dirigée par des Algériens ! Mes activités jusqu'ici appartiennent à la seconde étape, celle de la construction. Il faudra alors s'organiser et nous pourrons faire des miracles. Mais ce n'est pas le moment d'y penser.

Libérer le pays... Quel pas en avant ! Je tremble d'impatience à l'idée que nous y arrivons.

LOUISA

— Et tous ces traîtres qui vous dénoncent et qui se sauvent ensuite, et tous ces gens qui changent d'attitude selon qu'ils ont affaire aux maquisards ou aux parachutistes ? Regarde autour de nous. Beaucoup redoutent la guerre et n'aspirent qu'à vivre tranquilles. Ils sont déjà tellement malheureux en temps de paix ! RAHIM... J'ai peur ! Tu vas te retrouver tout seul. Personne ne s'engagera comme tu le fais.

RAHIM

— Non, tu ne dois pas craindre les indécis, les hésitants ou les traîtres. C'est dans notre détermination que réside notre force. Ils suivront tous s'ils se rendent compte que nous sommes suffisamment décidés. Quand au malheur de notre peuple seules la révolution et la guerre pourront y mettre fin. Nous devons y consacrer tous nos efforts.

LOUISA

— Et si la révolution était remise en cause ? Et si on perdait la guerre ? Que viendrons nous ? Quelle sera l'issue de cette lutte atroce ? Dans quel état sera le pays après la défaite ?

RAHIM

— Tu ne comprends pas que nous ne pouvons pas perdre. Puisque nous sommes décidés à lutter, s'il le faut, jusqu'à la mort. Mourir au combat, c'est vaincre. Mourir face à des vandales qui vous ont asservis, c'est donner le meilleur de soi-même, c'est défendre la plus noble cause.

Je comprends ta sensibilité devant les déchirements, les tortures, les massacres qui se succèdent à une folle cadence. Mais je voudrais tellement que tu sentes que nous ne

sommes pas responsables de cette situation. Nous avons essayé tant de fois de nous libérer légalement, on nous a toujours répondu par la violence la plus meurtrière. Toutes nos démarches pacifiques se sont terminées dans le sang. Et si, aujourd'hui, nous détruisons sans pitié, ce n'est pas parce que nous l'avons choisi, mais parce que c'est la seule voie qui nous reste. Notre expérience, celles des autres pays, sont là pour nous instruire. Nous ne devons plus regarder en arrière.

LOUISA

— Ah comme je voudrais penser comme toi, avoir ton enthousiasme ! Pardonne-moi, j'aimerais tant que tu restes... J'ai peur que ton sacrifice ne soit vain. Ils sont tellement puissants, tellement nombreux !

RAHIM

— Non. Nous pouvons être plus nombreux, nous pouvons être plus forts. Pour cela nous devons nous unir, travailler ensemble, en communion. Maquisard ou non maquisard, homme ou femme, vieillard ou enfant. C'est là le secret de la victoire.

LOUISA

— (un temps) RAHIM, tu ne nous oublieras pas ? Tu penseras à nous, quand tu seras loin ?

RAHIM

— Tu représentes beaucoup pour moi... Avant de te rencontrer, je me croyais condamné à la solitude. Toutes les personnes que je connaissais ne pouvaient répondre à mon idéal. Elles recherchaient une vie facile, la tranquillité, la ville, les yeux bien clos sur la misère de notre peuple... Je me sentais chaque fois seul, incompris, comme exilé. Et puis je t'ai trouvée, toi, si naturellement simple si dé-

LOUISA

— Tais toi !

— Tu m'as redonné mon équilibre, ma fierté. Tu m'as redonné confiance. C'est cela le bonheur.

LOUISA

— Ah ! Si tu pouvais rester encore quelques mois !

RAHIM

— Non. Il faut que je parte d'urgence. Je veux mériter le bonheur que tu m'as donné. Je veux être digne de l'estime qu'on me porte, suivre l'exemple de mes parents. Cela ne souffre aucune hésitation. (Un temps) Ne pleure plus LOUISA. Il faut nous séparer. Pour longtemps peut être, mais je reviendrai. Nos destins sont liés, tu le sais bien. (Il regarde par la fenêtre). Je vois KADI qui arrive. Dis-moi que tu acceptes, que tu as confiance ! Vite ! Il le faut ! (On fiteppe à la porte) LOUISA. né t'ai-je point convaincue ?

LOUISA

— **Si. J'accepte.**

RAHIM

— Merci. (Il se dirige vers la porte)

ACTE II

SCENE 1 LE PREMIER

JEUNE

— (avançant) Le succès ne fait plus de doutes ! LE

DEUXIEME

— (même jeu) Notre armée occupe tout le pays ! LE

TROISIEME

— (même jeu) Partout des attaques, des embuscades ! LE

PREMIER

— il faut qu'on y participe vraiment !

LESTROIS JEUNES

— Nous voulons des fusils !

LE VIEILLARD

— Mes enfants, ne soyez pas trop pressés. Vous faites déjà un travail difficile.

LE PREMIER

— Quoi ? Scier des poteaux télégraphiques ? LE

DEUXIEME

— Démolir un pont, creuser un fossé au milieu de la route ?

LE TROISIEME

— C'est vraiment trop facile !

LE PREMIER

— Et puis quand il y a un ratissage on ne peut pas se défendre. On n'a pas d'armes.

— C'est comme cela qu'ALI a été arrêté. LE

TROISIEME

— Nous voulons aller au maquis, au vrai maquis ! LE

PREMIER

— Comme RAHIM

LE DEUXIEME

— (sortant une carte de sa poche) Tant que j'ai cela dans ma poche, je ne serai pas vraiment libre. (Il lit) Carte Nationale d'Identité. Nom : Bouzid. Prénom : Chabane. Nationalité : Français musulman. Ah Ah ! Eh bien je n'en veux plus. (Il la déchire).

LE TROISIEME

— (même jeu) Bakour Farid, Français musulman. Adieu, et sans regret !

LE PREMIER

— - (même jeu) Chamani Hacène ne gardera plus sur lui ce symbole de l'asservissement et de la honte.

LES TROIS JEUNES

— Nous sommes des Algériens — Nous voulons la liberté

— Nous voulons le maquis — Le maquis c'est la liberté ! (ils sortent sur un air de musique révolutionnaire)

SCENE 2

LE VIEILLARD

— Ils sont admirables ou fous, je n'en sais rien. En tout cas ils ne ressemblent pas à leurs aînés. De mon temps on pensait davantage au mariage qu'à la guerre. Le monde a bien changé. Ces jeunes ont beaucoup de foi et de courage, mais cela n'est-il pas dangereux ?

Comment croire en la victoire sur un ennemi si puissant
Je n'ai pas encore vu de miracle. Quand je suis seul je

doute, mais j'ai honte... J'ai vraiment honte de douter. (entre BACHIR)

SCENE 3 LE

VIEILLARD

— Tu as J'uir souffrant BACHIR. Qu'y-a-t-il ?⁷

BACHIR

— Ali a été lâchement exécuté par les parachutistes.

LE VIEILLARD

— Ce n'est pas possible ! Cela fait huit jours qu'il est prisonnier chez eux... .

BACHIR

— Ils l'ont torturé sans succès. Cette nuit, ils l'ont fusillé sur la route de Taguemout.

LE VIEILLARD

— Malédiction ! Un si brave jeune homme ! Les assassins ! Ce sont des assassins !

BACHIR

— L'ignominie du Capitaine n'a pas de limite... Il vient de faire dire à la mère d'ALI qu'il l'avait relâché hier soir, et il lui offre, aujourd'hui, de rechercher les fellaghas qui ont pu l'exécuter en cours de route pendant qu'il regagnait la maison.

LE VIEILLARD

— (déprimé) Quand je pense à tout cela, j'ai vraiment honte de vivre.

BACHIR

— Tu connais ALI. Un exemple de courage et de dignité. Je suis sûr qu'il les a écrasés par son mépris. C'est peut être pour cela qu'ils se sont dépêchés de l'assassiner, pour libérer leur conscience du témoin imperturbable qu'il était... Mais nous le vengerons, nous le vengerons ! (Le mouchard traverse la scène)

SCENE 4 LE

VIEILLARD

— Chut ! Méfie-toi, c'est sûrement un mouchard !

BACHIR

— Je le cannai;'. Nous Je surveillons bien. On n'a rien à cachet- de ce qui se fai! an village. Le Capitaine le sait déjà, il a tellement torturé de pauvres paysans !

LEMOUCS.URDSavoz---niis à tmelle

heure a lieu l'enterrement d'ALT ?

BACHIR

— - \ froi? heures.

LEMOUCHARD

— CVst quand mémo triste rie voir cela.

LE VIEILLARD

— Quoi ?

LEMOUCHARD

— Ce qui es' **arrivé a ALI**

LE VIEILLARD

— Oh, oui. c'est bien triste en effet !

LEMOUCHARD

— On IIP sait plus quoi penser...

LE VIEILLARD

— Sûrement.

LEMOUCHARD

— Qui l'a tué d'après vous ?

LE VIEILLARD

— Qui sait ?

BACHIR

— Et d'après toi ?

LEMOUCHARD

— Il a été tué dans un champ avec une mitraillette...

BACHIR

— Et alors ?

LEMOUCHARD

— (hésitant) Le Lieutenant est venu voir sa mère pour lui expliquer...

1

BACHIR

— On est au courant. Et alors ?

Le MOUCHARD

— Eh bien, certains pensent que ce sont les nôtres qui... l'ont tué.

BACHIR

— C'est loi qui pense ça ! Allons, tu sais bien que les nôtres utilisent la corde pour économiser les balles.

LEMOUCHARD

— (paie) Oui, c'est vrai. Ils ont bien raison... Ce qui arrive à ALI, c'est un peu de sa faute...

BACHIR

— Tu n'est qu'un pauvre type ! (l'attention de BACHIR est attirée par une entrée de la scène).

LEMOUCHARD

— Peut-être ? Mais moi je me tiens tranquille. Dans la vie chacun récolte le fruit de ce qu'il a semé.

LE VIEILLARD

— Dieu t'entende mon fils, Dieu t'entende !

BACHIR

— C'est l'heure de la réunion ! Voici RACHID qui arrive (Entre HACHID, suivi de plusieurs personnes).

SCENE 5

RACHID

— (s'adressant à rassemblée) KADI arrive *dans* un ins-t a n f. je crois qu'il a des communications importantes à \ ans l'aire. (Lin temps) Eh bien ! Que se passe-t-il ? Vous c:i faites des mines ! C'est la mort d'ALI n'est-ce pas ⁷ Je (-OTO prends qu'elle n? de\ niit pas vous abattre. Vous n avez pas peur fout de même ? (protestations)

QUELQU'UN

— Ce n'est pas la mort d'ALI.

RACHID

— C'est quoi alors /f Vous ne voulez pas me le dire ? Quand quelque chose ne va pas. il faut le dire. Il y a trop

de problèmes à résoudre, et on ne peut pas penser à tout. Il ne faut surtout pâmais se décourager. Si nous perdons notre enthousiasme, nous perdrons la guerre. Mais je vois KADI qui arrive. Je lui cède la place. N'oubliez pas quil a beaucoup de travail. Alors soyez compréhensifs et facilitez-lui la tâche.

SCENE 6

(KADI arrive: lentement, la taille droite, le regard sévère. Tous sont figés).

KADI

— Salam **alikoum** !

Tous

— .Alikoum **Salatn** !

KADI

— Réunion exceptionnelle demain avant l'aube. Je ne veux pas un seul absent. Compris ? Prévoyez ce qu'on vous a demandé. Aucun retard ne sera accepté sous quel-que prétexte que ce soit. (Silence) Toutes les cotisations doivent être payées. (Silence) Les hésitants les bourgeois, les avarés seront liquidés dans pitié. (Silence) Pas de questions ? Pourtant vous chuchotez entre vous...

LEMOUCHARD

— Excuss- moi de t'interrompre KADI, mais l'aube, c'est l'heure de? ratissages... On pourrait nous surprendre.

KADI

— (îe toisant avec mépris) Toutes les dispositions seront prises,.. (Un temps) Il y a une chose qu'il faut que vous n'aurez rien sans argent.

s»- vous Rien.
u .inriepemî.anre. pas de liberté, pas
de drapeau.

LEVIEILLARD

— Tu sais KAlîi. on fait ce qu'on peut... **Mais on n'a plus rien...**

KADI

— (en colère) « Ou n'a plus rien, on n'a plus rien », c'est toujours la même chose ! Vous êtes tous pareils ! Moi aussi, je n'ai p.his rien, mais je paie comme vous. Ah ! Je commence à en avoir assez de vos lamentations perpétuelles... Les sommes¹ fixées seront -payées demain sans faute ï C'est compris ?

RACHID

— Et pour ceux qui n'ont pas d'argent tout de suite ?

KADI

— Je ne veux pas le savoir. Ils n'ont qu'à se débrouiller. Ils ont bien payé les impôts aux Français pendant cent ans ! Cette fois je ne passerai pas par les quatre chemins : ou bien ils règlent leurs cotisations demain ou alors... c'est la corde ! (ils se regardent tous effarés)

Ah ! Vous voulez l'indépendance en restant couchés ? Vous voulez peut être une pension, non ? C'est l'avarice qui vous tuera tous bande de bourgeois !... On vous demande quoi ? Une cotisation exceptionnelle, un peu plus que d'habitude, et chacun de chercher des excuses, de larmoyer, de me raconter des histoires.. On vous demande un petit sacrifice. A vous qui couchez sous un toit, qui travaillez vos champs. Et vous trouvez moyen de vous plaindre. J'en ai assez de vous faire des discours ; j'en ai assez de vos atermoiements ! Je vous le dis tout net : maintenant c'est l'heure de la corde. Je dis bien la corde... A vous de choisir !

SCENE 7

(Dans une rue du village. RACHID, KADI),

KADI

— Il arrive un groupe aujourd'hui.

RACHID

— (sans empressement) Je m'occupe de l'hébergement, comme d'habitude.

KADI

— Tu les installeras chez Si SALEM.

RACHID

— Encore ! Mais ce n'est pas son tour de les recevoir !

KADI

— (autoritaire) Je repèle : tu les installeras chez Si SALEM.

RACHID

— Tu m'as bien dit que chaque famille les recevra à tour de rôle. SI SALEM les a hébergés deux fois la semaine der-

more... {'.uniment > a-t-il réagir quand \e vais lui demander do nous libérer, de nouveau, son logis ?

KADI

— F! n'y ; as a discuter... S'il fait la moindre remarque, on hû lrou\pr:i un nœud coulant et il se balancera sous un figuier !

R.VCHID

— KADf... j aimeras bien comprendre...

KADI

— :Nf cherche pas d'explications. Il n'y en a pas.

RACHID

— La dernière fois, quand **tu** m'as **demandé de retourner** chez SI SALEM, je n'ai rien dit. Lui, non **plus, n'a rien** dit en nous abandonnant sa maison. Mais **j'avais l'impression** que nous étions **injustes** à son égard...

KADI

— fu insiste? "

R<VCHID

— Je ne comprends pas **pourquoi** tu agis **de la sorte...**

KADĪ

— Fais attention à ce **que tu dis. Tu n'es pas non plus à l'abri** des sanctions. **Je suis responsable, oui ou non ? Alors** contente-toi de faire **ce que je demande ! Quant à cet imbécile de SI SALEM, qu'il n'oublie pas que c'est un honneur** que rinii? lui faisons **en utilisant sa maison.**

RACHID

— Je n'en disconviens **pas. Je crois cependant que cela** perturbe beaucoup **son travail. Toute sa famille se répartit chez les voisins. Lui même est amené à veiller une grande partie** de la nuit. **Je suis persuadé qu'il accepte bien volontiers ce sacrifice. C'est pour cela que je pense qu'on ne devrait pas** abuser.

KADI

— Il est facile **de faire des discours ,de critiquer... Vous fuyez les responsabilités et vous discutez ensuite les ordres** de ceux qui font **marcher** le moulin !

RACHID

— •...• :'.!9i iaranis renoncé à mes responsabilités...

KADĪ

—•• t n ".••? respecter la hiérarchie... Tu **dois savoir que je n - -V! ;::: • de e.;inp*es à te rendre. Des raisons bien précises, q, >** je n'ai pas à te donner, ont **^uide ma décision. Tu**

RACHID

— **Très bien, je ne discute plus. Je voudrais seulement te rappeler** que j'attends toujours **mon maquis...**

KADr

— {{{cHcanl iu scène) Tu **recommences ! Ce n'est pas le** moment tb plaisanter. Si lu **m'abandonnes maintenant,** ce "era la désertion.

RACHID

— ;;pîi le .-ut;, abasourdi) De Ja désertion "...

SCENE 8 LE PREMIER

PAYSAN

— Que pen-;----tu de la situation V

LEDEUXIEME

— Une \e ux - tu crue j'en pense ?.. Rien.... Et toi ? LE

PREMIER

— AJo,' non plus... A **propos, tu parles de quoi exactement** >

LEDEUXIEME

— Moi '!' je ne parle de rien. C'est **toi qui parles. LE**

DEUXIEME

— Oui, je louhiis **savoir si on pense, tous les deux, la** même chose.

LEDEUXIEME

De quoi ⁷

LEPREMIER

— **De la situation en général... Je ne sais pas moi, de... de** la cotisation **exceptionnelle par exemple ?**

— Ah ! De la cotisation exceptionnelle ?.., De cette cotisation qu'on nous demande d'urgence ? Eh bien je pense... Qu'est-ce que tu veux que j'en pense ? ;

LEPREMIER

— Dans le fond .oui, je crois que tu as raison de penser comme ça...

LEDEUXIEME

— Je vois que nous sommes du même avis... LE

PREMIER

— Tout à fait... Dis-moi, c'est KADI qui le demande la cotisation ?

LEDEUXIEME

— Oui, c'est lui... Eh bien ?

LEPREMIER

— « Eh bien ? Eh bien ? » C'est tout ce que tu trouves à dire ?

LEDEUXIEME

— Tu penses que ce n'est pas normal...

LEPREMIER

— Moi ? Je n'ai jamais dit cela !

LEDEUXIEME

— Je n'ai rien dit. non plus, contre KADI.

LEPREMIER

— C'est un homme remarquable !

LEDEUXIEME

— Oui, il n'a pas d'équivalent !

LEPREMIER

— (tristement) Tu vois, nous pensons finalement la même chose.

LEDEUXIEME

— (tristement) Oui. exactement la même chose...

(rideau)

SCENE 9

(Maison de RAHIM. Lorsque le rideau se lève, MINA e-it s?!;Ze. RAHIM. en tenue de sergent, entre aussitôt)

RAHIM

— R4HIM :

— Ma mère ! (ils s'embrassent),

MINA

— Quelle joie dans la maison ! On me donne toujours de tes nouvelles, mais je voulais te revoir, te parler... Tu es splendide dans ton uniforme ! On t'a noimné sergent n'est-ce pas ?

RAHIM

— Oui mais je ne le méritais pas déjà...

RAHIM

— Je sais que lu le mérites, mais tu n'aimes pas les honneurs, tout comme ton père — que le paradis soit sa demeure ! — Il y a cependant des choses que tu ne peux pas cacher : c'est ton coin-âge, c'est ton dévouement, c'est...

RAHIM

— ÎNe parie pas de cela. Tu as beaucoup souffert après mon départ, lorsque nous avons été dénoncés, mais tu ne l'as pas montré. Tous ceux qui me parlaient de toi, c'était avec admiration.

MINA

— 'Non Ma fierté, c'est lorsqu'on parle de toi dans le yiHa?»e, Tu i'e.^H fait une grande réputation, dans toute la

R\HIM

— Ce qui est sûr. c'est que les parachutistes me connaissent bien... Dis moi comment ils se sont conduits ? Pourquoi LOUISA ei SAAD sont-ils partis à Agouni ?

MINA

----- Apre? b dénonciation, ils sont venus très nombreux, tua.i-5 on rions a avertis, à temps, qu'ils arrivaient. LOUISA s'*:it cachée immédiatement chea les voisins. Ils ont essayé par tous les moyens de me faire sortir. J'ai refusé. Ils m'ont traînée dehors. Je suis revenue aussitôt. J'ai com-

tr.'is qu'ils voulaient brûler la maison... Ils n'ont pas osé iietire le feu quaml ils ont vu qu'il fallait qu'ils me brû-i;:it d'abord ! Biais avant de partir, ils ont tout cassé...

RAHIM

— Tu es admirable !

—-- Ensuite Us venaient régulièrement dans l'espoir de le surprendre. LOCJISA se cachait, chaque fois, chez les voisins... Mais ils ont fini par le savoir. Ils se sont mis à rassembler tout le monde, hommes et femmes, ,et BAREK, le célèbre mouchard de Béni Ouali, était chargé de la repérer...

RAHIM

— Dis-moi tout, je t'en supplie...

MINA

— Ce « chien du Capitaine » comme on l'appelle était bien incapable de la reconnaître. Il désignait n'importe quelle jeune fille. Cela devenait insupportable pour LOUI-SA. Il suffisait que le Capitaine sache qu'elle n'est plus là pour que nous ayons la paix. Alors elle est partie avec SAAD. dans un lieu, sûr à Agouiii. Pour l'instant, personne ne sait où elle est. mais jusqu'à quand ?

RAHIM

— J'ai su aussi qu'ils ont failli arrêter mon jeune frère...

MINA Mais

je ne les ai. pas laissé faire !

— On me l'a raconté. Il paraît que tu étais méconnaissable ce jour là... Tu les a suivis jusqu'à la mairie en criant de toutes tes forces. Ils ont eu beau te repousser, te frapper, tu as réussi à rejoindre le camion où il l'avait mis. Tu as pris mon frère par la main et tu ne l'as pas lâché... C'est bien cela n'est-ce pas ?

MINA

— Ck

RAHIM

— Au milieu des chars, c'était toi qui impressionnais par ta furie. Tu es vraiment notre meilleur

cv!" •>],_•. Cc'rune de nombreuses femmes de ce pays, tu if. T ; - ;:env! tête, avec comme seule arme la détermination ci !?, i:,i. Votre i.iérite est immense. Et la révolution ne

MINA

— - "'it pR=Kf\< le nuit dans notre maison ?

RAHIM

— Oui. A\ec mon groupe. C'est agréable de se trouver chez soi.... Parle-moi un peu de ma femme et de mon *fnf*. Ont-ils bien supporté mon absence ?

MINA

— SAAD beaucoup plus que LOUISA. J'ai eu beaucoup de peine à la consoler lorsque tu es parti. Dès qu'on parle (l'acrocchage, d'opérations dans notre région, elle devient triste, et se tourmente. Elle reste suspendue aux informations que nous apporte le vieux poste de radio. Le moindre espoir rie paix l'illumine, lui redonne confiance.

Heureusement que SAAD est là. C'est lui son soutien le pins ferme.

RAHIM

— je suis sûr que tu l'as beaucoup aidée toi aussi.

MINA

— C'est eu la consolant que je me consolais. Il est difficile de ne pas être affecté par ton absence.... Moi aussi, j'attends ton retour avec impatience, ne l'oublie pas. Pro-îè'jf toi bien contre leurs avions, leurs chars, leurs machines qui crachent du feu... Fais attention à toi ^mon petit.

RAHIM

— Rassure-toi. Je commence à bien connaître leurs méthodes.

(Il " C l f f D entre précipitamment)

SCENE 10

RAHIM—

Qu'y a-t-il RACHID ?

RACHID

— j'ai un message à te communiquer... Un message important.

RAHIM

— Tu ne pouvais pas attendre l'arrivée du groupe ?

RACMIO

— Non. Il fallait que je te vois avant KADI...

RAHIM

— Explique-toi. (RACHID regarde MINA) Ma mère, veux-tu nous laisser quelques minutes ?

SCENE 10

MINA

— (s'esquivant) Oui. (A RACHID) La prochaine fois, vous me laisserez au moins le temps de le voir !

RACHID

— KADI est un traître.

RAHIM

— KADI ? Mais c'est impossible !.....

RACHID

— J'en suis moi-même suffoqué. J'avais pour lui, autrefois, tellement d'admiration...

RAHIM

— Ai-je bien entendu ? KADI collabore ?

RACHID

— Non. Pas encore, du moins à ma connaissance. Pour l'instant il est en train de détourner l'argent arraché à nos pauvres paysans.

RAHIM

— Explique-toi, tu sais qu'il nous faut des preuves formelles.

RACHID

— je t'avais dit la dernière fois qu'il se comportait comme le maître du village, et qu'il refusait toute discussion...

RAHIM

— Je pensais que tu exagérais. Je sais que KADI est très autoritaire et que pour les cotisations, il est intraitable.

RACHID

— Il est maintenant devenu un véritable tyran. Il veut mettre la population à ses pieds. Il a dénoncé des innocents. Il agit tous les jours avec partialité et gare à celui «fui s'oppose à sa volonté !

RAHIM

— Mais c'est très grave... Tu as vécu cette situation et tu n'as rien fait pour la combattre ?

RACHID

— Pourquoi le nier ? J'avais peur de lui. Il est capable de toutes les calomnies. Il trouverait facilement de faux maquisards pour se débarrasser de moi. Il a bien fait ses calculs. Depuis qu'il sait que je ne l'approuve pas il me surveille. Mes contacts avec les groupes sont les plus réduits possibles. Il n'y a que toi que je connaisse vraiment. A toi seul je pouvais parler sans risque de tomber dans un guet-apens tendu par lui.

RAHIM

— Comment as-tu su qu'il a détourné les cotisations ?

RACHID

— On s'est aperçu, BACHIR et moi, que notre village payait un peu plus, chaque mois, que les villages environnants. Alors nous avons décidé d'y voir clair, à propos de la cotisation exceptionnelle, car il y avait cette fois des sommes importantes. BACHIR, qui surveillait KADI, pendant le versement, a réussi à savoir que seule la moitié des sommes a été à notre armée ! Je" me suis occupé de rechercher ce que devenait le reste. Pour cela je surveillais tous ses envois. J'ai appris qu'il écrivait des lettres à on de ses amis d'Alger, et qu'il les donnait à des commissionnaires sûrs. J'ai réussi à convaincre le plus honnête d'entre eux qu'il fallait que je prenne connaissance du contenu de ces lettres pour les besoins d'une importante enquête. J'ai découvert, alors, avec stupéfaction que ces lettres, qui étaient en réalité de petits paquets, étaient bourrées de billets de banque...

RAHIM

—C'est incroyable,, (un temps) Fais bien attention, rassemble toutes les preuves. Toutes. Ce sera terrible.

RACHID

— Il attend la première occasion pour fuir... Auparavant il cherche à assouvir sa haine. Je le sens nerveux, pressé, surtout depuis l'exécution du mouchard.

RAHIM

— Ah ! Ne me parles pas de celui-là. Comédien ou pauvre type, il nous en a fait voir...

RACHID

— Sa culpabilité était indiscutable.

RAHIM

— Il fallait le voir justifier, de bonne foi, toutes ses lâchetés, clamer son attachement aussi bien pour la Révolution que... pour les parachutistes ! Condamné, le voilà qui se traîne par terre, nous supplie, nous parle de ses enfants, nous demande un sursis...

RACHID

— C'était un mouchard né. Il n'y avait pas d'autre solution que de le supprimer.

RAHIM

— Un animal nuisible est définitivement condamné. Un homme, c'est différent. On peut le changer.

RACHID

— Fallait-il lui pardonner toutes ses lâchetés ?

RAHIM

— Non. C'était surtout un pauvre diable, inconscient, incapable de réfléchir... En temps normal nous aurions essayé de le redresser. Mais, aujourd'hui, la Révolution ne souffre aucun obstacle. Elle ne peut pas attendre. Il faut aller vite et nous n'avons pas le choix des moyens. Il a subi un peu le sort de tous les chiens du village qu'il a fallu tuer pour les empêcher d'aboyer...

RACHID

— il y a des traîtres intelligents, et ceux-là nous font infiniment plus de niai que les parachutistes. KADI, tout seul, vaut un bataillon. S'il se rend aux Français, ce sera la catastrophe pour toute la région.

RAHIM

— C'est pour cela que nous allons agir vite. Pour lui nous serons impitoyables, car il sait *ce* qu'il fait. Si vraiment il a trahi... J'ai encore de la peine à le croire.

RACHID

— J'ai longtemps douté, moi aussi, avant d'avoir ces preuves indiscutables...

— Je le confondrai ! Attention, le voilà ! (entre KADI)

SCENE 12

KADI

— (a RACHID) Ali ! Tu es là ! Je te cherchais partout.

RACHID

— Je suis là : je **t'écoute**.

KADI

— Il y a trop de problèmes, je ne peux pas tout résoudre si on ne m'aide pas. Je suis épuisé, je n'en peux plus !

RAHIM

— Explique-toi, qu'est-ce crui ne va pas ?

KADI

— • Oh, je suis absolument écœuré, ce village me dégoûte. Une bande de vauriens, d'égoïstes, d'avares ! Impossible de se faire comprendre. Je me tue à les persuader...

Non, avec eux il n'y a que la force qui compte. (Un temps)
RAHIM. il y a plusieurs personnes à exécuter...

— Plusieurs- ' !

RAHIM

— Oui une disait

KADI

RAHIM

— Une dizaine ! Tu déraisonnes... Mais qu'ont-ils fait ?

KADI

— Ce sont tous des avares, des lâches, des défaitistes.... Ils découragent les autres, par leur résistance passive à toutes nos directives ! Tu connais ce vieil imbécile de Si

SALEM. Et je crois même que tu l'estimes. Eh bien en voilà un qui a refusé de payer la cotisation exceptionnelle !

RACHID

— Il avait seulement dit qu'il n'avait pas d'argent...

KADI

— Pour moi c'est un refus. Notre autorité est bafouée. La situation est grave. Il faut frapper les coupables sans attendre...

RAHIM

— D'accord pour châtier les coupables, mais les vrais coupables. Doit-on exécuter SI SALEM parce qu'il n'a pas d'argent ?

KADI

— Ah ! Tu es bien naïf ! Je suis sûr qu'il en a. Ils en ont tous mais ils le cachent. Combien de fois j'ai répété que c'était exceptionnel, que notre armée ne pouvait attendre, et qu'il fallait que chacun se débrouille ! Il y a de plus en plus de gens réticents autour de certains meneurs comme SI SALEM. Si on ne donne pas l'exemple, ce village est perdu...

RAHIM

— Tu es sûr de ne pas confondre réticence et pauvreté ? Tu sais que la cotisation doit être obtenue par la conviction et non par la force. Elle doit être une obligation morale, et non un impôt.

KADI

— Ces gens-là n'écoutent pas les discours. Si on veut se faire entendre, se faire respecter, il faut sortir son couteau... C'est pour cela qu'il faut sévir. Il faut frapper vite, sinon c'est la catastrophe "... Ce sont tous des lâches, ils ne méritent aucune pitié...

RAHIM

— Tu t'emportes et tu déraisonnes...

KADI

— (sans l'entendre) Tous, je te dis tous des vauriens, tous des traîtres ! Personne pour se sacrifier.... Il faut supprimer ce village, le rayer de la carte, lui mettre le feu !

RAHIM

— Ce n'est *pas* une solution. Un militant, un vrai révolutionnaire, ne doit jamais se décourager. Le peuple, il faut le comprendre. le forger, le séduire presque par les vérités nouvelles? qu'il n'a jamais connues...

(Pendant le dialogue entrent des maquisards — le groupe de RAHIM — que RACHID fait asseoir)

KADI

— Non. non. ce village est unique, désespérant, irrécupérable. Dieu lui même finirait par être découragé.

RAHIM

— Tu as tort. Les gens sont très pauvres ,on ne doit pas leur demander l'impossible. Il faut étudier le cas de chacun. Les gens sont surtout très fiers et très dignes. Ils n'acceptent pas le langage de la force. Voilà ce qu'il faut que tu comprennes...

RACHID

— (à RAHIM) Tu perds ton temps...

KADI

— (toisant RACHID) Quoi ?

RACHID

— Je disais qu'on perdait du temps.

KADI

— Et après ? *Il* faut bien résoudre les problèmes, non ?

RACHID

— Pour moi, iJ y a longtemps qu'ils sont résolus.

KADI

— Pour toi. tout est simple, tant que c'est KADI qui travaille...

RACHID

— Qu'est-ce que *tu* veux dire par là ' ? (

KADI

— Que iu ferais mieux de m'aider.

RACHID

— Je fais ce que je dois faire, mais je n'approuve pas ce que tu fais.

KADI

— C'est pour cela que tu me mets les bâtons dans les roues, que tu sabotes les réunions, que tu me dénigres en privé avec tes amis ? RAHIM, aujourd'hui je n'en peux plus, je porte plainte.

RAHIM

— C'est vraiment du beau travail...

RACHID

(à KADI) C'est tout ce que tu me reproches ? Eh bien fais ton rapport.

KADI

— Je vais le faire puisque tu l'as cherché !

RACHID

— Le mien est déjà fait. J'ai des preuves.

KADI

— (pâle) des preuves de quoi ?

RACHID

— Traître !

KADI

—r Lâche ! menteur ! RAHIM, tu ne l'as pas écouté ?

RACHID

— Aujourd'hui, enfin, tu vas rendre des comptes !

KADI

— (à RAHIM) Tu ne le crois pas, hein ? Hein ? (Devant le silence de RAHIM, il se tourne vers RACHID) Qu'est-ce que tu as inventé ? Tu veux me succéder ?

RACHID

— Qu'as-tu fait de notre argent ?

KADI

— (S'élançant sur lui, mais arrêté par les maquisards). Salaud ! Crapule ! Je te tuerai, je te tuerai !...

RAHIM

— Cela suffit. Plus un mot ! Le jugement aura lieu ce soir !

ACTE III

SCENE 1

f Dan s une vieille maison, à Agouni. LOUISA, SAAD)

SAAD

— (de son lit) Maman, pourquoi tu ne dors pas aujourd'hui
7

LOUISA

— j'ai beaucoup de travail... Ne t'inquiète pas, dors, dors, repose-toi. Demain tu te lèveras de bonne heure.

SAAD

— Je ne suis pas fatigué. Je voudrais veiller avec toi.

LOUISA

— Mon, il faut que tu dormes. Il est tard. (Un temps, Ijr'ih d'avion).

SAAD

— Maman, j'entends des avions...

LOUISA

— Il n'y a pas d'avion la nuit, c'est certainement l'orage.

SAAD

— (Un temps) Je voudrais qu'on retourne dans notre maison. Il y a longtemps que je n'ai pas vu ma grand-mère.

LOUISA

— On y retournera. Quand la guerre sera finie.

SAAD

— Comment c'est après la guerre ? (Un temps, LOUISA ne réponds pas) Hein maman ? Après la guerre... Est-ce qu'on peut voir son papa ? Est-ce qu'on peut sortir la nuit ?

LOUISA

— (les larmes aux yeux). Mais oui, mon petit, on peut tout faire après la guerre. Tout... (Un temps) Dors, mon "afant, dors. Dors maintenant.

(LOUISA fait quelques pas. Bruit d'avion. LOUISA sursaute. Elle se penche sur un vieux poste à piles et l'allume. On entend :)

« Ici Alger, Radiodiffusion Télévision Française. Voici nos dernières informations :

— Une mère met au monde des quintuplés en Australie

— Berlin reste toujours le point chaud du globe

— Monsieur Robert Lacoste. Ministre Résidant en Algérie, vient de proposer au gouvernement, la construction de gratte-ciels à Alger.

— Et voici pour finir, le bilan hebdomadaire. Pendant la dernière semaine de Juillet, au cours des opérations jumelées Ouisiti et Kangourou, 650 hors la loi ont été abattus, 400 rebelles mis hors de combat et 250 terroristes arrêtés. Une centaine d'armes ont été récupérées, parmi lesquelles de nombreux couteaux et gourdins. Aucune perte n'est à signaler du côté des forces de l'ordre.

Et maintenant, nous vous proposons d'écouter un appel pour la fraternisation par le Bachagha Bouchlaghem. (LOUISA arrête la radio. Entre RAHIM).

SCENE 2

LOUISA

— **RAHIM !**

RAHIM

— Comme je suis heureux de te revoir !

LOUISA

— Quel bonheur ! Je t'attendais avec impatience

RAHIM

— - J'ai demandé qu'on t'avertisse. Je ne voulais pas te surprendre au milieu de la nuit.

LOUISA

— Je savais quand même que tu viendrais. Je le pressentais. Cela fait longtemps que tu es parti !... (triste) Mais on m'a dit que tu dois repartir immédiatement...

RAHIM

— Comment va le petit ?

LOUISA

— Il dort, mais je vais le réveiller. Il a tellement envie de te voir...

RAHIM

— -Non, cela va peut être l'effrayer. Tout à l'heure. Laisse-le dormir.... Comme il est beau !

LOUISA

— II te ressemble... Quel dommage que tu ne restes pas quelques jours avec nous, SAAD a besoin de mieux te connaître. Ne peux-tu pas rester au moins jusqu'à demain ?

RAHIM

— *Ce* n'est pas possible. J'ai obtenu une permission spéciale, je n'ai que quelques instants. Mais rassure-toi. Dans peu de temps je viendrai plus souvent. Cette dernière période a été très chargée. ,

Dis-moi, est-ce que tu as eu des ennuis ? Il ne savent toujours pas que tu es ma femme ?

LOUISA

— Non, pas ici. Mais ils ont deviné que j'étais instruite, et chaque fois, ils essayent de me faire parler. Un jour ils ont voulu m'emmener, mais j'ai ameuté les femmes du quartier. Elles se sont mises à crier ,à protester ,à pousser des you-yous jusqu'à ce qu'ils me relâchent... J'ai compris beaucoup de choses ce jour là. Je sais maintenant ce que c'est la solidarité.

RAHIM

— Sont-ils revenus depuis ?

LOUISA

— Oui. Mais ils ne m'ont pas ennuyée. Ne t'inquiète pas, je résisterai à tout, je me tuerai plutôt...

RAHIM

— Tais-toi !

LOUISA

— Pardonne-moi. J'ai honte de te parler de moi. Tu dois tellement souffrir, te dépenser... Comme tu as maigri !

RAHIM

— Non, je me sens très bien. (Bruit d'avion. RAHIM tend l'oreille).

— Laisse-moi te regarder. Est-ce que tu dors bien dans la campagne ? Tu n'es pas habituée... Et tes repas ? Tu manges bien au moins ?

RAHIM

— Ne te fais pas de soucis, nous sommes très bien organisés. (Souriant) Et puis, je n'y suis pas allée pour bien manger et bien dormir.

LOUISA

— Cet hiver, pendant qu'il pleuvait et qu'il faisait froid je me disais « mon Dieu, il va tomber malade... Y a-t-il au moins quelqu'un pour le soigner ? ».

RAHIM

— (souriant) Oui, nous avons tout ce qu'il faut, et plus on avance et mieux on s'organise.

LOUISA

— ,] 'en suis très heureuse. (Devenant triste) J'ai appris que KADT a été exécuté. Il a donc trahi !

RAHIM

— Pis que cela, il a profité de ses responsabilités pour jouer au petit dictateur et extorquer de prétendues cotisations... C'était très grave pour la révolution. On s'en est aperçu à temps, mais il y a déjà beaucoup de dégâts. Notre village se remet difficilement de tout ce qu'il a subi.

LOUISA

— Ouans je pense que les parachutistes ont traqué KADI pendant des mois...

RAHIM

— Pour eux, c'était l'ennemi numéro un. Ils s'étaient juré de le surprendre et de « l'abattre » comme ils disent... Ils lui tendaient mille pièges, mais il leur glissait chaque fois des mains, à tel point qu'ils en avaient des cauchemars...

Ils le croyaient le cerveau de la résistance dans notre village. En réalité il leur rendait service. Il utilisait leurs méthodes. Il ne pouvait pas mieux les aider...

LOUISA

— Notre armée doit lutter sur deux fronts. Tu sais, j'ai bien changé depuis ton départ. J'ai réfléchi à tout ce que tu me disais et j'ai découvert combien tu avais raison. Notre guerre est juste, on ne pouvait pas l'éviter... Ta confiance

en la victoire m'a progressivement gagnée. Je ne crains plus ta défaite.

RAHIM

— J'en suis heureux LOUISA. A vrai dire, je n'ai jamais douté de tes sentiments.... (Bruit d'avion) Bizarre ce bruit d'avion.... (RAHIM esquisse un mouvement vers la porte)

— Tu ne vas pas partir déjà !

RAHIM

— Non. Mais des **avions à cette heure-ci, ce n'est pas normal**. Il se **prépare quelque chose**.

LOUISA

— Oh mon Dieu ! Ils ne **vont pas venir aujourd'hui ?**

RAHIM

— C'est possible. Ils doivent savoir que nous avons eu dans les environs une importante réunion. Il est possible qu'ils essayent de nous rechercher. Mais n'aie pas peur, ils repartiront bredouilles comme d'habitude.

LOUISA

— Je vois un jeune homme qui arrive... (entre un jeune)

SCENE 3

RAHIM

— (au jeune) Qu'y-a-t-il ?

LEJEUNE

— Ratissage. Nous **n'avons pas eu le temps de les voir** arriver. Les **avions ont largué des parachutistes autour des** villages de toute la région.... Viens **avec moi, nous allons** nous cacher.

RAHIM

— Il n'y a pas moyen de passer ? Toutes les voies sont occupées ?

LEJEUNE

— Les guetteurs nous ont signalé des parachutistes partout....

RAHIM

— Bon, je te suis. Je reviens LOUISA, sois tranquille.

LOUISA

(entre brusquement un deuxième jeune)

SCENE 4 LE DEUXIEME

JEUNE

— Inutile. La cache est découverte. Les parachutistes y sont déjà. Il y a eu dénonciation.,,

RAHIM

— **Encore un mouchard !**

LE PREMIER

— Qu'allons-nous faire ?

RAHIM

— Cachons-nous quand même. Chacun de son côté. Etes-vous armés ?

LES DEUX JEUNES

— (montrant des pistolets) Oui.

RAHIM

— Cachez-vous mais gardez les armes à la main. S'ils vous découvrent tirez sans hésiter ! Si vous ne les tuez pas, ce sont eux qui vous tueront.

LES DEUX JEUNES

— Tu peux compter sur nous — C'est d'accord.

RAHIM

— « Bonne chance, et soyez des hommes ! ». SCENE 5

(Même décors que précédemment. LOUISA est seule avec l'enfant SAAD endormi. On entend de grands coups à la porte)

UNE VOIX

— Ouvrez vite ou on casse la porte.

LOUISA

— (Se précipitant) Voilà !

(Entrent six parachutistes, dont le lieutenant, accompagné d'un homme titubant)

LE LIEUTENANT

— (à l'homme) C'est elle ⁷

L'HOMME

— (difficilement) Oui.... C'est.... elle

(Les parachutistes fouillent la maison sans ménagement)

T.E LI KI? TENANT

— C'est bien toi la femme du sergent RAHIM ? (LOUISA ne répond pas) Tu ne veux pas répondre ? Pourtant tu parles bien Français.... (aux parachutistes) Bon, nous allons l'emmener. (Le? parachutistes se précipitent sur elle)

LOUISA

— (fort) Ne me touchez pas !

SAAD

— (réveillé) Maman ! Maman ! Maman ! (L'enfant essaye de libérer sa maman tenue par les parachutistes)

LE LIEUTENANT

— Sortez-moi ce gosse ! (Deux parachutistes trainent SAAD hors de la scène, on entend encore « maman » pendant un court instant).

LOUISA

— Vous êtes des lâches de vous attaquer aux femmes et aux enfants !

LE LIEUTENANT

— A la bonne heure. Voilà qu'elle se met à parler. Il ne lui reste plus qu'à avoir de bous sentiments. (Aux parachutistes) Lâchez-la. Vous avez tout fouillé ? Bon. (Montrant l'homme) Sortez-moi cette loque, et continuez à fouiller le quartier. Pendant ce temps-là je vais la faire choisir : ou elle parle, ou on l'embarque.

(Ils sortent)

SCENE 6

LE LIEUTENANT

— Alors ? On a fini quand même par te découvrir, hein ? Tu te croyais bien à l'abri, dans ce petit hameau. Dis-toi bien que rien ne nous échappe, nous finirons par tout savoir ! Ce n'est pas la peine de faire la tête... On te fait une petite visite, c'est gentil, non ? Je sais, tu ne t'y attendais pas, mais on ne peut pas toujours avertir.... Comprends-tu ? Bon, trêve de plaisanterie. Si je ne t'ai pas fait arrêter, ce

n'eat pas pour ks beaux yeux. Je veux discuter sérieusement avec toi. Je vais te donner une chance. Tu es une femme intelligente, instruite, je suis sûr que tu me com-prndras.... Personnellement je ne te veux pas de mal. Mais ton raari est fellagha. Et les fellaghas, nous allons les liquider tous, sans pitié. Et toute leur race avec...

Hors écoute-moi bien. Nous savons que ton mari est dans les environs. Tous les villages sont encerclés. Il faut que tu saches qu'il n'en sortira pas vivant. Toutes les maisons où il y a des rebelles vont sauter à la dynamite....

Eh bien, moi, j'ai pitié de vous. Parce que vous n'êtes pas comme les autres. Vous êtes un couple civilisé, votre place n'est pas dans ce bled arriéré. Comment avez-vous été amenés à vous engager dans une pareille histoire, avec des voyous, des voleurs .des bandits de grands chemins ? J<:: .me le demande... Aviez-vous bien réfléchi ? Ce n'est pas possible. Je suis sûr que vous avez été trompés.

Soyons sérieiax ! Penses-tu vraiment que les quelques paysans qu'on a forcés à prendre le maquis, encadrés par des bandits, puissent faire quelque chose pour ce pays ? Je ne parle pas de ces prétendus chefs, qui mènent la belle vie au Caire ou ailleurs, pendant qu'ici vous endurez les pires souffrances, la faim, la misère...

Je suis sûr que tu n'es pas insensible, que tu comprends combien vous avez été bernés, entraînés par des meneurs... lou mari te l'a certainement dit, et au fond de vous mêmes vous regrettez. Je viens vous dire moi, qu'il n'est pas trop tard, qu'il est encore temps d'y remédier. Cela ne dépend que de toi, mais il faut agir vite. On voudrait bien aider les gens comme vous à sortir de l'impasse. Les autres, c'est de la racaille. Tous ces miteux, ces imbéciles, ces bons à rien, nous allons les nettoyer pour que cette terre redevienne propre et belle, comme nous l'avons faite, nous. Nous, les gens honnêtes, instruits capables de travailler.

Ton mari est pris dans l'engrenage. Seule, toi tu peux le sauver. Je te donne une occasion unique, si tu veux la saisir. Il faut que tu prennes ta décision immédiatement. Voilà ce que je te propose : si tu veux sauver ton mari, dis-moi tout de suite, dans quel village et dans quelle maison il se cache ? Inutile d'essayer de jouer au plus fin avec moi. Je suis sûr que tu sais où il est. Car vous

vous êtes rencontrés ces jours-ci,... Tu m'indiques exactement où il se trouve et je promets qu'il aura la vie sauve. Parole de militaire ! Tu m'as bien compris ? Un seul mot de ta bouche et finis pour vous les tourments, la sépara-itia, la guerre. Je vous libérerai ensemble. Vous irez à Alger tous les trois, avec votre petit et vous serez bien tranquilles...

(Un temps) Avant de répondre ,réfléchis bien, mais décide-toi. Je n'ai pas de temps à perdre. (Un temps) Tu ne dis rien ? Tu préfères qu'on t'arrête, qu'on t'emmène là-bas ?.... Tu dois savoir qu'on est pas tendre ,même avec les femmes... (Il s'approche) Tu vas parler, oui ? (Un temps) Tu es pourtant bien mignonne... (Il s'approche, LOÛISA recule) Ne m'oblige pas à sévir. Si tu choisis le camp de nos ennemis tant pis pour toi. N'oublie pas que &î on t'emmène, tu passes à la casserole... Ce serait vraiment doTOMage.... Car tu es une jolie femme... (Il s'approche, LOU ISA recule) Tu ne veux rien dire ? (Il s'approche) Tu es vraiment belle ! (LOÛISA recule) Tu as peur de moi ? je ne te ferai pas de mal ! Je suis civilisé moi !

....
— (Un temps) Je veux seulement t'embrasser. Tu veux bien ? Nous sommes seuls, jamais personne ne le saura... (I! <?'approche) Hein, rien qu'un baiser ?

LOÛISA

— (se protégeant derrière un meuble) Allez vous-en !

LELIEUTENANT

— M'en aller ? C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Bon, je partirai, mais pas tout seul. J'ai besoin de ta compagnie maintenant. Dans mon lit. Ah ! Vous êtes toutes difficiles et fières par dessus le marché. Des misérables «j«i se permettent d'être fières... Eh bien aujourd'hui, c'est fini ! Adieu l'honneur ! Tu seras à moi parce que je te •eux. Ton mari n'avait qu'à rester à la maison pour te défendre. (Il repousse le meuble et se retrouve devant î.OÛISA)

LOÛISA

— Au secours ! Au secours !

(One trappe s'ouvre brusquement. RAHIM sort, mitraillette au poing).

SCENE 7 RAHIM

— Misérable !

LELIEUTENANT

— (**les mains** en l'air) Oh !

RAHIM

- Pas un mot ! NOMS allons régler nos comptes aujourd'hui. Oui, je suis le sergent RAHIM. Depuis le temps que tu cherches à me voir, tu devrais être content S

LELIEUTENANT

-- (tremblant) Rends-toi... et tu auras la vie sauve...

RAHIM

--• Me rendre à toi ^l: Pauvre type ! Tu vas payer aujourd'hui. (Le lieutenant est pâle) Ah ! Tu as peur de **la** mort... Il est plus facile de tuer que de mourir, hein ? de massacrer des innocents, ou de torturer de pauvres diables...

LELIEUTENANT

—~ Au secours ! An sec... (RAHIM, se jette brusquement sur *lui*, lui ferme la bouche et lui porte un terrible coup de poignard).

LOUISA

— RAHIM !

RAHIM

— Oui ! Un serpent de moins...

LOUISA

— Mon Dieu, c'est terrible ! Qu'allons-nous devenir ?

RAHIM

— Il faut partir vite. Tu ne resteras plus ici, je t'emmène. Donne-moi un burnous. Nous allons passer l'un après l'autre l'autre comme si nous allions au champ....

LOUISA

— Je ne veux plus te **quitter**.

RAHIM

— je te suivrai de près. Sois sans inquiétudes....

LOUISA

— **Et notre enfant ?**

RAHIM

— Ma mère s'en occupera comme nous mêmes. Tiens (il !<; <!imne un pistolet), cela peut toujours servir. Je te i«trouverai à la sortie du village près de la fontaine. Aie confiance, tout se passera bien.

LOUISA

— Tu es tout seul, comment vas-tu faire ?

LOUISA

— Rassure-toi. Je n'ai pas peur d'eux.

(rideau)

SCENE 8

(*Maison de RAHIM. MINA, SAAD*)

MINA

— C'était un ratissage comme d'habitude, n'est-ce pas ?

SAAD

— Non, pas comme d'habitude. Ils étaient très nombreux, ils fouillaient partout, renversaient les jarres, cassaient les plats... Oh, comme ils étaient méchants !

MINA

— Ce n'est rien. Ce n'est pas la première fois. Laisse-les faire, nous réparerons tout cela...

SAAD

— Et s'ils arrêtaient Maman ?

MINA

— N'aies aucune crainte. Ta maman n'a rien fait pour qu'ils l'arrêtent. (Un temps) Comment as-tu réussi à te sauver ?

SAAD

— Ils ont voulu m'en empêcher avec leur mitraillettes, à la sortie du village. Mais je n'ai pas eu peur. Je suis resté là... Alors ils ont fini par me laisser passer.

MINA

— C'est dangereux ce que tu fais là. Il ne faut plus recommencer à te promener entre les villages pendant leurs ratissages. Ils tirent sur tout ce qui bouge dans les champs et dans les sentiers.

SAAD

— (irand-mère, quand je serai grand, j'irai au maquis, n'est-ce pas

MINA

— Tu voudrais y aller vraiment ?.. D'ici-là, mon petit, nous aurons gagné la guerre. D'ici là les gens seront plus heureux. Nous ne ferons plus la guerre aux colons, mais nous aurons d'autres soucis. Celui de donner à manger à chacun ,en permettant à toute la population de notre pays de gagner sa vie de travailler celui d'instruire tous les enfants, sans exception...

SAAD

— Mais Grand mère, nous avons détruit l'école du village...

MINA

— Nous la reconstruirons. Ce sera l'une des premières tâches. Ceux qui ne savent ni lire, ni écrire, sont pareils à des moulons. On en fait ce qu'on veut...

SAAD

— Pourquoi avons-nous détruit l'école ?

MINA

— Oh, c'est très simple. Te rappelles-tu le dernier instituteur que nous avions ? C'était un très brave homme. Autre chose que ces parachutistes. Il aimait ses élèves, il se sentait chez lui dans ce village. La guerre n'a pas changé ses sentiments. Il ne voulait pas nous quitter... Il devait faire partie de ces gens qui comprennent mais qui ne disent rien.

Un jour, cependant, son inspecteur le convoque...

(Devant la scène l'inspecteur reçoit le jeune instituteur)

SCENE 9

L'INSPECTEUR

— Heureux de vous voir, mon vieux, vous êtes encore vivant ?

L'INSTITUTEUR— Vous plaisantez, Monsieur l'Inspecteur ?

L'INSPECTEUR

— Je plaisante ? Mais vous ne lisez pas les journaux ! Il y a des fellaghas partout dans ces montagnes. Et si vous restez là-has, vos jours sont comptés...

L'INSTITUTEUR

— Je peux vous dire que je me sens en parfaite sécurité. je m'entends bien avec tout le monde et je n'ai jamais été inquiété par qui que ce soit.

L'INSPECTEUR

— C'est provisoire. A l'Académie, nous avons mesuré tous vos risques. C'est pour cela que j'ai le regret de vous annoncer qu'il va falloir fermer boutique...

L'INSTITUTEUR

— Ce n'est **pas possible !**

L'INSPECTEUR

—• C'est l'insécurité partout dans le département. Notre devoir est de vous libérer avant qu'il ne vous arrive malheur. Vos collègues ont tous déménagé vers Alger ou les environs.

L'INSTITUTEUR

— je suis sûr qu'ils se sont alarmés sans raison. Dans le village on me demande de rester. Si vous saviez comme ces jeunes enfants ont soif d'apprendre ! Non, on ne peut pas les abandonner. Ce serait un crime... Monsieur l'Inspecteur, je vous demande la faveur de me laisser continuer mon travail.

L'INSPECTEUR

— Suvez-vous qu'il y a eu des enlèvements d'instituteurs, de missionnaires, de gardes champêtres ? Et qui ne sont pas revenus !

L'INSTITUTEUR

— Pas dans notre région, à ma connaissance.

L'INSPECTEUR

— Vous voulez braver le danger ? N'oubliez pas qu'il n'y a personne pour vous protéger.

L'INSTITUTEUR

— Ma seule activité c'est l'enseignement. Je ne fais pas de politique et n'ai que des amis. Par conséquent j'ai la conscience tranquille ,je ne crains rien.

L'INSPECTEUR

— • Vous voulez absolument continuer ?

L'INSTITUTEUR

— Oui.

L'INSPECTEUR

— A vos risques et périls ?

L'INSTITUTEUR

— Oui. Je crois qu'ils ne sont pas tellement grands.

L'INSPECTEUR

— Vous me signerez une déclaration dégageant ma responsabilité.

L'INSTITUTEUR

— **C'est entendu, Monsieur l'Inspecteur. Je vous remercie.**

L'INSTITUTEUR

— Bonne chance ! Faites votre testament quand même...

SCENE 10

MINA

— Il a continué à enseigner. Il savait que les maquisards venaient au village, et cela ne le dérangeait pas, au contraire. Il semblait s'occuper encore davantage de sou école depuis que l'Académie l'a abandonnée. Mais cela n'a pas duré longtemps : une nouvelle convocation lui donnait l'ordre de se présenter d'urgence chez l'inspecteur....

SCENE 11 (L'Inspecteur reçoit

l'instituteur, comme précédemment)

L'INSPECTEUR

— Désolé mon ami, mais cette fois il faut plier bagage immédiatement.

L'INSTITUTEUR

— -- je croyais vous avoir convaincu...

L'INSPECTEUR

— C'est un ordre impératif. Un ordre qui vient de haut. croyez-moi.

L'INSTITUTEUR

— On veut me protéger à tout prix ?

L'INSPECTEUR

Cette fois il ne s'agit plus de vous. L'Académie elle même n'y peut rien. Il n'y a plus qu'à exécuter.

L'INSTITUTEUR

— Je m'incline donc. Avec d'autant plus de regrets que je ne comprends pas... Peut être pouvez m'expliquer ?

L'INSPECTEUR

— 15ah ! Après tout je peux bien vous le dire, car de toute façon vous le saurez. La nouvelle division, celle qui vient de débarquer, il faut la loger... Et dans le bled ! Les guitounes, ça ne résiste pas aux fellaghas. Les écoles, par contre, ce sont d'excel]entes casernes...

SCENE 12

'NINA, SAAD)

MIN/.

— Voilà pourquoi nous avons démoli l'école. Nous l'avons fait une nuit, avant qu'ils n'arrivent. Ainsi nous les avons empêchés de s'installer chez nous. Nous gardons notre liberté.

SAAD

— je voudrais sortir pour avoir des nouvelles. J'ai entendu des coups de fusil du côté d'Agouni.

MINA

— Non, il faut que tu restes à la maison. Je dois aller à la fontaine, je ramènerai moi-même des nouvelles. Ne t'in-quit pas.

SAAD

— **Je voudrais voir ma mère, j'ai peur qu'il lui arrive quelque chose.**

KADI

— fis la verras tout à l'heure quand ils seront partis... Il faut que tu sois patient, courageux. Il faut que tu sois u« homme. Prêt à remplacer ton père, prêt à résister aux cour/s du destin. Tu es grand maintenant, tu dois comprendre,.

SAAD

— (lier) Va, Grand-mère. J'attendrai. J'attendrai le temps qu'il faut. Je ne crains rien, tu sais.

MINA

— - •• (sortant) Comme cela tu ressembles à ton père...

SAAD

— Je ne crains rien. Je ne crains rien. Je ne crains rien...

-eurent BACHIR et RACHID)

SCENE 13

SAAD

— "Vous venez voir ma grand-mère ? Elle n'est pas là. C'est moi qui garde la maison.

BACHIR

— Ce caressant) Tu es un bon garçon.

RACHID

—(hésitant) Depuis quand es-tu là ?

SAAD

— Depuis ce matin, j'ai quitté Agouni parce qu'il y avait beaucoup de parachutistes...

Sont-ils partis maintenant ?

BACHIR

— Oui... Ils sont partis.

SAAD

— Il y a eu un accrochage à Agouni, hein ? Dites-moi ?

BACHIR

— Ne t'inquiète pas de cela mon petit... Dis moi où est ta grand-mère ?

— lille tr-l à la fontaine. Je vais l'appeler si vous voulez. Mais raconte;- moi ce qui s'est passé à Agouni... Hein ? Vous savex, je suis habitué maintenant. J'ai déjà vu beaucoup ci accrochages. Je n'ai pas peur.

RACHID

— C"e:4 très bien, mon petit, c'est très bien. Tu PS un homme.

RACHID

— C'est très bien, mon petit, c'est très bien. Tu es un un homme.

BACHIR

— Vas chercher MINA, nous avons à lui parler.

SAAD

— Vous garderez la maison... (Il sort).

SCENE 14

RACHID

— C'est terrible...

— (ti n temps) Comment lui annoncer cela ?

RACHID

— • Je te laisse parler. Je n'en ai pas la force. (Un temps) Et si on lui disait seulement qu'il est blessé.... gravement blessé...

BACHIR

-- Ki LOUIS A ?

RACHID

- Je ne sais pas... Qu'elle est restée avec lui pour le soi-i/aer. par exemple ?

BACHIR

— Oui, mais tôt ou tard elle le saura. Elle ne nous pardonnerait pas de l'avoir trompée. (Un temps) Tout le monde en parle. Il est mort en héros. Avant de tomber il a massacré le groupe qui voulait le contrôler. Ils ont tiré sur lui de tous les côtés et avec toutes sortes de projectiles. Il était mort déchiqueté qu'il recevait toujours des grenades et des balles...

RACHID

— Rit LOUISA •'

BACHIR

— Elle a couru vers lui *dès* le début de la fusillade. Us Font touchée plusieurs fois .mais elle a réussi à rejoindre RAHIM et à mourir près de lui.

RACHID

— La nouvelle est trop brutale. MINA a beaucoup souffert. Cela risque de lui porter *un* coup fatal.

BACHIR

— Non. MINA n'est pas une femme comme les autres. Elle est solide comme un roc. Elle a affronté mille malheurs sans sourciller. Ce qui est difficile c'est de trouver les mets pour lui annoncer cette douleur supplémentaire. Mais je ne doute pas qu'elle la surmontera...

RACHID

— Là voilà...

SCENE 15

MINA

— Soye/. les, bienvenus dans cette maison.

RACHID

— Merci, merci MINA.

MINA

— Que puis-je faire pour vous ?

BACHIR

— (hésitant) MINA...

MINA

— Vous ne venez pas seulement pour avoir de mes nouvelles ?

RACHID

— Comment te portes-tu ?

MINA

— -- Oh Je suis vieille maintenant. Je me sens de plus en plus inutile. Asseyez-vous, je vais vous faire du café.

RACHID

— Non. ne te dérange pas. Nous sommes un peu pressés..

MINA

— - Vous avez besoin de quelque chose ?

BACHIR

— (à SAAD) Mon petit, cours chez moi dire à ma femme qu'elle fasse chauffer l'eau. Je vais prendre un bain. Dépêche-toi ! (SAAD sort

MINA

— (remarquant le manège) C'est le petit qui vous gênait ?

BACHIR

— Nous sommes venus te dire que RAHIM....

MINA

— Vous avez des nouvelles de RAHIM ? Hein ?... Ce sont de mauvaises nouvelles ?

BACHIR

— MINA, il y a eu un accrochage à Agouni...

MINA

— Mai;; RAHIM n'y était pas !

BACHIR

— Si.

MINA

— — Diies-moi ce qui s'est passé.

BACHIR

— RAHIM était avec LOUISA quand les parachutistes sont arrivés, et... il y a eu l'accrochage...

MINA

— Ils sont blessés ?... (Silence) Gravement blessés ? Hein ?... (Silence) Ils sont morts ! Dites-le s'ils sont morts !

BACHIR

— MINA, Dieu les a rappelés à lui...

MINA

— Morts ?....

BACHIR

— Oui. Morts en héros, morts pour la patrie, en plein combat....

MINA

— Morts tous iès deux ?

RACHID

— Du courage, MINA ! Nous t'aiderons, nous ferons tout pour le remplacer...

MINA

— (abasourdie) Morts ?... Vous êtes sûrs ? Vous les avez vus >

MINA

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !

RACHID

— Si tu savais comme ils ont eu peur de lui ! Combien d'entre eux il a massacrés avant de mourir ! MINA, nous ne l'oublierons jamais...

BACHIR

— Tu pourras toujours compter sur nous...

MINA

— (comme si elle n'avait pas entendu) Puisque je vous dis que ce n'est pas possible !

RACHID

—MINA !

MINA

— IIÂHIM mort ? LOUISA morte ? Jamais ! (en colère) jamais vous ne me ferez croire cela ! Vous entendez ! (plus doucement) Non, jamais vous ne me ferez croire

RACHID

MINA je t'en prie ...

MINA

— (doucement) Non, c'est impossible. On vous a mentis. Ils ne sont pas morts. Vous ne les avez pas vus...

BACHIR

mai?... — Oui.

MINA

— (fort) Je vous dis que ce n'est pas possible ! Non, je ne veux pas qu'on se moque de moi, dans ma maison ! Sortez ? So'lez î

RACHID

— MINA, calme toi. je t'en prie,

BACHIR

— Courage, MINA, courage...

MINA

— (en colère) Sortez, je vous dis, sortez ! (ils sortent). Des gamins, voilà ce que vous êtes !

SCENE 16**MINA**

— Qu'ont ils pu imaginer ? (rire) Ils sont bien naïfs ! On fcar a fait croire qu'il est mort et ils l'ont cru ! (rire ; un temps ; elle redevient très sérieuse) Est-ce qu'on peut luer la justice ?... Est ce qu'on peut tuer la vérité ? Non RAÏÏM ne doit pas mourir... RAHIM n'est pas mort. H *ast* élans îa montagne. Il tue la haine. Il chasse la misère. Je sais qu'il gagnera, je sais qu'il reviendra... Je l'appel brai tous le* soirs. RAHIM î RAHIM ! RAHIM